Univer...s
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/thalielacampag00bern

THALIE

A LA CAMPAGNE.

(L.-S.-J. de Bernard de
Montbrison)

THALIE

A LA CAMPAGNE,

OU SUITE DES

PROPOS DE TABLE.

PAR M.r L. B. DE M. ***

PREMIÈRE SOIRÉE.

A MONTPELLIER,
De l'Imprimerie d'AUGUSTE RICARD, Place des Capucins, Maison d'Alco, N.o 195.

Février 1805.

Univ
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2196
.B46T4
1805

Coll. Soc.

AVANT-PROPOS.

Les joyeux convives, dont les *Propos* ont été accueillis avec indulgence, se trouvent rassemblés à la campagne. Ils passent de la *table* au salon, se partagent des rôles, et jouent la comédie de société dans l'orangerie, que l'été a vu métamorphosée en Théâtre.

On sait bien qu'il a été porté, en vers charmans, un arrêt sévère contre ce plaisir que se permet quelquefois l'*homme des champs*. Mais ce délas-

sement, à peu près aussi innocent que le trictrac et le billard, plus gai que les échecs, convient un peu mieux que la chasse à une société nombreuse des deux sexes. Il est peut-être possible, à la rigueur, de ne pas tout-à-fait

« ... Négliger ses fils pour mieux jouer les pères ».

J'ai ouï dire que parmi nos convives on comptoit des pères de famille, des hommes utilement occupés, des amis des lettres qui se livroient le soir sans scrupule à des récréations diversifiées, de jeunes mamans qui faisoient passer leurs plaisirs après leurs devoirs, et qui, en faveur de leurs nourrissons, abrégeant les veillées pernicieuses, avoient réclamé et obtenu

que le spectacle fût terminé de bonne heure. Il est donc possible peut-être de réunir à des plaisirs variés et innocens, le goût d'occupations plus sérieuses. Je soumets cette observation aux casuistes.

Quelques petites pièces appropriées à un Théâtre de Campagne, ont été faites en société, les canevas fournis en grande partie par les acteurs ou les spectateurs, et dégrossis et ajustés par le décorateur. Quelques veillées ont été employées à les réunir en un recueil, dont cette *Première soirée* offre un léger échantillon. Si elle donne aux personnes, auxquelles seules elle est destinée, quelque curiosité d'en voir la continuation, on

leur transmettra les *Soirées* suivantes. Ces bagatelles ne doivent pas être hasardées dans la librairie.

Bien moins encore pourroient-elles supporter le jour de la scène. L'optique d'un grand Théâtre seroit mortelle pour ces foibles esquisses.

Le *Théâtre de l'Hermitage*, ingénieux amusement d'un homme connu par de grands services, et à qui les plaisirs d'une cour charmante ne faisoient pas oublier les fonctions importantes qu'il y remplissoit, le Théâtre de l'Hermitage offre quelques traits de ressemblance avec cet opuscule, sous le rapport de jeux de société, dépouillés de toute pré-

tention. Mais on a vu là des jeux de princes ; ce sont ici les délassemens de quelques particuliers.

Thalie qui, outre son temple, a déjà sa *petite maison*, voudra-t-elle accepter le logement étroit qu'on lui offre à la campagne ? Incertain de son aveu, et peut-être un peu téméraire, on place ici son nom en hésitant. Mais on rappelle que si elle doit y paroître, c'est dans le plus simple déshabillé, et en profitant de toute la liberté qui est de droit à la campagne.

PREMIÈRE SOIRÉE.

LE TRIOMPHE DU BABILLARD ,
Comédie en un acte et en vers. . . . Pag. 19.

MADAME DE SÉVIGNÉ AUX ROCHERS ,
Comédie en deux actes et en prose, suivie d'un Ballet. . . . . Pag. 57.

LE TRIOMPHE

DU

BABILLARD,

Comédie en un acte et en vers.

AVERTISSEMENT.

Le *Babillard* de Boissy, d'abord composé en cinq actes, réduit ensuite à trois et enfin à un seul, parce que l'auteur sentit bien que ce sujet trop prolongé produiroit une monotonie fatigante, le *Babillard* s'est soutenu avec succès au Théâtre français. Il y fournit un de ces petits actes, écoutés avec plaisir, parce que la légère plaisanterie en est courte, ce qui est une des conditions nécessaires de la plaisanterie; je ne parle pas du comique.

On sait que le canevas adopté par Boissy est un Babillard, qui, pour parler, néglige son amour et ses affaires, perd sa maîtresse et sa fortune, et ce qui est sans contredit un triomphe très-remarquable, fait taire par son babil cinq ou six femmes qui s'avouent vaincues, et quittent la place, dépitées.

Le petit acte qu'on présente ici sous un titre à peu près pareil, offre un autre plan, et un trait assez saillant du caractère. C'est un babillard intrépide, ouvrant la scène et la fermant, et parlant exactement seul depuis le premier vers jusqu'au dernier.

M. Bonbec n'est pas *tout seul* en scène, comme *Arlequin*, *Gilles* ou *Colombine*; car il force au silence huit autres personnages que de pressans intérêts portent à parler, et qui n'en trouvent pas le moment. Un *monologue à neuf personnages*, assez nouveau sur la scène, ne pouvoit convenir qu'à ce sujet.

Les autres acteurs ouvrent la bouche et la referment, sans avoir pu vaincre l'intarissable volubilité de M. Bonbec. Leur pantomime exprime tour-à-tour le désir de se faire entendre, le dépit de ne pouvoir y parvenir, et enfin la résignation et la gaieté à la vue de ce verbiage triomphant.

M. Bonbec croit tout comprendre au premier mot, et il se trompe sans cesse, et il comprend

tout de travers. La première qualité de l'acteur, chargé de ce rôle, doit être une mémoire imperturbable, car le rôle est de plus de cinq cents soixante vers débités de suite. (#) On en a varié le ton, pour éviter la monotonie. Le débit doit en être plus ou moins rapide, en remarquant de mettre de la volubilité aux développemens d'une intrigue aisée à saisir, quand il n'est pas nécessaire d'appuyer sur le *quiproquo*; et de prononcer un peu plus lentement les détails épisodiques, qui, pour produire quelque variété, ont été parsemés dans les discours de M. Bonbec.

On sent que les rôles pantomimes ne peuvent être acceptés qu'à l'aide de beaucoup de complaisance; mais il est indispensable que les gestes en soient très-soignés. Les acteurs peuvent régler leur jeu muet, d'après les observations suivantes:

M. Replet, le fournisseur, recherche en mariage *Sara*, nièce de M. Bonbec; mais il entre en scène avec *Claire*, fille de celui-ci,

---

(#) Il a été fait depuis une suppression (voy. page 32), qui diminue le rôle de 64 vers.

qui est sa confidente. De ses entretiens avec elle, provient l'erreur de M. Bonbec, qui s'est imaginé que M. Replet recherchoit sa fille.

M. de la Lyre, le poëte, est l'amant de Claire, et il emploie l'entremise de Sara sa cousine, avec laquelle il entre en scène; autre cause de l'erreur de M. Bonbec. Celui-ci se refuse à toutes les explications des quatre amans, de Madame Bonbec et de Marton, jusqu'à l'instant du dénouement, où ils imaginent enfin un moyen de se faire comprendre.

M. Georges Brief, anglais, autre amant de Sara, doit rester froid, immobile et roide, pendant les verbeux discours du principal personnage, et servir au contraste.

Marton, la soubrette, avec l'agilité et l'air sautillant du métier, après avoir vainement cherché à parler, s'égaie de la volubilité et de l'erreur de son maître, et sort, et rentre avec des éclats de rire.

Ce signe § indique, dans tout le cours de

la pièce, le moment où les personnages pantomimes essaient de parler, sans pouvoir y parvenir. Ils s'agitent surtout et cherchent à s'expliquer dans la scène du notaire, à ce vers répété deux fois :

« Claire y consent aussi ; le futur est ravi, etc. »

On a indiqué, en tête de chaque scène, de droite à gauche, la position des personnages, qu'ils prennent à leur entrée, et qu'ils gardent constamment.

Un acteur de société, doué de la plus heureuse mémoire et du talent le plus aimable, a beaucoup aidé l'auteur dans la composition de cette bluette. Il en a fait des lectures avec succès, et s'apprête à essayer ce petit cadre sur le *Théâtre de Campagne.*

M. Levas

NB. Le triomphe du Babillard imprimé en février 1805 fut joué en société dans le cours de cette année. Six mois après, parut à Paris, sur le théâtre de l'impératrice, Le Parleur éternel.

PERSONNAGE PARLANT.

M. BONBEC, bourgeois de Paris.

PERSONNAGES MUETS.

Madame BONBEC, sa femme.

CLAIRE, sa fille.

SARA, sa nièce.

M. DE LA LYRE, amant de Claire.

GEORGES BRIEF, anglais, } amans de Sara.

M. REPLET, fournisseur, }

MARTON, suivante.

M. GRIFFET, notaire.

La Scène est à Paris, dans un salon, chez M. Bonbec; une table à droite de la scène, avec tout ce qu'il faut pour écrire. (Voy. l'*Avertissement* qui précède.)

LE TRIOMPHE
DU
BABILLARD,
COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

MADAME BONBEC, MONSIEUR BONBEC.

MONSIEUR BONBEC.

(*Avec volubilité.*)

Oui, Madame Bonbec, c'est s'expliquer très-bien ;
Vous n'avez pas parlé ; votre avis est le mien.
Je devine et j'approuve un projet qui me touche ;
Je m'y rends pleinement.. §. N'en ouvrez pas la bouche.
Feu mon honoré père, Anastase Bonbec
Fut bourgeois de Paris et savant comme un Grec ;
Son zèle paternel, sa tête *libérale*

De bonne heure m'apprit, m'inculquant la morale,
A saisir promptement tous les pensers d'autrui,
Ce qui de trop parler leur évite l'ennui,
Et m'épargne à mon tour leur triste verbiage ;
Car j'en suis ennemi, concis dans mon langage,
Et bref en mes discours, toujours clair cependant.
Je conçois votre idée, et l'appuie hautement.
Vous voulez marier Claire Bonbec ma fille,
Et d'un gendre courtois enrichir la famille ?
...§.. Je le sais comme vous ; ma Claire a dix-huit ans;
Ainsi de la pourvoir, j'en conviens, il est temps.
J'ai compris.. §.. Élaguons tous ces discours, de grâce.
Du mari qu'il lui faut, vert et de bonne race,
Pour faire un choix solide et pesé mûrement
Nul ne sait mieux que vous.. §.. Point de remercîment,
O Madame Bonbec! je connois vos mérites ;
Discrette, parlant peu, point de vaines redites,
Point de discours oiseux, ce qui prouve un grand sens.
Claire Bonbec ma fille a du tact, des talens,
Des grâces, de l'esprit, du *trait* surtout, madame !
Du trait ! Son regard fin vaut seul une épigramme.
C'est ma fille, en un mot ; et la séduction

Qu'elle exerce, est le fruit de l'éducation
Qu'elle tient de nous deux. La musique, la danse
En font un des partis... les plus *lestes* de France.
Or donc, les plus huppés de tous nos jeunes clers,
Chimistes apprentifs se donnant de grands airs,
La gent porte-seringue et la gent buraliste
Courtisant notre fille, enflent déjà la liste
De ses prétendans; mais.. §.. Suffit, je vous entends.
Vous avez des projets plus nobles et plus grands.
Tels sont aussi les miens. Sans peine on peut le croire;
Chacun doit se sentir. Quel charme, quelle gloire
D'avoir pour gendre illustre un brave fournisseur
Monsieur Replet, rempli de sentimens d'honneur,
Qui gagna, grâce aux soins d'une utile industrie,
Plus d'écus qu'il n'est gros.. §.. Brisons là, je vous prie.
Sa rare probité, que vous allez citer,
Elle est certaine, ouï, car je l'entends vanter
Chaque jour par lui-même; et ce refrein m'enchante.
Homme discret d'ailleurs, à l'allure prudente,
Parlant très-peu.. §.. Laissez. Aisément je conçois
Le penchant de ma fille. En comptant sur vos doigts
Les rares qualités de notre futur gendre,

Nul doute qu'à ses vœux vous n'alliez condescendre.
Contemplez, s'il vous plaît, et sa grosse gaieté
qui d'un bon estomac est le signe attesté,
Ce gras tempérament, marque d'une bonne ame,
Sa louable rondeur, qui récèle sa flamme,
Surtout de ses écus la grave autorité....
Un si bon choix par vous n'est donc pas contesté...?
§.. C'est assez, mon amour. Votre bouche discrette
A, bien moins que vos yeux, été votre interprête,
Ne s'ouvrant, grâce au ciel, qu'à propos seulement...
§. Ah! Je comprends ce geste, et l'approuve amplement
Ma chère! Comme vous je donne à tous les diables
Ces éternels causeurs, ces parleurs redoutables,
De la société véritable fléau.
A suivre leurs caquets je me mets tout en eau.
Leur volubilité me paroît assommante.
Je crois voir en leur bouche une pompe foulante.
(*Gravement.*)
Rien ici-bas n'est beau que la sobriété;
Je ris d'un long discours en vain précipité;
J'estime l'air discret, la grâce réservée,
La pudeur qui se cache afin d'être observée,

La réticence adroite et le fin demi-mot ;
Et ne vois, entre nous, pas d'animal plus sot
Qu'un bavard éperdu, se noyant dans sa phrase.
(*Avec embarras.*)
Mais... de quoi vous parlois-je?.. Ah ! j'y viens...
(*Se tournant vers le parterre.*)
C'est qu'on jase.
Quant à Sara, ma nièce, elle aime le caquet
De ce petit voisin, poëte freluquet,
Faiseur de madrigaux, ce Monsieur de la Lyre ?
§.. Vous riez ? Ah! j'entends ce que dit ce sourire.
J'en suis assez d'accord ; il est joli garçon,
Et si l'on met à part et prudence et raison,
Le sens, la dignité, le grand art du silence,
Dont, madame, il paroît qu'il sent peu l'importance,
Je dois en convenir ; son mérite est complet.
Mais voici justement ce bon Monsieur Replet.
C'est l'homme qu'il nous faut. Il cause avec ma fille?
Bon!.. Je vois dans ses yeux un vif plaisir qui brille?
A merveille!
(*Se frottant les mains.*)
Il est pris; on le tient cette fois.

SCÈNE II.

MADAME BONBEC, M. BONBEC, CLAIRE, M. REPLET.

MONSIEUR BONBEC.

Bon jour, Monsieur Replet. Avec aise je vois
Qu'en vous de bon matin le sentiment pétille.
Avancez, montrez-vous, Claire Bonbec ma fille.
Baisez votre papa... Le respect filial
S'accommode très-fort du baiser matinal.
Saluez... C'est très-bien. Madame votre mère
De vous tout justement parloit à votre père,
Et de quelqu'un encor qui ne vous déplaît pas.
§.. Vous souriez? J'entends.

(*à M. Replet.*)

Elle a quelques appas.
Je vois en vous d'ailleurs, et ma joie est complète,
Un financier loyal dont la fortune est faite.....
§.. N'ajoutez pas un mot de plus, mon cher Monsieur.
Votre démarche ici nous fait beaucoup d'honneur.

Vous adorez ma fille? Et l'amour qui vous brûle...
§.. Vous riez ? Elle rit ?.. Rions donc sans scrupule.
(*Il rit aux éclats.*)
Quand tout est éclairci, c'est un signe très-bon
Que de voir des futurs riant à l'unisson.
(*Avec emphase.*)
Vos flammes dès long-temps à mes yeux dévoilées,
Dans ce jour solennel tendrement révélées,
En soupirs confondus s'exhâlant...
(*Il rit.*)
Le papa
Commençoit à parler en style d'opéra.
La bonhommie en tout est pourtant ma devise.
Souffrez qu'en ce grand jour, enfans, je moralise.
Que le nom des Bonbec, par vos mœurs honoré,
Des bourgeois de Paris soit toujours révéré.
Femme, soyez pudique, et vous, mari, fidelle...
Si vous pouvez. L'amour, ce n'est point bagatelle.
De ce petit frippon je connois tous les tours,
Et me rappelle encor mes premières amours.
(*A Madame Bonbec.*)
Vous en souvient-il bien, Cunégonde ma chère?

(*Madame Bonbec joue de l'éventail.*)

O Madame Bonbec ! faites moins la sévère ;
A bas cet éventail qui cèle vos soupirs ,
Et ne rougissez point de ces doux souvenirs.
Oh ! quels feux ! quels transports!.. Mais quoi ! tout
fuit, tout passe.
A l'amitié durable ils ont enfin fait place.
J'aurai , devenu vieux , des plaisirs bien parfaits
Me voyant entouré de ces petits Replets.
L'un passe sous ma jambe et l'autre sur l'épaule.
Je rirai de les voir , troupe légère et drôle ,
Mis à califourchon dessus leur grand'papa.
Il faut , Monsieur Replet , s'occuper de cela.
En éducation je suis systématique ,
Et j'estime , entre nous , surtout la gymnastique.
Elle nous vient des Grecs ; et cette autorité
Fait qu'on doit des enfans affermir la santé ,
Car on l'a dit en Grèce ; admirons ses adages.
Je veux que nos leçons , mises dans des images ,
Leur entrant par les yeux, s'enfonçant jusqu'au cœur,
Rendent du sensitif le système vainqueur.
Après quoi se hâtant de parler de chimie ,

Leur vantant les appas de la géométrie,
Et, par X plus Y grec, leur inculquant l'honneur,
De leur savante enfance on fera le bonheur... .
§.. Mais quoi! Vous trépignez, et vos yeux veulent dire
Qu'il est temps d'abréger votre amoureux martyre,
Mon gendre? Votre cœur tendrement empressé
Veut dénouer soudain le roman commencé?
Je suis de cet avis. Je vais, ma fille Claire,
Faire au plutôt quérir mons Griffet, mon notaire,
Qui lourdement exact dans ses discussions,
Par ses verbeux discours, circonlocutions,
Va me donner la fièvre à coup sûr. Je déteste
De ces protocoleurs l'engeance si funeste.
(*A Claire.*)
§.. Eh! laisse, mon enfant. J'approuve ta pudeur;
Mais il faut à l'instant parapher ton bonheur.
(*Il appelle.*)
Marton! Marton!
(*A Madame Bonbec.*)
Madame, hé bien! où donc est-elle?
Dois-je m'égosiller après la perronnelle?
Marton!... Ah! la voilà.

SCÈNE III.

MADAME BONBEC, M. BONBEC, CLAIRE, MARTON, M. REPLET.

MONSIEUR BONBEC.

Ne perdez point de temps;
Cherchez Monsieur Griffet ; qu'il paroisse céans,
Évitant, s'il se peut, ses lenteurs éternelles.
§.. Eh! pourquoi donc, Marton, ce jeu de vos prunelles ?
Avec Monsieur Replet, ma fille de ce pas
Va convoler... §... Ceci ne vous regarde pas
Demoiselle Marton ! Des courses, des emplettes
Mêlez-vous seulement. Peste soit des soubrettes
Fourrant par-tout leur nez sans qu'il en soit requis !
Partez.

(*A Madame Bonbec.*)

Il faut songer aux joyaux, aux habits.
Je veux qu'avec éclat notre fille paroisse,
Fasse nique à l'envie.

(*A Marton qui parle bas à Claire.*)

Eh ! quoi ! double traitresse !

Vous êtes encor là ? Morbleu ! vous tairez-vous ?

Claire sur tous les points est d'accord avec nous ,

Et ce sont tout au plus façons de jeune fille ,

La pudeur..... Décampez.

(*A Madame Bonbec.*)

Je veux dans ma famille

Etre maître , Madame ; et tout ce retard là

Va m'échauffer la bile. --- A ma nièce Sara ,

Marton , donnez avis qu'on l'invite à descendre.

Ce sont projets nouveaux que je lui veux apprendre.

Son plaisir sera grand de voir enfin.....

(*A Marton avec colère.*)

Marton !

Marton !.... n'abusez pas..... sortez..... sortira-t-on ?

(*Il la pousse vers la porte en parlant toujours.*)

Ma nièce va nous faire un compliment honnête ;

(*Il ferme la porte sur Marton.*)

Elle est douce et polie.. §.. Ah ! vous hochez la tête,

Claire Bonbec ma fille ! Eh ! quoi ! douteriez-vous

Du plaisir qu'elle aura , vous voyant un époux

Tel que Monsieur Replet ? Sara votre cousine

A le goût très-fin.

(*A M. Replet.*)

C'est une tendre orpheline
Que j'ai prise chez moi depuis le jour cruel
Où sa mère mourut. Me voilà ; je suis tel,
Bienfaisant par principe, et sans m'en faire accroire.
Son père avoit déjà traversé l'onde noire.
(*En larmoyant.*)
Cet enfant (de son sort tant mon cœur fut ému !)
Au rang de l'un des miens se vit bientôt promu.
De père en fils le cœur est bon dans ma famille ;
Nous sommes ainsi faits, et la nature y brille.
On fait un peu de bien sans en parler jamais.
Sara m'a pleinement payé de mes bienfaits.
Sa conduite en tous points est sage et régulière ;
Mais la jeune personne est un peu singulière.
Elle lit les romans de Madame Radgliff
Nuit et jour. En voici l'effet très-décisif :
L'esprit est romanesque, et le cœur trop sensible ;
La fibre est irritable et le nerf susceptible.
Elle frémit d'un rien, la cloche, le vent d'est,
Et rêve chaque nuit de *la tour de l'ouest.*
§.. M. Replet soupire, et ce tableau le flatte ?

Auriez-vous donc aussi la fibre délicate ?
Parbleu ! je vous croyois un sujet vigoureux.
Mais vous êtes sensible, et tout est pour le mieux.
Avez-vous des vapeurs? Souffrez qu'on vous propose
De prendre des bains froids pour terminer la chose.
...§.. Voici Sara.... Mais quoi ! notre petit voisin
De la Lyre avec elle !... §.. Ah ! ce regard si fin,
Je le comprends, Madame, et vois où cela mène.
Il est épris. Sara n'est pas plus inhumaine
Que sa cousine. Hé bien ! je m'en étois douté.
Mons de la Lyre, au fond, a de la probité,
Estimable après tout, quoiqu'il n'ait pas grand'chose,
Et fait fort bien les vers ; mais j'aime mieux la prose.

SCÈNE IV.

SARA, M. DE LA LYRE, MADAME BONBEC, M. BONBEC, CLAIRE, M. REPLET.

MONSIEUR BONBEC.

(*A M. de la Lyre.*)

Soyez le bien venu.. §.. Suffit, mon cher Monsieur.
J'entends : l'*empressement*, le *plaisir* et l'*honneur*,

Car vous êtes poli plus qu'aucun homme en France.
D'un compliment en vers, ma foi ! je vous dispense;
On peut donner très-bien le bonjour sans cela.
§.. Eh ! laissez, laissez donc. Qu'allez-vous dire là ?
Le temps est beau ? D'accord. La matinée est belle ?
Le vent tombé ? Voilà la triste ritournelle
Dont on ne peut sortir. L'anecdote du jour
Plus piquante, succède et circule à son tour.
§.. Vous allez me conter l'aventure d'Oronte ?
§.. Ah! le plaisant détail que monsieur nous raconte!
(*Il rit aux éclats.*)
Oh ! la drôle d'histoire ! on me l'a dite hier.
Votre récit vaut mieux; il a bien meilleur air.

(2)
Il faut tout à propos, Messieurs, que je vous dise
Un mot assez plaisant du fameux docteur Fize.
Ce grand homme jamais ne parla qu'en patois.
Il étoit goguenard et savant et matois.
De l'accès qui saisit une jeune marquise
On accourt l'avertir. La dame est dans la crise.
C'est, au sortir du bal, une sombre vapeur
Qui répand sur ses jours la tristesse et l'horreur.
Peut-être pensez-vous qu'en une contredanse

(a) Les vers qui suivent ont été retranchés aux représentations

Sa rivale sur elle obtint la préférence,
Ou qu'un amant léger, fatigué d'être heureux,
Loin d'elle avoit porté son encens et ses vœux ?
Je l'ignore, entre nous ; mais l'attaque est soudaine,
Le danger imminent et la vie incertaine.
— « Cher Docteur ! au secours ! » il accourt pesamment,
Voit cette tendre fleur qui touche au monument,
Tâte le pouls et tousse..... On entend ce langage.
« Le Docteur a toussé ! Quel horrible présage ! »
— « *Crèzé d'aquesté cop qu'encar'escapara.* »
On respire, entendant ce divin patois là.
La malade elle-même en paroît soulagée,
Et sur quatre coussins mollement reposée,
D'un sommeil léthargique écartant les pavots,
D'un air demi-mourant laisse tomber ces mots :
« *Je vois tout vert....* tout vert.... dans mon angoisse extrême.....
« Hélas ! mon cher docteur.... n'êtes-vous pas vous-même.....
« Un médecin tout vert?»— Symptômes très-frappans!
Mais en couleurs j'ai vu des effets surprenans,

Lucinde voit tout noir ; elle aime le tragique ;
Dorimène, écarlate ; elle est pour le comique ;
Climène, blond cendré ; son cœur est tendre et doux ;
Églé voit tout en jaune, et le vert est pour vous.
Mais, Madame, ce vert, couleur de l'espérance,
Est bien moins allarmant. Quelle en est la nuance ?
On en connoît beaucoup. Dites-nous votre vert ?
Seroit-ce vert de pomme ? Est-ce le vert de mer ?
Peut-être vert de pré ? céladon ? ou pistache ?
A sonder votre mal souffrez que je m'attache,
Et du diagnostic me rende un compte clair.
Le topique est tout prêt ; mais c'est selon le vert. »
La malade sourit de la savante glose,
Et son vert se dissipe. Elle voit tout en rose.
Le docteur lui prescrit le rouge végétal
Appliqué sur la joue, et l'on retourne au bal.
Tout à propos ainsi j'ai quelques anecdotes,
Du poison de l'ennui notables antidotes,
Et je sais les répandre avec justesse et goût.
Mais je suis économe, et je ne dis pas tout.
Je plains ces grands parleurs dont la langue effrénée

Épuise dans un jour la moisson d'une année.
Un conte doit surtout arriver à propos,
Et narrer sans raison est le propre des sots.
N'avez-vous pas connu ce bon Monsieur Pérore ?
Il contoit en tous lieux, et puis contoit encore.
Que de contes ! Trois cents soixante-cinq en tout,
Pour chaque jour de l'an. Or il étoit à bout
Le jour de Saint-Sylvestre ; et contant de plus belle,
Ressassoit sans pitié sa triste ritournelle.
Il faisoit chaque soir vingt visites, bon dieu !
Et le conte du jour le suivoit en tout lieu.
Il est mort suffoqué (L'on eût peine à le croire)
Par un engorgement d'une petite histoire
Qui ne pût pas passer le jour de Pâque.... Hélas !
Plaignons ce grand conteur et ne l'imitons pas.

(*A M. de la Lyre.*)

Suffit. Vous permettez, Monsieur, que sans entrave
Je termine céans une affaire très-grave ?
Ma nièce, approchez-vous, et d'un cœur satisfait
Faites nous compliment. Le bon Monsieur Replet
Épouse dès ce soir votre cousine Claire... §..
Ils s'adorent tous deux. On attend le notaire

Qui va péniblement griffonner le contrat,
Et du paraphernal nous brocher un état.
(*A M. de la Lyre.*)
Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous?.Quoi! M. de la Lyre,
Vous paroissez surpris,.et votre cœur soupire!
J'entends, j'entends fort bien. Quand je fais deux heureux,
L'exemple d'un contrat devient contagieux.
J'ai deviné d'abord. Souffrez que je le die;
Je me connois, Monsieur, en physionomie,
Et comme *Lavater* je tire un pronostic.
Je fus voir un beau jour ce grand homme à Zurich,
Car tel que me voilà, j'ai fait plus d'un voyage.
Après avoir en forme observé mon visage,
Il me prit pour un sot! Avis précipité!
C'est que de m'épancher je m'étois trop hâté,
Et m'ouvris ce soir là plus qu'à mon ordinaire.
Mais il ne tarda pas à rétracter l'affaire,
Et reconnut en moi, me dit-il, trait pour trait,
Le vrai profil de l'homme éminemment discret.
Examinant à fond la saillie et l'organe,
L'homme méditatif apparut à mon crâne;

Le penseur réfléchi s'entrevit à mon né,
L'honnête homme, au menton doucement contourné;
A mes lèvres enfin l'homme ami du silence.
Je partis enchanté de lui, de sa science.....
Mais je reviens à vous, et je vois.... dans ce trait
Le symbole certain d'un sentiment secret...

(*A Sara.*)

§... Ma nièce, vous riez? Mais j'ai lu dans votre ame;
Vous avez fait un choix? Ce petit air réclame
Mon approbation? Je vous permets aussi
De l'espérer.... Fort bien...

(*A M. Replet.*)

§.. Vous avez du souci,
Mon gendre? Je comprends. De ce tardif notaire
Vous maudissez tout haut le lent préliminaire?...
§.. Il devroit être ici? Je conviens de ce point...
§.. Vous courez le presser? Je ne vous retiens point.
J'approuve cette ardeur.

(*M. Replet sort.*)

(*A Madame Bonbec.*)

Oh! c'est un galant drille.
Marton vient tout à point... C'est une bonne fille.

SCÈNE V.

SARA, M. DE LA LYRE, MADAME BONBEC, CLAIRE, MARTON.

MONSIEUR BONBEC.

(*A Marton.*)

§..Nous allons voir enfin arriver Mons Griffet ?
Il est temps...§.. Vous avez trouvé le cher Replet
Sur l'escalier ? Je sais...§.. Il murmuroit, je pense?
C'est contre le notaire un peu d'impatience.
...§.. Celui-ci déjeûnoit ? Je dis qu'assurément
Il avoit bien le droit de prendre un restaurant ;
Mais un homme public, qui se doit aux affaires,
S'acquitte plus matin de ces soins salutaires.
Que m'apportez-vous là ? Une lettre ?..§.. J'entends.
Il s'excuse sans doute en de longs complimens,

Car il est très-civil.

(Il décachète.)

(A M. de la Lyre.)

Voulez-vous bien permettre ?.

§... Non ? Ce n'est pas de lui ? De qui, diable ! est la lettre ?

Elle est à mon adresse ? Eh ! oui, précisément :

« *Monsieur, Monsieur Bonbec* ». Moi - même assurément...

§.. Elle coûte un décime?.. Il faut que je rembourse..

(Il paye.)

Ah ! c'est de cet anglais que je vis à la bourse

Hier matin !.... Un anglais, ma pupille Sara !

Votre dame Radgliff est de ce pays là...

§.. Vous rougissez? J'entends. Mais il vaudroit mieux lire

Un peu moins de romans, et, si j'ose le dire,

Tricoter plus souvent.

(A M. de la Lyre.)

C'est là son seul défaut,

Un goût pour les romans qui l'éveille en sursaut

Toutes les nuits ..§.. Suffit. C'est assez peu de chose.

Revenons à l'anglais. Il est un peu morose ;
Mais de sa nation le mérite attesté
Est surtout, selon moi, la taciturnité.
Si ces honnêtes gens me conviennent, me plaisent,
C'est qu'en tout et partout, écoutez... Ils se taisent.
Le besoin de parler, en France trop fréquent,
Dénote un cerveau vide, une tête à l'évent ;
Voyez nos orateurs ! Véritables linottes !
Ah ! j'en suis affligé pour mes compatriotes,
Nation discoureuse, estimable d'ailleurs.
Le bon dieu fasse paix à tous ces grands parleurs,
Leur rendant le repos, ainsi qu'à nos oreilles.
Ces bons anglais n'ont point de fatigues pareilles,
Si ce n'est quelquefois, lorsqu'en plein parlement
Des exploits de *John Buhl* on discourt largement.
D'esprit partout ailleurs leur silence pétille.
Or voici mon billet ; le laconisme y brille :
(*Il lit.*)
« *A midi très-précis, chez vous. Georges Brief.* »
Un style aussi concis donne un grand relief,
Et voilà qui me plaît. Je vous dis, c'est un homme,

Un homme enfin..... et c'est *Georges Brif* (*) qu'il se nomme.

Quelle heure est-il ?.... Midi. Je le vois arriver ;
Notre homme dans l'instant va venir me trouver,
Car il est fort exact et très-catégorique.....
Le voilà.

SCÈNE VI.

GEORGES BRIEF, SARA, M. DE LA LYRE, MADAME BONBEC, M. BONBEC, CLAIRE, MARTON.

MONSIEUR BONBEC.

(*A Georges Brief.*)

---Je faisois votre panégyrique,
Monsieur Georges Brief. Touchez là, car, d'honneur!
De la précision je suis le serviteur.
Avares tous les deux d'un temps qui fuit si vite,

(*) *Suivant la prononciation anglaise.*

En explication nous entrerons de suite.
...§.. Je comprends ce regard. Peut-être qu'avec moi
Vous voudriez être seul, plus librement ? Mais quoi!
Ce sont là mes amis, ce sont d'autres moi-même ;
Je n'ai point de secrets pour ces êtres que j'aime ;
Et je suis de l'avis d'un sage de renom
Qui vouloit que de verre on bâtit sa maison,
Afin que sa vertu fut claire et transparente.
C'est Madame Bonbec qu'ici je vous présente ;
(*Il les présente successivement.*)
C'est ici notre fille, à qui Monsieur Replet
Le fournisseur, a fait un aveu qui lui plaît.
Il est sorti, Monsieur, pour presser le notaire
Qui doit, de mon aveu, ce soir l'unir à Claire.
Voilà Sara ma nièce, à qui je viens aussi
De promettre la fin d'un amoureux souci.
(L'anglais montre de l'étonnement.)
Enfin voilà Marton, sémillante soubrette,
Qui n'a que le défaut d'être fort indiscrette,
De rire à tout propos, de se mêler de tout,
Et de pousser souvent ma patience à bout.
Quant à ce bon voisin, c'est Monsieur de la Lyre,

Diseur de mots galans et docte en l'art d'écrire ,
Vrai phénix pour l'esprit, qui dans ses petits doigts
En a plus que deux mille Irlandais à la fois. . .
Ce sarcasme malin vous plait un peu , j'espère ?
Le rire est illégal dans la triste Angleterre ;
Mais vous avez l'*humour* ; et ces bons irlandais
De ce caustique sel reçoivent tous les traits ;
Gent *taxable* à la fois et *pillable* et *bernable* ;
De s'unir aux Français elle n'est point blamable ,
Elle aura les rieurs enfin de son côté.....
Vous pouvez donc , Monsieur , parler en liberté ,
Car vous n'avez ici que ma famille entière
Domestique et voisins. Entrons donc en matière ;
L'épanchement de cœur est ici très-fondé !...
(*L'Anglais fait la grimace.*)
§.. Venez-vous me parler du tiers consolidé ?..
§.. Non? Seroit-ce peut-être affaire politique ,
Quelque intérêt majeur pour la chose publique ?
Je m'y connois un peu. Je suis dans la cité
Pour mes opinions goûté , fêté , cité.
§.. Non? Vous m'avez parlé deux fois de ma famille
Avec quelque intérêt ? C'est sans doute ma fille

Dont il s'agit, Monsieur, et j'entrevois l'honneur,
La proposition.... Mais, rempli de candeur,
Je dois vous avouer que sa main est promise;
Que Mons Replet demain la conduit à l'église,
Après avoir pourtant et préalablement
Du mariage légal fait le *prélèvement.*
Si quelques jours plutôt, formel et manifeste
J'eusse appris le désir.. Monsieur, je vous proteste
Que tout étoit rompu... J'en suis au désespoir,
Mais la nôce est conclue... Et j'y danse ce soir.
Je compte aussi sur vous pour une contre-danse...
J'aurois été flatté, Monsieur, de l'alliance.
(*A Madame Bonbec.*)
Nous valserons, m'amour? Ces circuits sont si beaux!
(*A Georges Brief.*)
Vous faites, m'a-t-on dit, grand commerce en chevaux
Dans votre Neumarket?
(*A Madame Bonbec.*)
La valse est gracieuse,
Légère, vive, gaie et surtout amoureuse.
(*A Georges Brief.*)
Quel plaisir de choisir parmi ces étalons?

(*A Madame Bonbec.*)

Quel charme dans les airs de lever les talons !

(*A Georges Brief.*)

Votre état est très-beau, surtout très-profitable.

(*A Madame Bonbec.*)

La valse est, à mon sens, un plaisir délectable.

(*A George Brief.*)

Je suis peiné de voir rompus ces doux projets.
Puis, ma fille, Monsieur, ne parle pas anglais ;
Au lieu que le Replet et sa noble famille
Parleront, voyez-vous, bon français à ma fille.

(*L'Anglais parle bas à Sara.*)

§... Pourquoi vous adresser à ma nièce Sara ?
Quel remède, Monsieur, trouver à tout cela ?
Ma parole est donnée et je suis galant homme.
Le garde-note enfin (c'est Griffet qu'on le nomme)
Arrive avec Replet, homme très-distingué,
Et je vais dénouer ce roman intrigué.

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

GEORGES BRIEF, SARA, M. DE LA LYRE, MADAME BONBEC, M. BONBEC, CLAIRE, MARTON, M REPLET, M. GRIFFET.

MONSIEUR BONBEC.

(*Présentant l'Anglais à M. Replet.*)

MONSIEUR Georges Brief, anglais très-laconique.

(*Ils se saluent.*)

(*Au Notaire.*)

En quatre mots, Monsieur, souffrez que je m'explique.
§.. Point d'excuse; il suffit, mon cher Monsieur Griffet;
C'étoit votre appétit, légitime en effet.
Passons à notre affaire, et taillez votre plume
Pendant ces quatre mots. Je hais fort qu'on consume
Le temps en pure perte. Écoutez, s'il vous plaît,
En taillant votre plume, et comprenez le fait.
Voici Monsieur Replet; je lui donne ma fille

De l'avis et conseil de toute la famille.
Claire y consent aussi ; le futur est ravi....
(*Ils veulent tous parler et s'opposer; M. Bonbec continue avec chaleur.*)
§... Il dit oui, je dis oui, Cunégonde dit oui,
Sa cousine dit oui. Ces deux messieurs, j'espère,
Signeront au contrat ; le reste à l'ordinaire.
§.. Les apports à l'instant vont être constatés,
Le douaire réglé, les bijoux présentés...
§.. Vous me trouvez très-bref, de discours économe?
Oui, c'est là ma manière ; et vous voyez un homme
Bien digne d'être Anglais, mon cher monsieur Brief.
Quel modèle pour vous, ma femme ! Le grief
Que dans tout votre sexe à bon droit l'on déplore,
Par où votre substance en entier s'évapore,
Ce besoin de parler, ce babil sans raison,
Doit être, à mon exemple, exclus de ma maison.
On devroit par brevêt m'intituler, je pense :
Jean-Jérôme Bonbec, professeur de silence.
Redoublez d'attention, très-honnête Griffet.
C'est d'un second contrat qu'il s'agit, s'il vous plait.
Voici Sara Bonbec, à qui je sers de père.

Moi son oncle et tuteur (elle a perdu sa mère),
Usant loyalement d'un droit non contesté,
Je la donne à Monsieur.....

(*Il montre M. de la Lyre.*)

Poëte en la cité,
Par ses vers exerçant une honnête industrie.
Même cas que devant ; même marche suivie.
Ma pupille y consent ; le futur est ravi...

(*Même réclamation de tous les autres personnages, qui s'efforcent en vain de parler; M. Bonbec continue vivement.*)

§.. Il dit oui, je dis oui, Cunégonde dit oui,
Sa cousine dit oui. Ces deux messieurs, j'espère,
Signeront au contrat ; le reste à l'ordinaire.
Voyez dans tous ces yeux qu'anime le bonheur,
L'impatient désir, voilé par la pudeur.
Or donc, Monsieur Griffet, abrégez cette affaire,
Et soyez, s'il se peut, plus qu'à votre ordinaire
Et succinct et concis ; que la plume au galop
Élague l'inutile, hélas ! car trop est trop.
La modération est partout opportune.

(*A M. Replet qui lui présente un papier.*)

§.. Qu'est-ce, Monsieur Replet ? L'état de la fortune,

Vos apports ?.. §.. Non? C'est donc de tous vos
ascendans
En termes clairs et nets les doux consentemens ?
§.. Non ? ma foi ! je m'y perds. Voyons ce corollaire.
(*Il lit.*)
« *Monsieur Bonbec* »..... Bonbec ! C'est le nom de
ma Claire ;
Elle va le quitter.
(*Il s'attendrit.*)
Mon cher monsieur Replet ,
Ah ! faites son bonheur , et je meurs satisfait.
Je ne dis que ce mot, sans que la clause presse
Toutefois.
(*Il lit.*)
« *Monsieur Bonbec , puisqu'il n'est pas possible*
» *de vous parler* ».....
Est-ce à moi que ce discours s'adresse ?
J'écoute volontiers , monsieur Replet. Un sot
Seul aime à pérorer sans écouter un mot.
Vous ai-je donc jamais *refusé la parole* ?
(*Il lit.*)
« *Puisqu'il n'est pas possible de vous parler , je*
« *prends le parti de vous écrire* »...

Un honnête embarras ? Je comprends. A l'école
On contracte souvent cette timidité.
Elle vous rend touchant, monsieur, en vérité.

(*Il lit. M. de la Lyre, à part, se met à écrire.*)

« *Vous vous méprenez sur les vœux que je forme en ce moment, et sur la demande que je suis venu vous faire. C'est la charmante Sara votre nièce, que j'aime. J'implorois l'entremise de l'aimable Claire, votre fille, près de sa belle cousine et près de vous. Prononcez sur cette affaire en rétablissant le* statuquo. *Il ne s'agit que d'un simple revirement de parties. Aliénez ce capital en ma faveur. Au lieu d'être votre gendre, je négocie pour me trouver votre neveu et serviteur,* Replet ».

Eh! que diable, monsieur! j'avois peine à comprendre.
Mais on s'explique mieux; on sait se faire entendre.
Par votre *statuquo* le cas et retourné !
Ce *capital* déjà vient d'être *aliéné*!
Mon voisin de la Lyre et l'obtient et l'adore;
Vous l'avez entendu ?..

(M. de la Lyre lui présente un papier; l'anglais, à part, se met à écrire.)

§.. Qu'est-ce? Une lettre encore?

(Tendrement.)

Et vous, la Lyre aussi !... Vous avez cependant
Parlé tout à votre aise, expliqué clairement
Votre amoureux désir! Qu'avez-vous à m'écrire ?..
Allons, pour le savoir, je vois bien qu'il faut lire.

(Il lit.)

« *Monsieur de Bonbec* ». Ah! le style est convenant.
Mon bon monsieur Replet, un avis en passant.

(Il lit.)

«*Dans l'ardeur de mes vœux ma flamme impatiente*».

— Ah! des vers! Ce cher Monsieur de la Lyre! Ne pourriez-vous, monsieur, vous expliquer en prose ?

(Il lit.)

« *Dans l'ardeur de mes vœux ma flamme impatiente*
» *N'a pu bien s'expliquer.... Car vous parliez tout seul* »...

(Il fait la grimace et relit.)

«... *Car vous parliez tout seul !*

» *Votre fille est l'objet qui m'attire et m'enchante.*

» *Je l'ai dit à Sara.* --- La Lyre du Tilleul ».

Je comprends maintenant, et vous aimez ma Claire?

(*A M. Replet.*)

Vous, ma nièce Sara? Cas extraordinaire,

Très-extraordinaire ! Un vrai *revirement* ;

Vous l'avez dit, Monsieur. Tope à l'arrangement.

De ces deux *capitaux* je consens à l'échange.

(*A madame Borbec.*)

C'est votre avis, Madame ?..§.. Eh bien donc ! je m'y range.

(*L'anglais lui présente un papier.*)

Mais encor un billet, par la corbleu, Monsieur !

(*Il lit avec l'accent anglais.*)

« *Che voutrois être au fond du pays de Galles quand che vois un français parleur qui n'écoute personne.....* »

Monsieur ! un parleur, moi ! moi, Monsieur, un parleur !

« *Che vous prie honnêtement beaucoup, Monsieur le Français de la cité, de considérer combien risiblement singulier, extraordinaire beaucoup, est ce petit divertissement-ci.*

Ce n'est point, Goddam! Miss Clara que che demande en mariage, mais votre nièce Miss Sara, dont j'ai fait le connoissement à la promenade, qui lit les romans de Mistress Radgliff, et qui me semble avoir un pu de la romantique en tête, et beaucoup de sensibleric dans le cur. Che puis vous assurer qu'elle viendra beaucoup volontairement à London, quoiqu'elle ne sait pas la langue Engliche, et qu'elle ne parlera Français qu'avec moi, car elle me l'a dit. » *Votre serviteur,*

Georges Brief.

Ah ! Sara vous l'a dit ! Ma savante pupille
Dans vos sages romans a donc appris ce style !
Mais, Monsieur de London, voyez mon embarras:
Elle auroit deux maris ! Cela ne se peut pas,
Elle est trop bien apprise ; et son ame innocente
D'un unique désir en secret se contente.
Il faut se décider..... je ne la dédis point ;
Vous serez mon neveu ; je décide ce point.

(*A M. Replet qui veut parler.*)

§.. Pas un mot, s'il vous plaît, qui ne soit nécessaire,

Monsieur Replet. Voyez comment tourne l'affaire.
Les voyages, c'est clair, sont du goût de Sara.
Pour parler bon français, Monsieur l'Englisch est là.

(*A Claire.*)

§.. Je vois très-clair aussi pour qui ton cœur soupire,
Ma fille ! Je te donne à Monsieur de la Lyre
Du Tilleul, qui paroît homme de qualité
Malgré ses vers..... J'avois assez bien supputé.
C'est toujours deux contrats, Mons Griffet le notaire.
Je vous l'avois bien dit ; j'avois compris l'affaire
A peu près. Mais j'étois resté très-boutonné.

(*Avec emphase.*)

Enfans ! Quel bel exemple aujourd'hui j'ai donné!
Sachez en profiter ; Qu'à jamais il vous serve.
Gardez en toute affaire une honnête réserve.
Imitez votre père, et par le temps qui court,
De peur de trop parler, arrêtez-vous tout court.
Est modus in rebus ; très-sage est la sentence.
Le grand art, mes enfans, est celui du silence,
Et, d'un esprit prudent gardant la dignité,
D'afficher hautement..... (*en souriant*) la taciturnité.

Fin de la première pièce.

MADAME DE SÉVIGNÉ

AUX ROCHERS,

Comédie en deux actes et en prose,
suivie d'un Ballet.

1803.

AVERTISSEMENT.

Cette bluette a été inspirée par la lecture réitérée des lettres de Madame de Sévigné, le chef-d'œuvre du genre. Elles ont fourni, comme on le verra, la plus grande partie du texte, et donné l'idée des accessoires. La petite intrigue qu'on y a liée, et le dénouement, sont à peu près tout ce que l'auteur y a ajouté. Il a cherché aussi à développer dans quelques scènes le caractère de Mademoiselle Duplessis, que les lettres écrites des *Rochers* peignent d'une manière si plaisante. Il n'y faut point de charge à la représentation ; mais les lettres même de Madame de Sévigné en font une

caricature facétieuse. Il dépendra beaucoup de l'actrice qui consentira à se charger de ce rôle, de répandre quelque gaieté sur la pièce. Un homme déguisé pourroit peut-être aussi s'en charger avec succès. Le ton le plus convenable, joint à de grands gestes, semble devoir être une emphâse soutenue, dont cette bonne demoiselle paroît avoir été éminemment douée.

Quant aux rôles de Madame de Sévigné et de son fils, les principaux de la pièce, et auxquels seuls elle peut devoir quelque succès, il est indispensable que les acteurs ne perdent pas de vue la noblesse et la dignité des manières, l'atticisme, le charme et la finesse de la diction, qui distinguoient la bonne compagnie à cette époque.

Le style un peu patois de Pilois et de Mathurin étoit nécessaire pour le contraste. D'ailleurs celui de Pilois, le jardinier des Rochers, est historique. On se rappelle son compliment à Madame de Sévigné : « *Madame*,

» *je venons me réjouir pas moins, parce qu'on* » *m'a dit que Madame la Comtesse étoit ac-* » *couchée d'un petit gars.* »

A l'exception de Mathurin et de Catau, les noms de tous les personnages sont tirés des lettres. On peut supposer que Catau est la petite fille que Madame de Sévigné protégeoit et gardoit auprès d'elle, et qui lui faisoit *la lecture.*

On a présenté avec fidélité Madame de Sévigné d'après ses lettres. On a marqué par des guillemets les passages nombreux qui en sont tirés. Une des difficultés du sujet étoit de faire un choix parmi tant de matériaux qui ont presque tous de l'intérêt, et surtout d'être sobre dans ce choix. On eut pu alonger beaucoup les accessoires de ce petit cadre; mais on n'a pas perdu de vue la différence d'un ouvrage qui se lit, à une composition théâtrale.

Il étoit sans doute très-inutile, en emprun-

tant souvent les propres mots de Madame de Sévigné, de faire remarquer la différence du bon or, au métal d'un moindre aloi qu'il a fallu y ajouter. Mais c'étoit un devoir et surement un dévouement de souligner ainsi tout ce qui n'est pas alliage.

Pour peindre avec une fidélité scrupuleuse Madame de Sévigné telle qu'elle étoit, on a marqué par une nuance légère et très-fugitive, quelques foibles traces de vanité, et une de ses erreurs en matière de goût. Ce n'a pas été sans hésiter.

Qui a vu le portrait qui est resté de cette femme si sensible, et remarqué le charme inexprimable de ses yeux et de sa physionomie, est tenté de l'absoudre de toute espèce de torts, par un peu d'idolâtrie que ses lettres rendent bien naturelle (1). Mais il suffit surtout

(1) Ce portrait est de Mignard. Il vient récemment d'être proposé en vente pour 5000 francs.

d'avoir observé cette douce et tendre physionomie, pour ne conserver aucun doute sur la profonde vérité des sentimens qu'elle exprimoit à sa fille, et pour ne pas croire à quelques injustes et cruelles insinuations qu'on s'est permises sur leurs rapports mutuels. On voit que cette angélique créature, dont un esprit, à la fois si piquant et si naturel, n'étoit pas le seul mérite, avoit été créée pour l'amour, et que ce sentiment, absorbé par l'amour maternel, se confondoit avec lui, et faisoit toute l'existence de cette tendre mère.

Il a été nécessaire dans un cadre aussi étroit, de se borner à quelques peintures de ce sentiment si exquis, qui est toujours le même, et dont c'est là un des grands mérites.

Madame de Grignan s'est trouvée dans l'ombre ; et je ne vois pas encore que personne s'en soit plaint.

Il est, au reste, de toute justice de placer ici deux petites observations impartiales :

1.° La plaisanterie de Bussy-Rabutin à Madame de *Sévigné*, sur l'emphâse avec laquelle elle vantoit Louis XIV qui venoit de danser avec elle, ne nous est parvenue que par un contemporain très-suspect. C'est Bussi lui-même, homme caustique et méchant, qui, dans son *Histoire amoureuse des Gaules*, essaya de calomnier sa cousine, dont il n'avoit jamais eu à se plaindre, et qui ne pouvant mordre sur sa réputation, chercha à répandre sur ses sentimens secrets, un venin qui n'a pas fait fortune. Les récits de Bussy sont des annales un peu trop apocriphes pour faire autorité (1).

---

(1) Bussy, enfermé pour ses médisances, se déclara lui-même calomniateur dans une lettre qu'il écrivit au duc de St. Aignan au moment de sa détention.

2.° Le mot attribué à Madame de Sévigné, que *Racine passeroit comme l'usage du café*, ne se trouve dans aucune de ses lettres, et ne nous est parvenu que par tradition. On l'a placé ici dans une des scènes, parce qu'il est très-connu; mais ce n'a pas été sans quelques regrets. Ce mot peut d'ailleurs être excusé chez Madame de Sévigné, par son admiration pour Corneille, premier sentiment de son enfance, par le poids des opinions d'une société, dont les suffrages passoient pour être les oracles du goût, et par la préférence généralement donnée alors aux grands romans héroïques, et aux descriptions d'une nature de convention exagérée et gigantesque.

Le cadre de ces deux petits actes ressemble un peu à ceux où les auteurs du Vaudeville ont fait paroître des personnages célèbres, et les ont rappelés avec des chansonnettes. Mais on sent qu'il eût été absurde de faire chanter Madame de Sévigné, de

gâter sa charmante prose en la tournant en couplets, et de déroger par des pont-neufs à la dignité pleine de grâce qui ne l'abandonna jamais.

Cette petite pièce fut lue pour la première fois en société, il y a deux ans. Il paroît qu'un auteur, connu par des succès multipliés sur tous les théâtres de la capitale, s'est proposé aussi de mettre Madame de Sévigné sur la scène. M. B. * *, exploitant la riche mine de ces lettres, tirera surement parti de ce sujet fécond, et il destine sans doute à la scène française une pièce en plusieurs actes (1).

La bagatelle qu'on présente ici, plus ancienne en date, mais surement plus foible en exé-

---

(1) On apprend que cette pièce est, en ce moment, en répétition au Théâtre Français.

Elle a paru quelques mois après l'impression de celle-ci, en 1805.

cution, ne peut être aucunement destinée à rivaliser avec une véritable composition théâtrale. C'est une foible esquisse, propre tout au plus à un théâtre de société, et qui ne peut aller plus loin.

PERSONNAGES.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

LE MARQUIS DE SÉVIGNÉ, son fils.

MADEMOISELLE DUPLESSIS, demoiselle de compagnie (Voy. l'*avertissement*).

M. DE LA MOUSSE.

PILOIS, jardinier des Rochers.

CATAU, fille de Pilois.

MATHURIN, amant de Catau.

RAGUEL, } Laquais de Madame de Sévigné.
VAILLANT, }

La scène est dans les jardins de Madame de Sévigné, *aux Rochers*.

Costumes de 1691. (Voy. *la scène* 5.e du I.er acte.)

MADAME DE SÉVIGNÉ AUX ROCHERS, COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE I.

LE MARQUIS DE SÉVIGNÉ, PILOIS.

LE MARQUIS.

Attention, ami Pilois. Madame de Sévigné revient aujourd'hui de Vitré. Sa première pensée sera pour sa nouvelle plantation.

PILOIS.

M'est avis pourtant, sauf vot' respect, Monsieux le Marquis, que son premier mot a sera : *Ons-je des lettres de ma fille ?*

LE MARQUIS, *souriant.*

Ons-je? Ah ! oui, elle n'y manquera pas.

PILOIS.

Jarny ! je le parions. Oh ! c'te chère enfant, Madame de Grignan ! Gn'y a des yeux, gn'y a un cœur que pour alle. All' a beau être au fin fond de sa Provence; all' est toujours présente ici, morguiènne ! Un biau portrait en face du lit de Madame ! Eune mignature à son bras, dame ! qui ressemble si en petit ! Et pis des acritures sur tous les arbres des allées..... Des.... *divises*.... Oui, des divises.... Et tout ça pour c'te belle enfant ! Et pis : « C'est ici que ma fille aimiont à se pormener ; » et c'est là qu'all' s'enrhumit un jour pour » s'avoir exposé au serain ; et c'est ici qu'un » jour qu'all' étoit toute petite, all' tombit » dans l'iau. »

LE MARQUIS, *souriant.*

Parfaite imitation de son style !

PILOIS.

Ah ! On dit comme ça que Madame écrit tant ben que le magister du village ne fait pas pis, et que tout le monde a veut voir ses lettres. Mais faut l'entendre quand all' parle ! C'est queuque chose de joli, et pis de majestueux, et pis de si bon quand all' me dit : *Pilois ! V'là ben longtemps que ma fille a n'est venue aux Rochers. Est-ce qu'il ne vous tardont pas à tretous de la voir?* Et moi là-dessus je levions mon chapiau : oh ! pour ce qui est de ça, Madame, c'est vrai d'abord. Madame la Comtesse est si balle ! C'est ni plus ni moins itou comme une fleur. Mais morguiènne ! Gn'y a par-ici queuquez'un à qui c'te fleur duriont encore pus qu'à moi... Et Madame la Marquise riont là-dessus tant gracieusement ! All' ne revont que de sa *belle Comtesse.*

LE MARQUIS, *souriant.*

Ainsi, bon homme Pilois, il n'y a rien ici pour le fils ?

PILOIS, *vivement.*

Je ne disons pas ça; je ne disons pas ça. Madame a un si bon cœur de mère! All' peut pas oublier son fils, et surtout un fils qu'est tourné comme....

LE MARQUIS.

Laissons ma tournure.

PILOIS.

Et parguiènne, Monsieux! Pourquoi madame s'est-alle pas remariée en convolant? All' étoit veuve; all' étoit jeune; all' étoit jolie et gentille comme un petit serin. All' auroit pas manqué de maris, dieu marci! Bian de biaux damoisiaux et de jolis messieurs bian dorés tournoient comme ça à l'entour, à telle fin que de raison. Pourquoi a toujours dit: « Je ne voulons pas donner un biau-père à mes enfants»?

LE MARQUIS.

Tu me touches, Pilois. Crois que je connois tout le prix du cœur de ma mère.

PILOIS.

Seulement, all' est pas tout à fait tant

enchiffrenée de vos rheumes que de sti-là de Madame de Grignan. Ils bâtissont dans ce grand vieux château de Provence. Si vous saviez comme tonte cette poussiare faisont du mal à Madame la Marquise! *Ah! la poitraine de ma fille! Monsieur de Grignan m'en répondra.*

LE MARQUIS.

Je vois que tu connois ma mère. Il faut lui faire une jolie réception. Tout est-il en ordre dans le *mail*, dans la *grande allée*, dans l'*infinie*?

PILOIS.

Tout va ben, Monsieur le Marquis; reposez-vous sur Pilois. Nos cinquante ouvriers, avec leux pelles et leux luchets, sont rangés comme des hallebardes le long de not' grande avenue; et Mathurin, qu'est le capitaine à tous les jeunes garçons de la seigneurie, a dérouillé, jarny! tous les vieux mousquetons, à telle fin que de la saluer, quand all' paroîtra. Et pis, pour qu'il n'y manque rian, Mam'selle Duplessis a déjà prête, avec ses falbalas et toutes

ses fanfreluches, et a se chauffe dans le salon, en attendant madame pour la *harangüer*.

LE MARQUIS.

Ma mère se passeroit bien de cette honneur-ci. Malgré tous les falbalas du monde, elle n'aime pas trop les harangues de Mademoiselle Duplessis... Mais j'entends déjà notre artillerie.

(*On tire des coups de fusil*).

PILOIS, *joyeux*.

C'est Madame.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, CATAU.

CATAU, *accourant*.

MADAME la Marquise, Madame la Marquise.

PILOIS.

J'y courons, mon enfant. (*Il va pour sortir et revient*). Étourdi! j'oublions ma bêche!

CATAU.

Cette grande haquenée de Mademoiselle Duplessis est déjà à la portière.

LE MARQUIS, *lui prenant la main.*

Vous voilà bien émue, charmante Catau Vous aimez bien ma mère ? Qu'elle est heureuse !

CATAU, *saluant.*

J'ai aussi..... bien du respect pour Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Du respect !

PILOIS, *revenant sur ses pas.*

Catau !... Allons, allons, petite fille ! Vous devriez déjà être là, jarny ! à offrir vos services à Madame.

LE MARQUIS, *tendrement.*

Adieu, Catau !

PILOIS.

Marchons. (*A part en grondant*) Hon ! hon ! Voilà un *adieu* que je n'aimons pas du tout.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, *seul.*

Il a l'air de gronder.... Papa Pilois se douteroit-il....? Mais que fais-je ? Au lieu d'aller au devant de cette *mère beauté*..... La voici déjà.

SCÈNE IV.

MADAME DE SÉVIGNÉ, LE MARQUIS, MADEMOISELLE DUPLESSIS, PILOIS, CATAU, RAGUEL, VAILLANT.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ai-je des nouvelles de ma fille ? Y a-t-il des lettres de Provence ?

PILOIS, *joyeux, au Marquis.*

Morguiènne ! Je l'avions parié !

RAGUEL.

Non, Madame; elles ne sont pas encore arrivées.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Hé mon Dieu ! N'en aurai-je donc pas aujourd'hui ? Cette chère enfant fait toute ma joie et toutes mes douleurs.

LE MARQUIS.

Permettez, Madame, qu'à défaut de la belle comtesse.....

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous voilà, Marquis ! J'en suis ravie. (*Elle l'embrasse tendrement.*) J'avois craint que quelque jolie basse-brète ne vous eût encore arrêté à Rennes.

LE MARQUIS.

Votre retour ici étoit annoncé, Madame. Il n'y a basse-brète qui tienne.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Bon Marquis ! je vous en sais gré.... Où est ma petite *Marphise*?

CATAU.

Elle est encore dans la cour, Madame, à aboyer après Mademoiselle Duplessis. Elle a déchiré sa robe, et en a reçu une bonne taloche.

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *avec de grands airs.*

Madame, je vous prie de croire.....

MADAME DE SÉVIGNÉ, *souriant.*

Je blâme hautement Marphise..... Une robe déchirée! C'est manquer à toutes les convenances. Excusez cette chère petite folle.

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *avec respect.*

Vos chiens, Madame, ont des droits.....

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ah! pas du tout..... Pilois, comment va ma plantation?

PILOIS.

Comme de cire, Madame. Des alignemens.... visuels, des plants beaux et droits..... comme Monsieur le Marquis.

MADAME DE SÉVIGNÉ, *au Marquis.*

Il a un foible pour votre bonne mine.

LE MARQUIS.

Le bon homme me fait beaucoup d'honneur.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

(*A Pilois.*) « Et mon petit *galimathias* ? » (*Au Marquis.*) C'est ainsi que je nomme mon labyrinthe ? — (*A Pilois.*) Est-il encore un peu propre ?

PILOIS.

Tatigué, Madame ! Déjà tout jonché de feuilles mortes.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Tant pis. « Cet hiver qui s'approche fait » toujours faire des réflexions. C'est un de mes » plaisirs de me promener seule dans ce laby- » rinthe. L'idée de mes enfans m'y tient fidèle » compagnie. C'est-là qu'est un siège de » mousse, où j'ai vu ma fille quelquefois » couchée ; un peu plus loin l'endroit où elle » fit cette terrible chûte ; je n'y songe pas sans

» devenir rouge comme du feu. Mais, mon » Dieu ! où ne l'ai-je point vue, et de quelle » façon toutes ces pensées me traversent le » cœur ! Il n'y a point de lieu dans la maison, » dans l'église, dans le jardin, où je ne l'aie » vue ; il n'y en a point qui ne me fasse » souvenir de quelque chose. J'y pense » sans cesse ; ma tête et mon esprit se creu- » sent ; mais j'ai beau tourner, j'ai beau » chercher ; cette chère enfant que j'aime avec » tant de passion est à deux cent lieues de » moi. Je ne l'ai plus, et je pleure sans pou- » voir m'en empêcher ».

LE MARQUIS, *souriant.*

Je suis un peu jaloux, Madame, de ces larmes, de cette amitié si tendre.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous jaloux ! vous avez bien d'autres affaires ; mais vous vous moquez de ma folie, et je vous pardonne. J'ai trop de respect pour votre sexe si fier, pour vous dire tout à fait à quel point je vous aime aussi ; « mais on

» formeroit en vérité une autre grande amitié
» de tous les sentimens que je vous cache. »

(*Le Marquis lui baise la main.*)

MADAME DE SÉVIGNÉ, *à Catau.*

Bonjour, petite Catau. Toujours des roses sur la joue, en hiver comme au printemps!.... (*Elle la baise au front.*)

(*Aux laquais.*)

Que *Vaillant* monte à cheval, et aille attendre au premier village les lettres de Provence.

SCÈNE V.

MADAME DE SÉVIGNÉ, LE MARQUIS, MADEMOISELLE DUPLESSIS.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ces postillons ne savent pas qu'ils me font mourir. Je péris d'impatience ; j'ai mille *dragons*..... Marquis, savez-vous que ma fille étoit enrhumée le dix du mois dernier ?

LE MARQUIS.

Oui, Madame ; il y a précisément de cela un grand mois.

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Il est probable, Madame, qu'avec des soins et du régime.....

MADAME DE SÉVIGNÉ, *riant.*

Oui, du jus de réglisse..... Je suis folle. Au fond c'est une misère. Mais songez donc à cette bise de Provence qui souffle sur ma fille, à ces terribles vents déchaînés sur ce vieux château des Adhémar, toujours prêts à le renverser ! Et ce coadjuteur qui se met à le rebâtir, qui fait tailler dans le roc, et qui remplit l'air d'une poussière à abymer toutes les poitrines ! « J'ai mal à celle de ma fille. »

LE MARQUIS.

Belle maman, parlez-nous donc de Vitré.

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Si j'osois, Madame, vous demander quelques

particularités sur ce qui s'est passé aux états de Bretagne. On est flatté d'apprendre.....

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Mais oui, j'arrive précisément comme la gazette, pour vous raconter tout cela en long et en large..... Je suis harassée de la route, fatiguée de tout ce tracas des états. J'aspirois à retrouver le calme et la solitude des Rochers.

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *avançant un siége et se donnant de grands mouvemens.*

Voilà un siége, Madame..... Ménagez-vous, de grace, et ne parlez qu'à votre aise.

MADAME DE SÉVIGNÉ, *s'asséyant.*

Oui, mais à la condition de parler un peu, n'est-ce pas? (*avec un peu d'impatience*) Ah! ciel! ma chère Mademoiselle Duplessis, que vous êtes bonne! (*à part, au Marquis.*) Je veux un peu exciter sa jalousie; elle m'excède. (*Haut.*) Cette petite Catau est tous les jours plus charmante.

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Assez jolie ; mais cela n'a pas un brin de raison, de sentiment des convenances. Elle est familière, et, si j'ose le dire à Madame, elle me manque souvent de respect.

LE MARQUIS.

Ah ! Mademoiselle ! comment peut-on manquer à celui-là ?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je la ferai ressouvenir de celui qui vous est dû. Mais je dois le dire, Mademoiselle Duplessis ; elle est charmante, cette petite Catau. Je lui suis fort attachée, et je crois qu'elle m'aime vraiment.

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *étendant les bras.*

Je suis bien malheureuse !

LE MARQUIS.

Hé bon dieu ! qu'est-ce qui vous arrive, Mademoiselle Duplessis ?

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Madame la Marquise ne m'a jamais témoigné

autant d'amitié qu'elle en éprouve pour cette petite fille.

LE MARQUIS.

Vite, des sels.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Est-ce qu'on dit de ces choses là en face? (*Bas au Marquis.*) La voilà où je la voulois.

LE MARQUIS.

Un petit mot sur Vitré, sur les états. Vous voyez, Madame, que nous ne saurions contenir cette juste impatience?

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Ah! oui..... et de grace, Madame, quelque chose des modes nouvelles?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

C'est la première chose que j'ai remarquée, Mademoiselle Duplessis, et cela dans la vue de vous faire ma cour. « Les femmes sont » coëffées à faire rire, puisqu'il faut vous » le dire. Ce sont des cheveux coupés sur la » tête et frisés *naturellement* par cent papillotes

» qui doivent faire mourir mille fois pendant » la nuit. Cela fait une petite tête de chou » ronde, sans que rien accompagne les côtés. » Tout cet *hurlubrelu* m'a fort divertie. Il y » avoit là des figures que j'aurois voulu souf- » fleter, surtout certaine comtesse qui ressem- » bloit à un *printemps d'hôtellerie* comme deux » gouttes d'eau. Chez d'autres le bel air est » de se peigner pour contrefaire la tête nais- » sante. Quant aux hommes, leurs grandes » manches font à table un effet merveilleux. » Elles y entraînent tout, et cela fait une » mode fort ridicule ».

LE MARQUIS.

Et Monsieur de Chaulnes, notre illustre gouverneur? Et la Duchesse?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

« Ils sont venus ici un beau matin. Bonjour, » bonne œuvre, je vois entrer quatre carosses » dans ma cour, avec cinquante gardes, plu- » sieurs chevaux de main, et plusieurs pages

» à cheval. C'étoit M. de Chaulnes, M. de
» Rohan, M. de Lavardin, Messieurs de
» Coëtlogon, de Lomaria, M. de Rennes,
» M. de Saint-Malo, et huit ou dix autres
» que je ne connois point. La *Murinette beauté*
» étoit de la partie. »

LE MARQUIS.

Eh! voilà une cour toute entière! (*souriant.*)
Quels honneurs! Quelle gloire, Madame!

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Mais, oui; c'est ridicule. « Enfin je reçus
» tout cela. On dit et on répondit beaucoup
» de choses. Une collation très-bonne et très-
» galante sortit tout à coup d'un des bouts
» du mail, surtout du vin de Bourgogne,
» qui passa comme de l'eau de Forges. On fut
» persuadé que cela s'étoit fait avec un coup
» de baguette. Le soir, il fallut se séparer.
» Vous savez avec quel chagrin je vois partir
» une compagnie agréable? Vous savez aussi
» mes transports de joie au départ d'une
» chienne de carossée qui m'a contrainte

« et ennuyée ? C'est ce qui me fait décider » nettement qu'une méchante compagnie est » plus souhaitable qu'une bonne. »

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *criant.*

Ah ! mon dieu ! Que je suis sympathique sur ce point avec Madame la Marquise !

MADAME DE SÉVIGNÉ, *jouant l'effroi.*

De la sympathie ! Ah ! Ciel ! Vous m'effrayez. Est-ce encore une attaque de nerfs ?

LE MARQUIS.

Eh ! point, ma mère. C'est que Mademoiselle Duplessis a, comme vous, un tendre pour les gens ennuyeux..... (*souriant.*) Il y a un peu d'amour propre à cela, Mademoiselle.

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *sans le comprendre.*

Monsieur le Marquis est toujours galant pour le beau sexe.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

(*Bas.*) Ah ! Dieux ! Le *beau sexe* ! (*Haut.*) « Je laissai l'autre jour retourner chez soi un » carosse plein de *Fouesnel-lerie* par une pluie

» horrible, faute de les prier de bonne grace » de demeurer. Jamais ma bouche ne pût » prononcer les paroles qui étoient néces- » saires. »

LE MARQUIS.

Pour l'aimable duchesse..... ?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

C'est autre chose. Mon regret fut vif de son départ. (*souriant*) « Il y a bien des paroles » dans cette nouvelle amitié. Vous savez le » plaisir que l'on prend à étaler sa marchan- » dise avec les nouvelles connoissances. Tout » est neuf, tout est admirable, tout est admiré. » On se pare de ses richesses. On se loue à » l'envi. Il y a bien plus d'amour propre dans » ces sortes d'amitiés que de confiance et de » tendresse. »

LE MARQUIS.

Permettez-moi, ma petite maman, d'être entièrement de votre avis.

MADAME DE SÉVIGNÉ, *souriant.*

Je vous le *permets*; mais convenez que cela est fort.

LE MARQUIS.

Quel jour allâtes-vous à Vitré ?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

« Lundi soir. Madame de Chaulnes me donna » à souper, suivi de la comédie du *Tartuffe*, » qui ne fut point trop mal jouée ; puis » un bal, où le passe-pieds et le menuet pen- » sèrent me faire pleurer. Cela me rappella » ma fille, et de l'avoir vue danser dans le » même lieu. Ce souvenir fut si vif et si » tendre que je n'y pus résister. »

LE MARQUIS.

Elle danse dans son gouvernement, ma mère, et fait danser ses provençaux. Rassurez-vous sur son compte..... Et le train de M. de Chaulnes ?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

« Deux tables, et trente couverts à chaque » table. Tout est splendide, et va comme un » bac dont la corde est rompue. Mais aussi » nos fidèles bretons se montrent généreux. Le

» présent des états a été fort beau. Ce n'est » pas que nous soyons riches; mais c'est que » nous sommes honnêtes, et qu'entre midi et » une heure nous ne savons point refuser » nos amis. »

LE MARQUIS.

Générosités après boire. Cela a occasioné, dit-on, quelques fronderies?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

« Oui, mais tout s'appaise en vingt-quatre » heures, et il n'en est plus question. C'est » comme la petite sédition dont on parloit. » Nos pauvres bas-bretons s'attroupoient qua- » rante, cinquante par les champs; et dès » qu'ils voyoient les soldats, ils se jettoient à » genoux et disoient *meâ culpâ*; c'est le seul » mot de français qu'ils sâchent. »

LE MARQUIS.

Vous voici donc bien satisfaite de Vitré?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Trop, je dois le dire. « Les civilités qu'on

» m'y a faites étoient si ridicules et les femmes » de ce pays si sottes, qu'elles laissoient croire » qu'il n'y eut que moi dans la ville, quoique » elle soit toujours pleine. »

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *avec respect.*

Ah ! Madame, on sait les égards qui sont dus.....

LE MARQUIS, *souriant.*

J'aime assez nos bretons de se connoître en gens considérables.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Franchement je trouve la vanité très-ridicule; mais il est agréable de jouir de quelque considération... Marquis, savez-vous que Bussy va faire la généalogie de sa maison ?

LE MARQUIS, *souriant.*

Il aura pour lecteurs l'Europe entière.

MADAME DE SÉVIGNÉ, *le menaçant du doigt.*

Marquis ! Marquis !..... A propos de gens bien nés, « J'ai vu à Vitré, Tonquedec, » le comte des Chapelles, Poménars, l'abbé

» de Montigny et mille autres. Il sembloit » que tous les pavés de Vitré fussent méta- » morphosés en gentilshommes. Nous rîmes » un peu de notre prochain. Il est plaisant » en province, le prochain, surtout quand » on a dîné. »

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Il est certain que la province offre beaucoup de créatures fort gauches.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Trouvez-vous ?

LE MARQUIS.

A-t-on été content, aux états, de l'éloquence de M. de Chaulnes ?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

« Il a bien parlé, un peu pesamment, mais » cela ne messied pas à un gouverneur. Pour » M. de Lavardin, il a la langue fort bien » pendue. A propos, il fait à Vitré l'amoureux » d'une petite madame. Je trouve que c'est » une contenance dont il a besoin comme

» d'un éventail. Il m'a fait tant d'instances » que j'ai encore dîné hier *en bavardinage*. »

LE MARQUIS.

Que devient Poménars avec sa fausse monnaie ?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

« C'est un homme de fort bonne société, » toujours accablé de procès criminels, où il » ne va jamais moins que de sa tête. Il » sollicitoit l'autre jour à Rennes avec une » grande barbe. On lui demanda pourquoi il » ne se faisoit point raser. « Moi, dit-il, je » serois bien fou de prendre de la peine après » ma tête, sans savoir à qui elle doit être. » Le Roi me la dispute. Quand on saura à » qui elle doit demeurer, si c'est à moi, j'en » aurai soin (1). » Enfin, je n'ai jamais vu un » homme si fou. Sa gaieté augmente en même- » temps que ses embarras. S'il lui survient

(1) Le Chancelier Bacon avoit dit ce mot avant Poménars.

» encore une affaire criminelle, il mourra de » joie. »

LE MARQUIS.

Mais sa dernière affaire est fort simple. « Il aime, il est aimé ; il rencontre des obs- » tacles, il enlève sa belle. Le père de celle-ci » veut à toute force qu'il ait le cou coupé ; » Poménars ne veut pas. Voilà le procès. »

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le procureur-général ne le rapporteroit pas mieux. Dès que vous vous y entendez si bien, tâchez de faire quelque chose pour le pauvre Kerkerolet (1). « Il a été convaincu d'avoir servi » à faire tenir à Madame Fouquet une lettre » de son mari, prisonnier d'état. Là-dessus » il a été condamné aux galères pour cinq ans. » C'est une chose un peu extraordinaire, si » j'ose le dire. Vous savez que c'est un des

(1) Nom imaginaire. La personne n'est pas nommée dans la lettre de Madame de Sévigné.

» plus honnêtes garçons qu'on puisse voir, et » propre aux galères.... comme à prendre la » lune avec les dents. »

LE MARQUIS.

Cela est gai ; mais son aventure ne l'est pas. J'en parlerai à nos amis. Sont-ce là tous vos bulletins de Vitré ?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Beaucoup d'autres choses m'ont fait rire, et j'ai promis de vous les raconter. Ce sera pour tantôt.

LE MARQUIS, *sérieux.*

Grand merci, ma mère.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Qu'est-ce ? *Ma mère* ! Vous ne riez point ; je vous trouve sérieux et préoccupé. Ah ! je le crains bien : « Vous ne chantez plus, vous » ne mangez plus, vous ne buvez plus. » Pourquoi tout cela, Marquis ? Quoi ! la joie » et vous, ce ne seroit plus la même chose ? »

LE MARQUIS.

Je demande quartier, maman mignone. Je suis votre exemple; je lis les *Essais de Nicole*. Je deviens janséniste à vue d'œil. J'ai du mal-aise et des vapeurs; et je vais rêver un moment dans le parc, pour dissiper tous ces brouillards, causés par une surabondance de morale.

SCÈNE VI.

MADAME DE SÉVIGNÉ, MADEMOISELLE DUPLESSIS.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Il est fort aimable, malgré ces brouillards et ces vapeurs.

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Ah! je n'ignore pas d'où vient cet air préoccupé.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous ne l'ignorez pas, Mademoiselle Duplessis ? Dites le moi donc bien vîte.

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Ah ! Madame ! le respect !

MADAME DE SÉVIGNÉ, *l'imitant.*

Ah ! Mademoiselle ! la franchise !

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

J'ai la plus grande confiance en Madame la Marquise.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je tâche de la mériter, Mademoiselle Duplessis.

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Je ne voudrois point me faire des affaires avec M. le Marquis.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Laissez donc. Suis-je femme à *pétoffes* ? Et me prenez-vous pour une des commères babillardes de Vitré ?

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Votre prudence, Madame, est aussi connue que votre esprit.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous êtes une cajoleuse dont je me défie.

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *criant d'un ton aigre.*

Ah ! Madame, je suis la bonhommie même.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Eh ! bien, tenez, je vous crois. Veuillez donc me dire ce qui cause l'air sérieux et la préoccupation de mon fils.

MADEMOISELLE DUPLESSIS

Madame, puisque vous l'exigez, je ne crois pas que cela tienne à des essais de morale.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Prenez garde ; ne vous attaquez pas à mon *Nicole*. Mais s'il ne s'agit pas de morale, de quoi est-il question ? Vous m'effrayez, Mademoiselle Duplessis.

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *criant.*

Ah ! mon Dieu ! J'effraie Madame la Marquise, moi qui lui suis toute dévouée !

MADAME DE SÉVIGNÉ, *souriant.*

Calmez-vous ; je plaisante. Tâchons de découvrir ensemble le mal de ce pauvre Marquis.

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Permettez moi d'abord, Madame, de vous faire une question. J'ai appris qu'à Paris Monsieur le Marquis avoit été amoureux de cette *Ninon* ?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Qu'appelez-vous *cette Ninon* ?

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Ah ! Madame, la conduite de cette femme !

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ce que vous pensez là n'est pas charitable. En êtes-vous bien sure ? Songez à la *paille* et à la *poutre*, Mademoiselle Duplessis.

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Mais, Madame, c'est une chose avérée que son genre de vie.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Non ; ce qui est avéré, c'est qu'il y a beaucoup de langues mordantes et de petites cervelles. Ninon est reçue à Paris dans la meilleure compagnie, et je vous engage à la nommer Mademoiselle de l'Enclos.

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Ah ! Madame, j'ignorois qu'elle fut ainsi reçue.... On en dit du mal en province, mais...

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Des *pétoffes*, vous dis-je, comme celles que ma fille me raconte de ses provençales. Il est vrai que le Marquis a été quelque temps sous les lois de Mademoiselle de l'Enclos. Elle lui trouvoit *la simplicité de la colombe* ; mais elle lui a donné bientôt son congé. Elle s'est lassée d'aimer sans être aimée à son gré. *C'est un corps de papier mouillé*, disoit-elle. *C'est un cœur de citrouille, fricassé dans de la neige.*

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *pinçant la bouche.*

Ah ! Madame, si Mademoiselle de l'Enclos n'étoit pas reçue dans la meilleure compagnie de Paris, je dirois bien que ces idées et ces expressions.....

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Laissez donc. La bonne compagnie n'aime pas la pruderie. On rit de ces folies, et voilà tout.

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Monsieur le Marquis n'a-t-il pas été amoureux aussi d'une déclamatrice ?

MADAME DE SÉVIGNÉ, *souriant.*

D'une comédienne, voulez-vous dire ? Précisément, la petite Champmelé. « Il se trouva » là avec Racine et Boileau, paya les violons, » fut *ensorcelé*, mais ensorcelé à la lettre ; » ce fut une vraie diablerie. Il vint me raconter » sa déroute, disant les plus folles choses du » monde. C'étoit une scène digne de Molière. » Je l'écoutai, et puis le grondai pour l'acquit

» de ma conscience. Il demeura d'accord de tout,
» et n'en fit ni plus ni moins. Il me montroit
» de ses lettres à cette petite *Chimène*. Je n'en
» ai jamais vu de si passionnées. Il pleuroit,
» il mourroit. Il croit tout cela quand il
» écrit, et s'en moque un moment après à
» bride abattue ; je vous dis qu'il vaut son
» pesant d'or. Il quitta enfin la dulcinée,
» après l'avoir aimée par-ci par-là. » Passons à l'objet de ses rêveries actuelles. Croyez-vous qu'il ait engagé à Rennes son cœur à quelque basse-brète ?

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Ah ! Madame ! ce n'est point à Rennes.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Et où donc, Mademoiselle Duplessis ?

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Ici, Madame.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Eh bon ! Vous voulez rire ?

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Je ne ris point, Madame, dans des affaires si sérieuses.

MADAME DE SÉVIGNÉ, *souriant.*

Attendez..... m'y voilà. Il vous aura fait une déclaration d'amour ?

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

J'ose bien dire que, par respect pour Madame la Marquise, je ne l'aurois point écouté.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

A merveille. Ce n'est donc pas vous. Le ciel en soit loué ! Cette passion, léger comme il est, vous auroit donné bien des chagrins.

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Pensez-vous, Madame, que mon honneur....

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je ne pense rien, Mademoiselle Duplessis. Je ne conseille à personne de s'attaquer à ce que vous dites là. Je présume qu'un vrai

lion avec ses griffes et ses dents ne seroit pas plus redoutable.

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Madame la marquise badine toujours ; mais la confidence qu'elle me fait l'honneur de me demander, est des plus sérieuses.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous me le rappellez très à propos. Me voilà toute grave et toute recueillie.... Laissez-moi deviner..... Seroit-ce cette petite Catau ?

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *avec un soupir.*

Hélas, oui, Madame la Marquise.

MADAME DE SÉVIGNÉ, *de même.*

Hélas ! je l'avois craint, Mademoiselle Duplessis.

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Depuis son arrivée ici, il tourne beaucoup autour de cette petite fille. Il lui fait des yeux très-doux.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Il lui fait ! Il les a tels naturellement, Mademoiselle.

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Je le sais ; ce sont ceux de Madame la Marquise et de Madame la Comtesse.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je vous remercie au nom de la famille.

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Et vous sentez, Madame, que l'humble fille de votre jardinier.....

MADAME DE SÉVIGNÉ.

N'y peut guères résister ?

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

J'espère que si, Madame. Elle étoit déjà engagée de cœur avec Mathurin, ce grand garçon de la ferme.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le général de mon artillerie, qui vient de faire merveilles à mon arrivée ? Je suis vraiment très-aise de cette petite circonstance ; ils se conviennent fort. J'*espère* avec vous, Mademoiselle Duplessis, que cet *engagement*

de cœur n'a pas été ébranlé par les cajoleries du Marquis.

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Hélas, Madame ! Vous connoissez la légéreté, la vanité, la petite coquetterie de ces jeunes filles ? Un tel hommage est fait pour tourner la tête à celle-ci.

MADAME DE SÉVIGNÉ, *de même.*

Hélas ! oui, la coquetterie, la légéreté, la vanité ; défauts de notre pauvre sexe ; on ne l'en corrigera pas. Mais qu'en dit le père ? S'est-il aperçu de quelque chose ?

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Il se désole, il voit tout, il appréhende tout.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Mon pauvre Pilois ! Car c'est mon favori, Mademoiselle, pour que vous le sachiez « et » je préfère sa conversation à celle de bien » des gens qui ont conservé le titre de che- » valier au parlement de Rennes. »

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Connoissant, j'ose le croire, toute la discrétion de mon caractère, et les bontés dont Madame m'honore, il m'a fait part de son embarras. Il m'a conté ses peines..... en l'absence de Madame.

MADAME DE SÉVIGNÉ, *souriant.*

J'ai rasé de près la confidence ? J'entends. Et quelles tendres consolations, quel baume avez-vous versé sur son mal ?

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Je lui ai dit : (*pathétiquement :*) « Mon cher Pilois, cela ne sera rien, cela n'aura pas de suite. »

MADAME DE SÉVIGNÉ, *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! voilà en effet pour tout calmer.

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Je lui ai permis de compter sur les bontés et la prudence de Madame la Marquise.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

C'est bien. Je ne souffrirai pas qu'un hon-

nête homme, un ancien serviteur, éprouve chez moi de pareilles inquiétudes... Mais le voici.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, PILOIS *accourant.*

PILOIS.

Deux lettres de Madame de Grignan ! Je les ons arrachées à Vaillant.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

De ma fille ! de ma chère enfant !... Excellent Pilois ! Toujours le même. J'ai, mon cher Pilois, à causer un moment avec vous. Venez me trouver dans une heure.

PILOIS.

Aux ordres de Madame, le jour et la nuit, jarniguoi !.... Voici encore bian des lettres.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Donnez. (*Elle parcourt les adresses.*) Madame

de la Fayette.... Monsieur de la Rochefoucault... Le Cardinal de Retz... Gontaut... *les d'Hacqueville*, et je ne sais combien d'autres. A elles toutes, elles ne pèsent pas une seule de ces lettres si aimables de ma fille, qui me pénètrent le cœur. « N'en voilà que deux ! » D'après mon calcul, il m'en manque une. » Ah ! Je n'en veux point perdre.... Mais mon » dieu ! Quelle consolation ! Et que ces postil- » lons sont aimables de courir ainsi à bride » abattue le jour et la nuit, sans nous con- » noître, pour nous procurer ce plaisir ! »

PILOIS.

Jarny ! Je voudrions être postillon, mais tant seulement pour vous et pour Madame la Comtesse, à telle fin que de faire arriver vos lettres plus vîte. J'y creverions nos chevaux, morguiènne !

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Adieu pour une heure, Mademoiselle Duplessis. Je vais lire mes lettres.

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Ah ! Madame ! Vous apprendrez de Paris des nouvelles et des anecdotes.....

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je comprends ; vous les aurez dans la primeur. Chère, chère comtesse ! « Comment » soutenir l'idée qu'elle est à deux cent lieues ! » C'est ma folie que de la voir, de l'entendre, » de lui parler ! Je me dévore de cette envie, » et du déplaisir de l'avoir pas assez écoutée, » pas assez regardée quand je le pouvois. Ma » vie est couverte d'ombres et de tristesse, quand » je pense que je la passerai si souvent éloignée » d'elle. Si l'on ne glissoit sur certaines pensées, » on seroit toujours en larmes.... Ah ! Que ne » puis-je au moins *la voir passer*, si c'est trop » demander que le reste ! »

(*Elle sort en rêvant. Mademoiselle Duplessis sort lentement d'un autre côté, en faisant des signes d'intelligence à Pilois.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE I.

PILOIS, CATAU *derrière les charmilles.*

PILOIS, *regardant du côté des charmilles.*

CATAU !

CATAU, *derrière.*

Plaît-il, mon père ?

PILOIS, *vivement.*

Catau ! Catau !

CATAU, *entrant.*

On y va.

PILOIS.

Arrivez donc, mam'selle. Où's qu'étiez donc comme ça ?

CATAU.

Dans la charmille, mon père.

PILOIS.

Avec qui, mam'selle ? (*à part*) Voyons s'al' mentira.

CATAU, *timidement.*

Avec Monsieur le Marquis.

PILOIS.

Ça, c'est vrai d'abord, car je l'ons vu. Et qu'as qui vous disoit comme ça ?

CATAU.

Il cueilloit une rose et me la donnoit, mon père.

PILOIS.

Je demandons ce qu'il disoit, pet'te fille ?

CATAU.

Eh ! mais, mon père, des politesses.

PILOIS, *poliment.*

Qualles politesses, mam'selle Catau ma fille ?

CATAU.

Eh !.... que j'étois rivale de la rose.

PILOIS.

Ah ! ah !.... et puis ?

CATAU.

Fraiche comme elle, et attirant tous les yeux et tous les cœurs.

PILOIS.

Rien que ça! Je vous défendons, mam'selle, de croire un mot de tous ces biaux discours.

CATAU.

Oh! mon père, je sais bien que ce ne sont là que des façons de parler de messieurs les seigneurs.

PILOIS.

Et que disiont-il par après?

CATAU.

Qu'il m'avoit porté toute petite dans ses bras, et que j'étois déjà un petit ange.

PILOIS.

Oh! ça, c'est vrai. Il étoit aussi tout petit, lui, et ma figué! un joli drôle, qu'avoit aussi une figure charmante.

CATAU.

Vous voyez bien, mon père?... Il disoit

ensuite en me regardant bien tendrement qu'il avoit bien de l'amitié pour moi, et qu'étant mon parrain, je lui devois un peu de retour.

PILOIS.

Et qu'as qu'avez répondu, Catau, à cette assurance de sa bonne amiquié ?

CATAU, *saluant.*

Que j'étois sa très-humble servante, et de plus sa filleule, disposée à lui obéir en toutes choses.

PILOIS.

Oh ! pour ce qui est de ça, vous n'en ferez rien, mam'selle Catau. Je boute opposition à cette belle obéissance, moi.

CATAU.

Comment ! vous voulez, mon père, m'empêcher d'obéir à Madame la Marquise..... ou à Monsieur le Marquis son fils, ce qui est la même chose.

PILOIS.

Eh! non pas, mam'selle, ce n'est pas la

même chose, queuque g'niais ! Madame la Marquise a ne te regarde pas tant tendrement, quoiqu'al' t'ait choisissie pour li faire la lecture tous les soirs, et qu'al' t'aime bien stapendant.

CATAU.

Vous voyez bien, mon père ?... Et si Monsieur le Marquis, mon parrain, vouloit aussi que je lui fisse la lecture le soir, est-ce que ce ne seroit pas mon devoir de lui obéir ?

PILOIS, *riant.*

T'as trop d'esprit, mon enfant, t'as trop d'esprit. C'est dommage pour ta santé. Mais il n'y a qu'un mot qui sarve. T'es la promise de Mathurin, et Mathurin est ton amoureux. C'est-il vrai, ça ?

CATAU.

Oui, mon père. Mais qu'est-ce que cela fait ?

PILOIS.

Qu'est-ce que ça fait ? Voyez un peu la p'tite coquette !

CATAU.

Est-ce que cela doit m'empêcher de faire la lecture à Monsieur le Marquis ?

PILOIS.

Oui, mam'selle. Eune honnête femme ne doit voir tous ces grimoires là, qu'avec son mari. Mais brisons là dessus. Tant y a que Mathurin s'est aperçu comme ça de queuque chose, et qu'il n'est pas trop content, jarny !

CATAU.

C'est que monsieur Mathurin est un jaloux, mon père, et jaloux sans sujet. Je voulois vous en avertir, pour que vous le priez de ne pas toujours gronder comme il fait depuis quelque temps, car cela le rend laid, et ne me rend pas plus tendre.

PILOIS.

Oh ! oh ! vous en savez bien long, damoiselle Catau ! Et la lacture vous en a bien appris ! Ma mère-grand avoit bien raison quand avoit ses lunettes sur son nez, et qu'al'

disoit en branlant la tête : « Hon ! hon ! il ne faut pas que les filles soient si savantes. » Mais en un mot comme en cent, je vous défendons de causer seulette avec ce monsieux le Marquis le cajoleux. Témoignez lui bian du respect stapendant ; mais drès comme ça qu'il vous aborde en vous faisant des yeux, zeste ! une révérence, et puis le planter là.

CATAU.

Et vous appelez cela du respect, mon père ?

PILOIS.

Oui, mam'selle, et la vartu qui se niche dessous.... Mais v'là qui suffit sur ce chapite. Je vons trouver Madame la Marquise. Al' veut faire avec moi un bout de conversation ; al' me la dit.... Voilà ce pauvre Mathurin. Je te laissons, mon enfant, débarbouiller tout ça avec lui ; et surtout fais la bonne, Catau, ou je deviendrons méchant, moi !

CATAU, *le caressant.*

Oh ! mon petit papa, je vous en défie.

PILOIS, *souriant.*

La friponne ! La p'tite friponne !

(*Il sort en faisant des signes à Mathurin.*)

SCÈNE II.

CATAU, MATHURIN *en uniforme.*

CATAU.

Ah ! mon Dieu, monsieur Mathurin, comme vous voilà brave !

MATHURIN, *tristement.*

Tout ça n'est rien, mam'selle Catau; tout ça n'est rien. Tout ce qui reluit n'est pas or, et je savons bian que je ne sommes qu'un pauvre homme... Mais je venons, mam'selle Catau, vous donner une nouvelle qui vous fera plaisir.

CATAU.

Quelle nouvelle, monsieur Mathurin ?

MATHURIN.

C'est que je ne sommes plus amoureux du tout, et je venons tout fin droit vous en prévenir, et vous paraphraser ma révérence.

CATAU.

Dites-vous vrai, monsieur Mathurin?

MATHURIN.

Ma bonne vérité, mam'selle Catau. Je ne savons pas mentir, moi, comme certains biaux messieux.

CATAU.

Et d'où vient ce changement de votre cœur?

MATHURIN.

Ma figué, je ne savons pas trop.... (*d'un air dégagé* :) C'est un sort qu'ils m'avont jeté pit'être... C'est que je sommes naturellement un peu inconstant pit'être.

CATAU.

Oh! vous ne dites pas la bonne raison *pit'être*; mais je la sais. C'est que vous êtes jaloux.

MATHURIN.

Ah ! mon Dieu , mam'selle, on est jaloux tant seulement de stelle là qu'on aime encore , et j'ons l'honneur de vous assurer que mon cœur est ast'heure tout-à-fait gai et gaillard , de bien malade qu'il étoit.

CATAU.

Et moi je vous dis que vous êtes jaloux. Fi , monsieur Mathurin ! Est-ce qu'il est permis donc de traiter ainsi sa bonne amie, et de lui dire de ces choses là en face?

MATHURIN.

J'aimons mieux les dire en face que de vous tromper. Par ainsi vous ne vous plaindrez plus de moi. Je ne vous querellerons plus ; je ne bouderons plus ; je ne vous rendrons plus la vie dure. Mais aussi par ainsi je ne vous aimerons plus. Vous y gagnerez encore , mam'selle Catau. Vous en serez comme ça plus heureuse, et vous m'aurez bientôt oublié !

CATAU , *soupirant.*

Heureuse ! Ah ! Mathurin ! qui auroit cru

cela de vous ? Ne plus m'aimer ? Me quitter sans sujet !

MATHURIN, *regardant les charmilles.*

Tenez, le v'là, le sujet, qui furète autour de vous..... Adieu ; je n'y pouvons plus tenir, et il ne me reste plus qu'à mourir.

CATAU, *attendrie, le retenant.*

Cher Mathurin, restez..... (*Il s'échappe.*) Le voilà qui s'en va ! (*En pleurant.*) Ah ! mon dieu ! C'est fini, c'est fini, il ne m'aime plus du tout, et il dit qu'il n'est plus jaloux.

SCÈNE III.

CATAU, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce, charmante Catau ? J'aperçois des larmes dans vos yeux ! Quel est le barbare

qui a pu vous faire de la peine ? Est-ce le brutal que je viens de voir sortir ?

CATAU, *en sanglotant.*

Mathurin n'est pas un brutal.

LE MARQUIS.

Si c'est lui qui a pu faire pleurer des yeux si beaux, je lui en veux mal de mort, et je saurai l'en punir..... Oui, je crois que c'est lui..... C'est un mal-honnête, un rustre....

CATAU, *de même.*

Mathurin n'est point un mal-honnête.

LE MARQUIS.

Un homme sans délicatesse.....

CATAU.

Au contraire, mon dieu ! bien au contraire.

LE MARQUIS.

Vous avez beau vouloir l'excuser ; tant de bonté aggrave encore son offense, et je lui ferai voir que vous causer du chagrin, c'est s'attaquer à moi-même. (*A part en souriant :*) J'extravague.

CATAU.

Ah ! mon Dieu, Monsieur le Marquis, il ne m'a point offensée, et il ne pense pas à vous attaquer.

LE MARQUIS, *souriant.*

Vrai ? Cela me rassure. Mais si vous n'avez pas à vous plaindre de lui, d'où vient que vous pleurez, et qu'il sort en colère ? Pourrois-je, charmante Catau, en apprendre la cause ?

CATAU.

Ah ! elle n'est pas bien loin d'ici, la cause... Et plût au ciel que je ne vous eusse jamais connu !

LE MARQUIS.

Voilà un mot qui m'enchante, adorable Catau. Croyez que si je cause vos peines, mon ardent amour saura.....

CATAU.

Votre..... amour..... Monsieur le Marquis !

LE MARQUIS.

Oui, délicieuse enfant ! Je vous aime, je vous adore ; je ne puis vivre sans vous, et je meurs à l'instant si votre cœur n'est pas sensible à une passion si vive.

CATAU.

Il m'aime d'amour ! Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! que de malheurs !

LE MARQUIS.

Je ne suis plus maître de moi, et.....

(*Il veut l'embrasser* ; *Mad. de Sévigné paroît.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, MADAME DE SÉVIGNÉ.

MADAME DE SÉVIGNÉ, *étonnée, mais se contraignant et arrêtant son fils.*

Hé bien! Hé bien!.... Quelle gaieté, Marquis ! Que la jeunesse est folâtre !

LE MARQUIS, *embarrassé.*

Je lui disois..... Je m'informois.....

MADAME DE SÉVIGNÉ, *d'un geste congédiant Catau.*

De sa jolie santé ? Je le vois.... (*froidement:*) Cette enfant est vraiment intéressante par sa candeur, son ingénuité, sa bonne conduite... et je l'ai prise sous ma protection particulière.

LE MARQUIS.

L'intérêt qu'elle inspire.....

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Est tout-à-fait paternel, je le conçois..... Vous ne me demandez pas les nouvelles de Paris ?

LE MARQUIS, *distrait, ainsi que dans presque tout le reste de la scène.*

De Paris..... Ah ! oui.... Je suis très-curieux de savoir.... Que vous mande-t-on delà haut?...

MADAME DE SÉVIGNÉ, *à part.*

Et il n'écoute pas la réponse ! Bon Dieu !

Quelle tête!... (*haut.*) Voici une grande nouvelle: écoutez bien. Monsieur de Louvois est mort subitement.... Hé bien ! Vous ne dites rien là dessus ?

LE MARQUIS, *distrait.*

Je pense, Madame.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ah ! Vous pensez ! Et moi aussi. Il y a beau sujet. « Cette liberté que prend la mort » d'interrompre la fortune, doit consoler de » n'être pas au nombre des heureux ; on en » trouve la mort moins amère. Quoi ! il n'est » plus, ce ministre puissant, dont le *moi* occu- » poit tant d'espace, qui étoit le centre de » tant de choses ! Que d'intérêts à démêler, » d'intrigues à suivre, de négociations à ter- » miner ! O mon Dieu, encore quelque temps ! » Je voudrois humilier le duc de Savoye, » écraser le prince d'Orange..... Non, vous » n'aurez pas un moment, pas un seul » moment. »

LE MARQUIS.

Ah! ma mère ! vous devenez sublime !

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je me hâte de descendre de la sublimité. Voici une scène d'un autre genre et quelques détails que l'on m'écrit. « L'Archevêque de » Rheims revenoit l'autre jour fort vite de » Saint-Germain. C'étoit comme un tourbillon. » S'il se croit grand seigneur, ses gens le » croient encore plus que lui. Il passoit au » travers de Nanterre, tra, tra, tra. Ils » rencontrent un homme à cheval ; gare ! » gare ! Ce pauvre homme veut se ranger ; » son cheval ne le veut pas ; et enfin le carosse » et les six chevaux renversent cul par-dessus » tête le pauvre homme et le cheval, et passent » par dessus, et si bien par dessus que le » carosse en fut versé et renversé. En même » temps l'homme et le cheval, au lieu de » s'amuser à être roués, se relèvent miraculeu- » sement, remontent l'un sur l'autre, et s'en-

» fuient et courent encore ; pendant que les » laquais, et le cocher et l'archevêque lui-» même se mettent à crier : *arrête, arrête ce* » *coquin* ; *qu'on lui donne cent coups.* L'arche-» vêque, en racontant ceci, disoit : si j'avais « tenu ce maraud-là, je lui aurois rompu les » bras et coupé les oreilles. »

LE MARQUIS, *distrait.*

Il est vif.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Un peu..... Mais vous ne riez pas assez de sa juste colère !.... On me mande beaucoup d'autres drôleries. J'ai reçu une multitude de » lettres, mais surtout deux de ma fille, » toutes aimables, toutes brillantes, toutes » pleines de pensées, toutes pleines de ten-» dresses. C'est un style juste et court, qui » chemine et qui plaît au souverain degré. »

LE MARQUIS, *distrait.*

Ah ! il chemine !

MADAME DE SÉVIGNÉ, *souriant.*

C'est comme vos pensées. Je parlois de la Comtesse.

LE MARQUIS.

Ah! ah!.... Et que chante ma belle petite sœur?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Elle ne chante pas, attendu qu'elle est encore enrhumée, et c'est ce qui me désespère. Elle ne prend aucun soin de sa santé. Je vais en écrire en beaux termes à M. de Grignan. Toujours des fêtes! des nuits passées au bal! On ne ménage point dans cette Provence la santé de mon enfant. On me frappe, on me tue dans la partie la plus chère de moi-même.

LE MARQUIS, *distrait.*

C'est charmant.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Comment, charmant! La distraction est bonne!.... Madame de Fiesque m'en mande une excellente de Brancas, dont vous n'appro-

cherez jamais. « Il versa l'autre jour dans un » fossé. Le voilà qui s'y établit. Des gens vien- » nent le secourir. Il leur demande bien sérieu- » sement ce qu'il peut faire pour leur service ? »

LE MARQUIS, *distrait.*

Il est naturellement obligeant.

MADAME DE SÉVIGNÉ, *souriant.*

La conclusion est juste. C'est au moins quelque chose que vous écoutiez le dernier mot. Je continuerai cependant à vous débiter mes nouvelles, dussiez-vous en enrager. « Racine » a fait une pièce nouvelle qu'on appelle *Baja-* » *zet.* On dit que le héros en est glacé, que » les mœurs des turcs y sont mal observées, » qu'ils ne font point tant de façons pour se » marier. Croyez-moi, Marquis, Racine n'ira » jamais plus loin qu'*Alexandre* et *Andro-* » *maque.* »

LE MARQUIS.

Ah ! ma mère !

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous vous réveillez à la fin ! Hé bien, ma

mère ! Je vous rapporte l'opinion de la cour, et les vrais juges sont là.

LE MARQUIS.

Vous le croyez, ma petite maman ?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

« Racine fait des pièces pour la Champmelé ; » ce n'est pas pour les siècles à venir. Si jamais » il n'est plus jeune et qu'il cesse d'être amou- » reux, on verra si je me trompe. Je vous dis » qu'il passera comme la mode du café (1). »

LE MARQUIS.

Voilà, ne vous déplaise, un petit oracle de gens de cour, qui pourroit bien un jour

(1) Il n'est pas certain que Madame de Sévigné ait dit ce mot, qui lui est attribué. Un de ses admirateurs enthousiastes nous écrit à l'instant qu'il offre la meilleure édition de *Racine* et trente livres de *Café* Moka, à celui qui pourra lui produire un seul passage des lettres imprimées de Madame de Sévigné, où Racine et le café soient mis à côté l'un de l'autre et comparés ensemble. (*Voy. page* 62.)

être démenti sur tous les points. Mais on sait que vous êtes *Cornélienne*, Madame. On a beau crier *holà* ! et gémir sur la vieillesse de votre héros, vous tenez ferme pour *Attila* en dépit des méchans vers.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

« Je pardonne quelques méchans vers en » faveur de ces sublimes et divines beautés, » de cette grandeur héroïque qui transporte. « Croyez-m'en ; ce sont là des traits de maître » qui sont inimitables. »

LE MARQUIS.

Je suis leur serviteur. Pour moi, je l'avoue :

» Et rends grâces au ciel de n'être pas Romain,
» Pour conserver encor quelque chose d'humain :

Je savoure Racine, je goûte fort le café, surtout quand il est bien chaud, et je souhaite ces deux petits plaisirs à notre postérité.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Cela me rappelle Mademoiselle Duplessis, qui dit que le café lui donne de l'esprit et de

l'imagination. Elle est occupée dans ce moment à faire en ce genre ses petites emplètes.

LE MARQUIS.

J'ai l'honneur de vous protester qu'elle est, malgré le café, plus ridicule, plus folle et plus impertinente que jamais.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Hé ! bon dieu ! à qui le dites-vous ?... Elle brille aussi par une autre qualité : « Elle est » à point toute fausse. Elle joue toutes sortes » de choses. Elle joue la dévote, la capable, » la petite poitrine, la meilleure fille du monde. » Je suis quelquefois assez malencontreuse » pour dire quelque chose qui lui plaise ; je » voudrois que vous l'entendissiez alors me » louer et me copier. Elle me fait le même » plaisir que si je me voyois dans un miroir » qui me fit ridicule, ou que je parlasse à un » écho qui me répondit des sottises. Ce que » j'aime aussi beaucoup toutes les fois que je » viens aux Rochers, c'est ce baiser que vous

» connoissez, qu'elle me plante avec tant de » grace ! »

LE MARQUIS.

Oh ! c'est qu'elle a pour vous, Madame, un goût ! une passion !

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Qui me déshonore. « Je *jure sur ce fer* de » n'y contribuer d'aucune douceur, d'aucune » amitié, d'aucune approbation. Dieu me fait » la grace de ne point écouter ce qu'elle me » dit. »

LE MARQUIS.

Ah ! la grace ! le trait est d'une dévote !

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Et la jalousie donc, qui alimente sa belle passion ! « Quand il fait beau, cela me fait » rire ; mais quand il pleut, je lui donnerois » bien un soufflet, comme ma fille fit autrefois. »

LE MARQUIS.

La Comtesse ?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

« Elle-même, un jour qu'elle étoit petite, » car je puis dire d'elle comme M. de Mont- » bazon dit de ses enfans : croiriez-vous que » je l'ai vue pas plus haute que cela ? Ennuyée » un beau jour de Mademoiselle Duplessis, et » des sottises qu'elle disoit, et voyant son » vilain visage tout près du sien, elle ne » marchanda pas et lui donna un soufflet pour » la faire reculer. Sur quoi je dis à Madame » Duplessis pour adoucir les affaires : --voyez » donc comme ces petites filles se jouent rude- » ment ! C'est la plus plaisante chose du » monde ! --Et madame Duplessis fut ravie de » cette *camaraderie*, et de voir nos petites » filles se réjouir ainsi. »

LE MARQUIS.

» Il y a un mois que la divine Duplessis » jouoit la fièvre quarte, pour faire justement » tomber que la fièvre la quittât aujourd'hui » pour le moment de votre arrivée. »

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ah! il faudra que je constate cette belle cure. « Ce qui me divertit aussi beaucoup, c'est la » jalousie que lui donne mon amitié pour » Catau... Elle s'en meurt, et toute morte, elle » s'enquiert de mes gens comment je traite » la favorite. Il n'y en a pas un qui ne se » divertisse à lui donner des coups de poignard. » L'un lui dit que je l'aime autant que ma » fille ; l'autre, que je la baise, que j'en suis » folle, que si elle avoit seulement vingt mille » écus, je la ferois épouser à mon fils ». Que dites-vous de ces folies ? (*elle l'examine.*) Mais, au fait, ne trouvez-vous pas comme moi que cette petite Catau est la bonté et l'ingénuité même ?

LE MARQUIS, *rougissant.*

On n'est pas plus simple, plus naturelle.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

J'ajoute, plus fraîche,.... et je vois que nous sommes en tout du même avis... Où allez-

vous donc, Marquis ? Avez-vous encore des brouillards ?

LE MARQUIS.

Mais... je rêve à vos nouvelles. *La maladie* de mons de Louvois n'est pas une chose indifférente.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Comment, sa maladie ! Mais il est mort, vous dit-on, absolument mort ; c'est une affaire faite.

LE MARQUIS.

Mort ! ah ! ah ! j'en suis fâché. C'est, comme disoit le feu Roi, un grand politique de moins. Je vais creuser ce sujet là.

MADAME DE SÉVIGNÉ, *souriant.*

Songer à celui qui pourra le remplacer ! Bon Marquis, vous aurez là de belles et magnifiques réflexions. Vous nous en ferez part ?

SCÈNE V.

MADAME DE SÉVIGNÉ, *seule.*

Ah ! *la maladie de mons de Louvois* !.. Je ne suis point sa dupe. Le pauvre Marquis dissimule mal. C'étoit pitié que ses distractions, et j'en vois trop le sujet. Mais ce seroit temps perdu de le moraliser. « Sa jeunesse lui fait » du bruit ; il n'entend pas... Il faut bien » lui passer quelque chose, à cette jeunesse. » Elle est si aimable, qu'il faudroit l'adorer » si l'ame et l'esprit étoient aussi parfaits que » le corps ». Que faire de ce bel amour ?... Mon pauvre Pilois en est aussi embarrassé que moi... (*souriant:*) Nous voilà, lui et moi, de fidèles associés. Mettons la dernière main à mon petit projet. Je m'en promets quelque divertissement, et une leçon pour le Marquis. (*elle appelle :*) Pilois !

SCÈNE VI.

MADAME DE SÉVIGNÉ, PILOIS *suivi de* MADEMOISELLE DUPLESSIS.

PILOIS.

MADAME la Marquise ?

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *à part.*

Ce n'est jamais moi qu'elle désire.

MADAME DE SÉVIGNÉ, *donne tout bas ses ordres à Pilois.* (*haut:*) Vous entendez bien ? (*elle continue tout bas.*)

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *à part.*

Et des secrets pour moi, pour une amie !

PILOIS, *répondant haut.*

Oui dà, Madame la Marquise, je comprenons à marveille.

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *à part, mais assez haut pour être entendue.*

Ah ! l'ingratitude !... Attachez-vous aux

grands ; donnez leur tout votre cœur ; voyez comme ils vous paient !

PILOIS, *répondant haut.*

Bonne idée, morguienne ! Bonne idée ! (*il regarde Mademoiselle Duplessis en souriant.*) Même la Marquise peut tabler, dà ! sur ma discrétion.

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *à part.*

Seroit-il question de moi ?... C'est quelque chose que j'ignore ! On me cache tout !

MADAME DE SÉVIGNÉ, *haut, à Pilois.*

Puis vous enverrez Catau dans ma chambre à coucher. Elle y trouvera tout ce qu'il faudra.

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *criant.*

Oh ! cette Catau causera ma mort... Ah ! Dieux ! ah ! Dieux !

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Hé mon Dieu ! qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il, Mademoiselle Duplessis ?

PILOIS, *riant.*

Jarniguoi ! voici nos petites façons d'accoutumance.

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Ah ! Madame ! un mal interne... une douleur secrète....

MADAME DE SÉVIGNÉ.

(*à part.*) Nous y voici.... (*haut.*) Mon Dieu ! que je vous plains, Mademoiselle Duplessis ! si tendre et si délicate !

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *languissamment.*

Hélas, oui... La poitrine... les nerfs... mais surtout le cœur, Madame, un cœur trop sensible.

PILOIS, *un peu sur le côté, riant aux éclats.*

Ah ! ah ! ah !

MADAME DE SÉVIGNÉ, *riant.*

Comme les héros de Mademoiselle de Scudéry ? Vous voyagez dans *le pays de Tendre* peut-être ?

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Oui, Madame.... Et je puis dire qu'une passion malheureuse... et méconnue... une fidélité mal récompensée...

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Faut-il faire chercher le médecin de Vitré ? Vous avez eu la fièvre, dit-on ? Sentiriez-vous quelques frissons ?

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *pathétiquement.*

Oui, Madame. J'ai eu la fièvre, je l'ai eue pendant un mois. Mais aujourd'hui, aujourd'hui même, jour de votre heureuse arrivée, elle m'avoit quittée... La joie de ce retour... l'émotion profonde...

MADAME DE SÉVIGNÉ, *à part.*

Justement ; j'ai été le topique... (*haut* :) Vraiment cette fièvre m'inquiète.

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *ravie.*

Ah ! Madame, cette adorable *inquiétude* me guériroit seule, si je ne l'étois de ce matin. Je suis très-bien... (*avec un petit air léger* :) « Ne parlons plus de ma fièvre ; c'est » une méchante ; c'est une intéressée ».

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Une intéressée ?

PILOIS.

La fiavre ?

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

» Oui, Madame, une intéressée qui veut » toujours être avec moi. »

MADAME DE SÉVIGNÉ.

(*un peu bas.*) « Je la croyois généreuse. » (*à part.*) Peste soit de la précieuse avec son petit air léger ! (*haut.*) Je retourne à mes lettres. Je vais écrire à mon enfant, « la » conjurer de ne pas me répondre, si elle aime » ma vie, de faire écrire Montgobert, de se » tenir en repos, de s'amuser à se guérir tout » à fait. Mais il faut qu'elle le veuille, et » c'est une étrange pièce que sa volonté. » Mon bon Pilois, songez à ce que je vous ai dit; ayez l'œil à tout, et que tout soit prêt le plus vîte possible.

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Je n'ai pas le bonheur d'être dans les secrets de Madame la Marquise... Mais si elle per-

mettoit que j'eusse l'honneur de l'accompagner, je resterois près d'elle pendant qu'elle écriroit à Madame la Comtesse... Je prendrois un livre ; je ne soufflerois mot Dans le même lieu que Madame la Marquise, (*tendrement* :) je serois heureuse.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vraiment ?.. Oh ! Venez, venez, Mademoiselle Duplessis. Croyez que je n'ai point un cœur de rocher... et que ce que vous dites là est du dernier touchant.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE VII.

PILOIS, *seul.*

Ah ! ah ! ah ! la bonne folle ! la bonne folle ! Je crois, jarniguoi ! qu'al' est amoureuse de Madame, et que le bon Dieu s'est trompé de sesque. (*il appelle*) Catau !

SCÈNE VIII.

PILOIS, CATAU.

PILOIS.

Acoutez bian, p'tite fille, ce que je vas dire, et exécutez tout fin drait ce que Madame la Marquise à ordonné.

CATAU.

Me voilà prête, mon père.

PILOIS.

C'est bian, Mam'selle, c'est bian; je suis content de cette docilité là. Faut, sans baraguiner, arranger tout de suite de belles guïrlandes en entour de cette charmille, à telle fin, comme a dit Madame, que ce sera une jolie décoration.

CATAU, *montrant la niche du fond.*

Ici, mon père?

PILOIS.

Oui dà, Catau mon enfant, là, en festons qui pendilleront comme de petits miracles. Vas de-tou petit pas trotillant chez les femmes de Madame, qui font à cette heure ces guïrlandes; tu me les enverras par un quelque-z'un du château; puis tu iras trouver Madame dans sa chambre à coucher.

CATAU.

Dans la chambre à coucher de Madame la Marquise!

PILOIS.

Oui, pet'te fille; al' l'a dit, al' l'a dit.

CATAU.

Hé mon Dieu! pourquoi toutes ces façons, mon père?

PILOIS.

Chut, petite! la raison de ça est un secret. Je vous défendons de dire ce secret là à parsonne.

CATAU.

Cela sera bien aisé, mon père, si je ne le sais pas.

PILOIS, *riant.*

Tiens ! elle a raison, cet enfant !.. (*à part*) Ça vous a z'un esprit!... Enfin, c'est ma fille... Ah ! ah ! voici l'autre qui tourne à l'entour de la *rose fraîche* ! (*haut à Catau*) Qu'on décampe, jarguienne ! Leste et tôt à mes guïrlandes.

(*Catau en sortant regarde le Marquis, baisse les yeux, les relève, les rabaisse, et tout à coup sort en sautant.*)

PILOIS, *à part.*

Ah ! voilà stapendant un petit saut... qui prouve son innocence.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, PILOIS.

PILOIS, *à part, regardant aller Catau.*

Comme ça vous est leste !... Et al' regarde encore le parrain de côté !... M'est avis qu'il

aimeriont mieux qu'al' fut restée ici que moi... (*haut.*) Monsieur le Marquis se promane ?

LE MARQUIS.

Oui, Pilois... Je me dissipe.. J'ai des vapeurs.

PILOIS.

Ah ! ah !.. C'est comme ça le mal à mam'selle Duplessis... qui m'a fait tant rire !

LE MARQUIS, *souriant.*

Rire de nos vapeurs ! Cela n'est pas charitable. Mais si c'est le mal de Mademoiselle Duplessis, me voilà guéri. Je ne veux rien avoir de commun avec elle.

PILOIS.

Et pourquoi lui en voulez-vous, à ct' bonne fille ?

LE MARQUIS.

D'abord elle n'aime pas Catau ; elle est jalouse d'elle ; elle en dit du mal.

PILOIS, *riant.*

O le bon maître ! O le bon maître, de défendre, de protéger par ainsi l'innocence

et la jeunesse de m'n enfant! Il faut, Monsieur le Marquis, que je vous baisions le bas de votre habit, n'osant pas vous sauter au cou, par respect.

LE MARQUIS.

(*A part.*) Est-ce qu'il raille ? (*haut.*) Catau peut compter sur ma bienveillance, ainsi que toi, bon homme Pilois. J'ai pour tous deux une amitié..... que je tiens de ma mère. (*à part, en souriant.*) Je ne sais ce que je dis.

PILOIS.

C'est dans le sang ? Morguiènne, que je sommes heureux qu'un si beau jeune seigneur veuille bien m'aimer à ce point là, moi et ma géniture ! Aussi, je vous protestons, Monsieur le Marquis, qu'après Madame, après moi, après Mathurin, après Nicolas, après les autres garçons de la farme, et après ses petites amies du Village, c'est Monsieur le Marquis que Catau aime le plus au monde.

LE MARQUIS.

Eh ! voilà une kyrielle d'*après*!... (*à part.*) Il se moque de moi ; il s'est douté de quelque chose.

(*Raguel et Vaillant apportent des guirlandes ; Pilois les dispose sur la charmille du fond ; un petit trône est placé au milieu, sous les fleurs.*)

LE MARQUIS.

Et dis-moi, Pilois, pourquoi tous ces apprêts ?

PILOIS.

T'nez, voilà Madame la Marquise en parsonne. Al' vous contera tout ça de fil en aiguille. (*Il range les fleurs.*) O la belle tapisserie ! C'est ni plus ni moins qu'une peinture !

(*Il sort avec les deux laquais.*)

SCENE X.

MADAME DE SÉVIGNÉ, MADEMOISELLE DUPLESSIS, LE MARQUIS.

MADAME DE SÉVIGNÉ, *un peu bas.*

Au secours, Marquis ! Sauvez-moi, de grâce, de la jalousie, des transports, des éclats de Mademoiselle Duplessis.

LE MARQUIS, *gravement.*

Ah ! Mademoiselle Duplessis, je demande quartier pour ma petite maman mignone. En l'aimant ainsi à la rage, vous empiétez sur mes droits, sur ceux de la Comtesse !

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *d'un ton pénétré.*

Je n'empiète, Monsieur le Marquis, sur les droits de personne.... Bien au contraire, je suis une victime malheureuse et bien à plaindre ; voilà tout.

LE MARQUIS, *de même.*

(*à Madame de Sévigné.*) Une victime! Ah! ma mère!

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Oui, elle dit que je lui ai *parlé sèche-*
» *ment....* (*Un peu bas* :) C'est peut-être en
» elle qu'est la sécheresse, comme la piqûre
» n'est pas dans l'épingle. »

LE MARQUIS.

Ah! voilà qui est un peu dragon! (*à Made-*
moiselle Duplessis :) Pourrois-je savoir....

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Je vois très-clair ce qui se passe.... Une nouvelle favorite....

MADAME DE SÉVIGNÉ, *un peu à part, avec impatience.*

Ne diroit-on pas que je l'adorois, elle, avant tout ceci?

LE MARQUIS, *souriant.*

Ah! quelle rigueur, ma mère!.... Quelle délicatesse, Mademoiselle Duplessis!... Vives et sensibles toutes deux.... tendresse exigeante d'un côté.... de l'autre, un peu d'aimable

impatience.... Vous vous convenez trop, pour qu'un nuage passager puisse produire une mésintelligence durable.... Au nom de cette vive et réciproque amitié !....

MADAME DE SÉVIGNÉ.

(*Un peu bas.*) Réciproque, Marquis ! vous vous moquez du monde ! (*à part.*) Il va me le payer.

LE MARQUIS.

Permettez que j'offre ma médiation, que je mette fin aux hostilités, que je ferme le temple de Janus. Ne parlons plus de cette petite bouderie, qui ne fait que rapprocher et unir davantage des cœurs bien épris ; et apprenez-moi, Madame, s'il n'y a pas d'indiscrétion à le demander, ce que signifient tous ces galans préparatifs ?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je vais vous le dire, Marquis. Corbinelli, par une lettre que je viens de recevoir, m'annonce son arrivée aux Rochers. Étourdie que j'étois ! Je n'avois pas pris garde à la date. Je

viens de relire sa lettre ; il se trouve que c'est aujourd'hui même.

LE MARQUIS.

Comment, Madame ! c'est en l'honneur de Corbinelli....

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Et pourquoi pas ? J'ai toujours des guirlandes de fleurs toutes prêtes pour recevoir mes amis.... Et puis, songez y donc.... Un homme aimable, un homme reçu à la cour.... et nous sommes en province.

LE MARQUIS.

Certes ! C'est un honneur, ma mère, dont il se vantera partout.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Hé bien, vous n'y êtes pas encore. Ces fleurs ne sont pas tout-à-fait pour lui. Il m'amène.... Devinez qui ?

LE MARQUIS.

Ah ! la bien-aimée Madame de la Fayette ?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Point.

LE MARQUIS.

Madame de la Troche ?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Eh ! Non. Elle est malade, *cette bonne Troche*, et ne peut voyager.

LE MARQUIS.

Madame de Coulanges ?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Pas davantage. Elle rit à Paris, et ne songe pas à le quitter.... « Devinez-vous enfin ? Je » vous le donne en trois, je vous le donne » en six, je vous le donne en cent. Jetez-» vous votre langue aux chiens ? »

LE MARQUIS.

Oui, ma mère.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Il m'amène l'abbé [illegible] de Chateauneuf.

LE MARQUIS.

Quoi ! c'est pour ce petit-collet, galant encore à son age, ...

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Patience ! et avec l'abbé..... L'aimable Ninon.

LE MARQUIS.

Eh ! ma mère ! vous voulez rire?

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *gravement.*

Certainement Madame la Marquise plaisante?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je ne ris point, Mademoiselle Duplessis, et je vous prie de vous rappeler notre conversation de tantôt.... C'est une visite inattendue, une galanterie fort aimable que me fait Mademoiselle de l'Enclos, et dont je suis très-reconnoissante. Je lui ménage la petite surprise d'une réception à laquelle elle ne s'attend pas, car Corbinelli a trahi son secret. Je la recevrai sous un berceau de fleurs, comme la Reine d'Amathonte, et c'est vous, Marquis, sur qui je compte pour la haranguer.

LE MARQUIS.

Haranguer ! là ! en cérémonie ?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Oui, oui, comme un gouverneur aux états de Bretagne. Convenez, Marquis, que ce nom de Ninon, cette arrivée inattendue, cette réunion, dans la même personne, de tout l'esprit et de toutes les grâces du monde, cette réception anacréontique aux Rochers même, qui me semble assez piquante, convenez que tout cela va réveiller au fond de votre cœur quelque tendre souvenir?

LE MARQUIS.

Très-tendre, Madame, et je sens là dedans en effet quelque chose....

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Oh! que vous ne comprenez pas trop vous-même, je vous en réponds. Je me promets un grand plaisir de cette entrevue, de ce premier mouvement des deux côtés.... Avouez-le, Marquis: « On peut comparer ces vieilles » et anciennes passions à ces petites vipères » qu'on a beau couper en morceaux, et qui tou-

» jours remuent. Une heure, deux heures » après, on les voit remuer encore. N'en est-il » pas de même de ces anciennes inclinations » si tendres ? Que ne fait-on point pour les » rompre? On dit des injures, des rudesses, » des cruautés, des mépris, des querelles, des » plaintes, des rages; et toujours elles remuent; » on n'en sauroit voir la fin. On croit que » quand on leur arrache le cœur, c'en est » fait, et qu'on n'en entendra plus parler? » Point du tout; elles sont encore en vie; elles » remuent encore. »

LE MARQUIS.

Comparaison charmante ! Je suis de l'avis de la petite vipère, et il me tarde de voir Ninon pour lui demander le sien.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous aurez sûrement ce plaisir là tout-à-l'heure. Le jour tire sur sa fin. Corbinelli doit approcher.

MADEMOISELLE DUPLESSIS.

Hé ! mon dieu, Madame, trouvez-vous

que je n'aurois pas besoin encore d'un peu de toilette ?

MADAME DE SÉVIGNÉ, *souriant.*

Pour l'abbé de Châteauneuf peut-être ? Mais si je m'en souviens, vous m'avez reçue ce matin avec celle-ci ?

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *désolée.*

Ah ! Madame ! que je suis confuse !

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ce n'est rien absolument (*Bas au Marquis:*) Comment la trouvez-vous ?

LE MARQUIS.

Toujours charmante.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, VAILLANT.

VAILLANT.

MADAME la Marquise a donné ordre qu'on l'avertit à l'avance. Un carosse entre dans les cours.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Que tout le monde soit sur pied. Il suffit. (*Vaillant sort.*) Et vite, Marquis, la harangue prête.... Plaçons-nous.... Voilà une estrade pour l'orateur.... (*Elle lui montre le petit trône sous la charmille.*) Nous nous rangerons aux deux côtés. Voici, pour votre péroraison, une couronne de fleurs que vous placerez sur la tête de l'aimable épicurienne.

LE MARQUIS *riant.*

Mais, ma mère, je ne suis point préparé.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Bon ! bon ! N'êtes-vous pas homme de qualité ? Et l'éloquence n'est-elle pas infuse dans ce cas ? Pensez à Monsieur de Chaulnes, à Monsieur de Grignan. Je suis sure que vous êtes déjà inspiré. Voyons ; dites-nous, en petit comité, les premiers mots de votre exorde.

LE MARQUIS, *déclamant.*

« Mademoiselle..... »

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Sur l'estrade, s'il vous plaît. (*Elle l'y fait monter.*) Bon, vous voilà en scène.

LE MARQUIS.

Suis-je bien ?.... Vraiment, je commence à sentir l'inspiration du sujet. « Mademoiselle, la dame de ces lieux, dont je suis le chancelier et le porte-parole... »

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Beau début ! Cela est magnifique et solennel.

LE MARQUIS.

« La dame de ces lieux, admiratrice des arts et amateur particulier de celui que vous exercez... »

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ah ! le frippon, qui me turlupine ! (*à part en souriant.*) J'aurai mon tour. (*haut.*) Changez cela, et exprimez mon opinion sur l'amabilité charmante et le mérite réel de Ninon, qui n'a à mes yeux d'autre tort que de s'être *fait homme* comme elle s'en vante. Songez, Marquis, que vous me représentez.

LE MARQUIS.

Cela va me donner bien de l'esprit, Madame.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous êtes charmant..... On approche..... Les voici.

SCENE XII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, M. DE LA MOUSSE, *Ninon et l'Abbé Gédoyn.*

LE MARQUIS, *sur l'estrade.*

Eh ! c'est la Mousse !

M. DE LA MOUSSE.

Moi-même, Marquis. (*à Madame de Sévigné :*) J'ai l'honneur, Madame, de vous présenter Mademoiselle de l'Enclos et Monsieur l'Abbé ~~Gédoyn~~ Châteauneuf. (*il les présente ; Mademoiselle Duplessis fait de grandes révérences.*) Corbinelli n'a pu encore quitter Paris ; mais la charmante Ninon a voulu partir sans

retard, et m'a mené en lesse. Convenez qu'on ne peut être plus aimable.... Mademoiselle Duplessis, que vos lettres, Madame, ont rendue célèbre jusqu'à Paris et par de-là, (*elle salue*), a grande part à cette visite. Mademoiselle de l'Enclos brûloit de la connoître.

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *saluant encore.*

Mademoiselle, en vérité....

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Embrassez, embrassez.

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *s'avançant.*

Trop flattée qu'une personne comme Mademoiselle de l'Enclos, reçue dans la meilleure compagnie.... (*elle veut l'embrasser*) Ah! ciel! c'est Catau!

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Hé! mon Dieu! elle recule comme si elle eût marché sur un serpent!

LE MARQUIS, *sur l'estrade.*

Es-tu fou, La Mousse? (*il descend.*)

M. DE LA MOUSSE.

Non, mon ami. Je ne suis que l'exécuteur des ordres de Madame de Sévigné. Arrivé depuis une heure, elle m'a fait part de ses intentions, et m'a tenu caché jusqu'à ce moment.

LE MARQUIS.

Ses intentions ! mais je suis berné aussi, moi !

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *en sanglotant.*

Madame.... Ah ! Madame ! Je ne me consolerai de la vie de ce désagrément.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Allons, allons, ne faites pas l'enfant... Voilà deux acteurs de notre petite comédie dans un certain embarras ! Je suis d'avis de brusquer le dénouement... Approchez-vous, aimable abbé ~~Dubois~~ de Chateauneuf.

MADEMOISELLE DUPLESSIS, *à part.*

C'est Mathurin.... Ce pendard là

MATHURIN.

Moi-même, mam'selle, pour vous servir,

qui fais l'amoureux, comme vous voyez, z'avec un petit manteau d'abbé !

M. DE LA MOUSSE.

Ce ne sont pas les moins dangereux.

(*Mademoiselle Duplessis s'échappe.*)

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Marquis, votre harangue est-elle prête ? Elle pourra encore vous servir. Je connois votre amitié pour Catau, et l'intérêt particulier que vous prenez à son sort. Je la marie à Mathurin, mon général d'artillerie, qui l'aime depuis long-temps, et qui en est aimé, comme je puis vous l'assurer avec certitude. Si je connoissois une jeune fille plus vertueuse, je vous aurois procuré la satisfaction de la couronner. Je la dote, et je donne à Mathurin la garde de mes bois et la survivance de Pilois.

LE MARQUIS.

J'entends à demi-mot, Madame... (*à Catau* :) Jeune et jolie Catau...

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Sur l'estrade. Que la cérémonie soit complète.

LE MARQUIS, *sur l'estrade, couronnant Catau.*

Soyez toujours aussi sage que belle, et conservez quelque amitié à votre parrain. Il n'exigera jamais plus de sa jolie filleule. Faites le bonheur de Mathurin, qui peut compter sur ma protection s'il vous rend heureuse.

CATAU.

Ah ! Monsieur le Marquis, vous avez l'ame aussi belle...

PILOIS.

Que le corps bien tourné, jarny ! C'est bian, c'est bian ; mais plus de lacture, morguiènne! qu'avec Mathurin.

LE MARQUIS, *à part.*

Que veut-il dire ? (*haut*) Touchez là, papa Pilois. Je me réjouis fort de ce dénouement ci.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

J'en étois sure. Il n'y a que cette pauvre

Duplessis qui ne se consolera pas ; elle l'a dit..... Où donc est-elle ?

PILOIS.

Elle s'est sauvée, morguienne, de dépit.

LE MARQUIS.

Ah ! ma mère ! Est-ce dans les *Essais de Nicole* que vous avez appris cette manière de moraliser ?

FIN DE LA SECONDE PIÈCE.

BALLET.

La soirée *pourra être terminée par un* Ballet pantomime, *dont voici les scènes esquissées. Il sera facile d'en régler les mouvemens sur* douze airs connus. *On pourra y entremêler un peu de Danse, au choix des acteurs; mais elle n'est point* obligée.

PREMIERE ENTRÉE. *Raguel* et *Vaillant*, accompagnés de *Marie* et d'*Hélène*, femmes de chambre de Madame de Sévigné, apportent des guirlandes de fleurs, et se grouppent. Derrière eux, d'autres gens en livrée, des villageois et des villageoises en habits de fête et portant des bouquets, occupent le fond de la scène. (*Danse.*)

2°. Le Marquis de Sévigné conduit au milieu du grouppe Catau habillée en *Ninon*. Elle tient sa couronne de fleurs à la main, et reçoit les félicitations.

3°. Mathurin, en habit d'abbé, est conduit au milieu du grouppe avec de grands complimens, par Madame de Sévigné. Celle-ci revient, en riant, s'asseoir sur le devant de la scène. Les villageois félicitent l'*abbé*.

4°. Pilois, qui étoit sorti, ramène Mademoiselle Duplessis un peu malgré elle. Elle complimente ridiculement Catau et Mathurin.

5°. Une troupe de jeunes gens, armés de fusils et de vieilles armes, entrent au bruit d'une fanfare, et se rangent en bataille. Le sergent s'avance et offre l'épée de commandement à Mathurin. Il s'en défend, en alléguant son costume d'abbé.

6°. Les figurantes, enchainées par des guir-

landes, forment un grouppe serré autour de Catau, de manière à la cacher aux spectateurs. La troupe armée se forme en bataillon quarré autour de Mathurin, de façon à le cacher aussi. Catau et Mathurin, ainsi enclos chacun de leur côté, et aidés par les gens de Madame de Sévigné, quittent leur déguisement, et prennent des habits de noce.

7°. Mademoiselle Duplessis est amenée sur le devant de la scène par Pilois, qui l'entourre de guirlandes de la tête aux pieds et veut l'obliger à *danser* avec lui.

8°. Il la conduit au grouppe des figurantes. Ce grouppe s'ouvre, et Catau paroît en habit de bergère. On lui place la couronne de fleurs sur la tête. Surprise et gestes ridicules de Mademoiselle Duplessis.

9°. Pilois la conduit au bataillon quarré, qui s'ouvre, et Mathurin paroît en habit de berger. Même jeu de scène.

10°. Mathurin et Catau sur le devant de la scène. Expression d'amour. (*Danse.*)

11°. Le Marquis de Sévigné passe légèrement derrière Catau, et lui vole un baiser. --- Mathurin l'aperçoit --- Il se chagrine. --- Catau le console. --- Le Marquis se place entr'eux, et proteste de sa *pure amitié*. (*Danse.*)

12°. Grouppe général. (*Danse.*)

(*La toile tombe.*)

FIN DE LA PREMIÈRE SOIRÉE.

LETTRE

A

M. RACINE.

LETTRE

A

M. RACINE,

Sur le Théatre en général, & sur les Tragédies de son Père en particulier.

PAR M. L. F. de P***.

NOUVELLE ÉDITION,

Suivie d'une Pièce de Vers du même Auteur, & de trois Lettres de Jean Racine qui n'avoient point été imprimées.

A PARIS,

Chez DE HANSY, le jeune, Libraire, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXIII.

AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR.

TOUT ce qui eſt ſorti de la plume d'un Ecrivain eſtimé eſt aſſuré d'être accueilli du Public. La Lettre qu'on publie aujourd'hui parut pour pour la première fois en 1752, & fut reçue avec un applaudiſſement général. Les Auteurs du *Journal des Savans*, après avoir rendu juſtice aux Obſervations *neuves*, *ingénieuſes* & *hardies* que M. de *Pompignan* y préſente ſur le caractère de *Racine*, finiſſoient leur Extrait, en diſant : *Nous*

ne ſuivrons pas M. L F* dans toutes ſes réflexions ; mais nous avertirons nos Lecteurs qu'ils y trouveront les talens & les lumières d'un homme qu'on crut deſtiné à devenir le Rival de Corneille & de Racine.* *

Le Continuateur du Dictionnaire de *Bayle* en a auſſi ſenti le prix ; car le fond de cette Lettre lui a ſervi pour compoſer l'article *Racine.* Il en rapporte pluſieurs morceaux, ne la cite jamais que pour adopter les ſentimens de l'Auteur ; & lorſqu'il en vient aux différens parallèles qu'on a faits de *Corneille* & de *Racine*, il ajoute : *bien des gens trouveront que*

* *Journal des Savans, Août* 1752.

perſonne n'a mieux touché au but dans cette queſtion que M. le Franc. *

Les louanges qu'elle a reçues n'ont pas été bornées à celles des Ecrivains que nous venons de citer. Pluſieurs autres en ont parlé avec les mêmes éloges. Mais rien ne prouve mieux ſon mérite réel, indépendamment des Editions multipliées qui en ont été faites, que l'empreſſement qu'on témoigne depuis long-tems d'en voir paroître une nouvelle. Celle qu'on publie a été revue

---

* *Nouveau Dictionnaire Hiſtorique & Critique, pour ſervir de ſupplément ou de continuation à celui de* Pierre Bayle, *par* Jacques George de Chauffepié. *Tom.* 4. *art.* Racine.

par l'Auteur. C'eſt ſur-tout dans ce moment que ce petit Ouvrage peut être utile, pour fixer les idées de la plûpart de nos Littérateurs. On s'épuiſe depuis ſi long-tems à parler de *Corneille* & de *Racine*, on débite ſur cette matière tant de paradoxes outrés, on s'écarte ſi fort de la vérité par enthouſiaſme ou par eſprit de contradiction, que c'eſt rendre un vrai ſervice au Public, que de lui remettre ſous les yeux ce qui a paru de plus ſagement penſé & de mieux écrit ſur les productions & ſur le génie de chacun de ces deux Poëtes.

Ceux qui ſavent apprécier l'heureux accord des talens Littéraires & des ſen-

timens de ſageſſe & de retenue que la Religion & la vraie philoſophie inſpirent, verront avec plaiſir cet illuſtre Ecrivain, autrefois néanmoins ſi injuſtement outragé, traiter avec autant de goût & de lumière, que d'aiſance & de préciſion, les Principes de l'art dramatique, & les reſſerrer dans les juſtes bornes de la décence & de l'utilité. M. de *Pompignan*, après avoir expoſé les vices de notre Théatre actuel, donne des règles ſûres pour l'enrichir par des beautés ſolides, & en écarter tout ce qui peut bleſſer la foi ou les mœurs. De-là il paſſe aux Pièces de *Racine*, & ſa plume, conduite par le diſcernement & l'équité, en relève les dé-

fauts avec juſteſſe & en fait ſentir les beautés avec intérêt. Par-tout il annonce l'eſprit obſervateur, le Littérateur inſtruit, l'Ecrivain éloquent, l'ame honnête.

Toutes ces qualités ſupérieurement réunies dans ſes autres Ouvrages ſont bien propres à faire deſirer qu'il en veuille donner la Collection complette. Il s'eſt exercé ſur tant de genres différens, ſes Ecrits offrent une Littérature ſi étendue, ſi ſaine, ſi variée, que ce Recueil ſera regardé comme un des plus utiles & des plus intéreſſans. Ce deſir eſt d'autant mieux fondé, qu'il eſt plus néceſſaire d'oppoſer de bons modèles à

la dépravation de la Littérature, qui s'accroît tous les jours.

On a joint à cette Lettre une Pièce de Vers du même Auteur, compoſée lorſqu'il n'avoit que dix-neuf ans. Comme *Racine* en eſt l'objet, elle trouve ici naturellement ſa place.

On a inſéré à la ſuite de ces Vers trois Lettres de *Racine*, non encore imprimées, & copiées d'après les originaux, qui ſont entre nos mains. Les deux premières furent écrites au P. *Bouhours*, Jéſuite, & l'autre à *Deſpréaux*, à l'occaſion d'un Diſcours prononcé au Collége de *Louis le*

Grand par un jeune Profeſſeur de troiſième, qui s'étoit propoſé ſérieuſement d'examiner cette queſtion, *Racinius an Poëta ? an Chriſtianus ?* Ces Lettres feront connoître à la fois & la Religion de ce grand Poëte & la nobleſſe de ſes Sentimens, exemple qu'on ne ſauroit trop propoſer dans le ſiècle où nous ſommes.

LETTRE

LETTRE

A

M. RACINE,

Sur le Théatre en général, & sur les Tragédies de son Père en particulier.

IL y a bien long-tems, Monsieur, que je vous presse de publier vos observations sur les Tragédies de votre illustre Père. Les raisons qui vous en ont détourné jusqu'à présent, ne m'ont jamais satisfait. Que je serois flatté de les vaincre! Je rendrois service aux Lettres, & le Public m'en sauroit gré.

Vous avez toujours craint qu'on ne trouvât singulier qu'un fils s'érigeât en Com-

mentateur des Tragédies de ſon père, & de Tragédies que ce pere lui-même a condamnées ſi ſévérement dans les dernieres années de ſa vie. Délicateſſe d'une part, ſcrupule de l'autre : voilà de grands obſtacles dans l'eſprit d'un homme auſſi rempli que vous de modeſtie & de religion.

La premiere difficulté qui vous arrête, n'en eſt pas une, ſelon moi. On ne blâme pas le fils d'un Grand homme d'être le panégyriſte de ſon père. Pourquoi n'en ſeroit-il pas le commentateur ? La réputation du mort doit décider de la conduite du vivant. On diroit au fils de Pradon : *Honorez la mémoire de votre père, mais oubliez qu'il ait fait des Tragédies.* Au fils de Racine, comme à celui de Virgile, on leur criera d'une commune voix, ſur-tout s'ils ont hérité des talens paternels : *Embouchez la trompette, & qu'elle retentiſſe dans vos mains des noms glorieux que vous portez.*

C'eſt un tribut de juſtice & de piété de donner à ſes Proches les louanges qu'ils méritent. Rien n'étoit ſi commun chez les Romains, que de voir des citoyens monter dans la Tribune, pour y faire l'éloge de leurs pères, de leurs freres, de leurs parens.

On vous a fort approuvé parmi nous d'avoir écrit la Vie de l'Auteur immortel de Phedre & de Britannicus. Si les beaux Eſprits du ſiecle y ont repris quelque choſe, c'eſt le coloris ſévère que vous avez employé dans ſon portrait. On ſait que le fameux Racine fut tendre & galant dans ſa jeuneſſe; qu'il étoit d'une belle figure, charmant dans la ſociété, éloquent & agréable dans la converſation. Les Femmes du monde, les Jeunes gens voudroient qu'il n'eût jamais été que cela. Ils ont été effrayés de ſon renoncement au Théatre dans la fleur de ſon âge, de ſa vie ſérieuſe & retirée depuis cette époque, de ſon application à ſes devoirs domeſtiques, de ſa tendreſſe bourgeoiſe pour ſa femme & pour ſes enfans; de ſon inſenſibilité pour les ſuccès, & pour ſes propres Ouvrages qu'il avoit preſque oubliés; en un mot, du ſpectacle édifiant de ſa philoſophie chrétienne.

Il y a dans tous ces détails bien de la probité, bien de la vertu, & trop peu de foibleſſes. Nous voulons que dans nos livres comme dans nos mœurs, tout reſpire le plaiſir & la volupté. Le petit Clergé de votre famille conduit en proceſſion de cham-

bre en chambre, par l'Auteur d'Athalie qui portoit la Croix, nous rappelle cette ſimplicité antique tant célébrée par Plutarque, ces naïvetés de la nature, & les badinages de l'amour paternel. J'ai vû bien des Gens enchantés de ce trait & d'une infinité d'autres. Mais il n'y a point là de ce genre d'intérêt, de ces ſituations ſingulières qui caractériſent les productions de notre ſiècle, & qui tranſportent de joie la plûpart des Lecteurs. Quoiqu'il en ſoit du goût préſent, que j'eſtime ce qu'il vaut, en attendant le jugement de la Poſtérité, on a trouvé très-convenable que vous fuſſiez l'Hiſtorien de votre Père. On ne vous louera pas moins, j'oſe en répondre, de vouloir être ſon Commentateur. Il n'eſt perſonne qui ne reſpecte la tendreſſe filiale, & n'en reconnoiſſe les droits.

Je crois donc, Monſieur, que vous vous rendrez ſans peine ſur ce point. L'autre, je l'avoue, ſe préſente d'abord ſous un aſpect moins favorable. L'Auteur de nos plus parfaites Tragédies a paru ſe repentir d'avoir travaillé pour le Théatre. Le fils qui, quoique homme de Lettres & Poëte lui-même, a toujours condamné les ſpectacles, s'occu-

pera-t-il à commenter des Ouvrages que ſon Père s'eſt reproché d'avoir faits ? & la queſtion ſera-t-elle décidée par un homme qui, dans les loiſirs & la diſſipation de ſa premiere jeuneſſe a produit ſur la Scène un de ſes Eſſais, qu'on y revoit encore ? N'importe : je dirai librement ce que je penſe. Si ma morale n'eſt pas aſſez auſtère au gré des Théologiens, je ſuis ſûr qu'elle n'en ſera pas plus goûtée pour cela des partiſans de la Comédie. Au ſurplus, s'il m'échappe quelque choſe de contraire à la ſaine doctrine, je le condamne d'avance, & le rétracte de toute la ſincérité de mon cœur.

Je penſe, en premier lieu, qu'il y a une très-grande différence entre compoſer des Tragédies, & les faire repréſenter par des Acteurs gagés & publics. Je ſuppoſe que ces Pieces dramatiques nous enſeignent à déteſter le vice, à fuir le crime, à nous défier de nos foibleſſes, à craindre nos paſſions, à les ſacrifier au devoir ; qu'elles nous excitent aux vertus les plus ſublimes, aux actions les plus héroïques : dira-t-on que l'Auteur de pareils Ouvrages s'en doive accuſer comme de péchés capitaux ? Il en faudroit dire autant de tout Poëte qui com-

poſeroit des Odes, des Epitres, un Poëme épique ; de tout homme qui écriroit des Hiſtoires, qui feroit des Pieces d'éloquence, des Diſſertations littéraires, des Traductions, ce qui ſeroit abſurde, & n'entrera ſans doute dans l'eſprit de qui que ce ſoit. Le pape Urbain VIII, par exemple, a fait de belles Poëſies latines. Perſonne, que je ſache, ne s'eſt aviſé de l'en blâmer, ni comme Prêtre, ni comme Cardinal, ni comme ſouverain Pontife. Que ces mêmes Poëſies fuſſent des Tragédies, ſeroient-elles par ce ſeul endroit plus contraires à la morale chrétienne, moins innocentes aux yeux de la Religion?

Que l'on mette un Fait en action entre pluſieurs interlocuteurs, ou qu'on le raconte dans un Poëme, ou qu'on le célèbre dans des Vers lyriques, je ne ſaurois concevoir que de ces trois manières l'une ſoit condamnable, & les deux autres permiſes. Des Religieux reſpectables par leur piété ont ſouvent fait des Tragédies, & en font encore tous les jours du conſentement de leurs Supérieurs. On les repréſente dans leurs Colléges S'il s'y eſt quelquefois gliſſé des abus (& où ne s'en gliſſe-t-il pas?) eſt-ce la faute du Genre? eſt-ce le crime du Spec-

tacle ? L'Eglise, les Souverains Pontifes, les Evêques souffriront-ils dans des Maisons Religieuses, ces sortes de Représentations, s'ils les croyoient nuisibles aux bonnes mœurs, sur-tout si la Religion les proscrivoit ? La tolérance en pareil cas seroit prévarication. Je me garderai bien d'en accuser, d'en soupçonner même les premiers pasteurs, ni leur Chef.

Je conclus de là, Monsieur, que la composition ni la représentation d'une Tragédie n'ont rien en soi de vicieux, ni qui puisse causer les regrets de l'Auteur, ou des Acteurs ; & que tout le mal, qui est très-grand quand il y en a, consiste dans l'espèce de la Tragédie, dans la qualité des Acteurs, & dans le lieu de la Représentation.

Je commencerai par ces derniers objets. L'autre me ramenera naturellement aux Tragédies de Racine, à l'occasion desquelles j'ai bien des réflexions à vous proposer.

On s'efforce depuis long-tems de réduire en problême théologique cette question : si c'est un péché d'aller à la Comédie. On ne manque pas d'appuyer la négative de toutes les distinctions possibles, de toutes les conditions capables de rassurer. On

exige qu'il n'y ait rien de déshonnête, ni de criminel dans la piece ; que celui qui va au ſpectacle n'y apporte point de penchant au vice, ni une ame facile à émouvoir ; qu'il y ſoit maître de ſon cœur, de ſes penſées, de ſes regards ; que rien de ce qu'il entend, que rien de ce qu'il voit, ne ſoit pour lui une occaſion de chûte, ni de tentation. Cette théorie eſt certainement admirable. Qui me répondra de la pratique ? ſera-ce notre Caſuiſte ? Qu'il aille à la Comédie ; au retour je m'en rapporte à lui.

On pourroit entrer plus avant dans cette diſcuſſion ; quoiqu'après tout, les raiſonnemens les plus longs n'aboutiroient guère qu'à ce que je viens d'obſerver, ſoit ſur le danger des Spectacles, en ſuivant l'avis de ceux qui les condamnent, ſoit ſur les précautions qui peuvent garantir de ce danger, en préférant l'opinion contraire. Mais je rapporterai à ce ſujet une Anecdote intéreſſante que tout le monde ne ſait pas, & qui mérite d'être connue. On agitoit un jour devant Louis XIV la queſtion de la Comédie. M. Boſſuet, Evêque de Meaux, entra dans ce moment chez le Roi. *Voici le docteur*, dit ce Monarque (c'eſt ainſi qu'il

appelloit ordinairement le Prélat) *il nous décidera ce point.* Et après lui avoir exposé le fait, *qu'en dites vous*, continua le Prince ? *Sire*, repliqua M. de Meaux, *il y a de grands exemples pour, mais de fortes raisons contre.*

Cette réponse énergique & judicieuse contient en effet tout ce qu'on sauroit dire de part & d'autre sur cette question. M. Bossuet reconnoît de bonne foi que l'affirmative est soutenue de l'autorité des exemples, & il avoue que ces exemples peuvent imposer. Il avoit sans doute en vûe tant de Personnes très-religieuses & très-réglées dans leurs mœurs, qui par docilité, par complaisance, ou par d'autres motifs innocens, peut-être aussi pour se distraire, vont de tems en tems à la Comédie, & même à l'Opéra. Mais ce ne sont enfin que des exemples, contre lesquels on peut étaler une foule de raisons, de principes, de conséquences, de décisions, & généralement tout ce qui concourt à mettre un point de morale dans le plus grand jour d'évidence & de vérité. Ainsi la courte réponse de M. de Meaux est un précis lumineux d'apologie & de censure, dans lequel on apperçoit ce que l'une a de foible, & l'autre de con-

cluant. Voilà comme un Homme de génie fait quelquefois un Livre en deux mots.

Les partiſans les plus déclarés de la Comédie, j'entends ceux qui ont des mœurs & de la vertu, ne diſconviendront pas que, dans l'état où ſont les choſes, le Théatre ne ſoit encore infiniment dangereux par bien des endroits, & qu'il n'eût beſoin d'une réforme ſévère. Un profeſſeur * plus recommandable encore par la ſainteté de ſa vie, que par la ſupériorité de ſes talens, & qui en compoſant toutes les années des Tragédies & des Comédies pour les exercices accoutumés de ſa claſſe, ſoupiroit tous les jours après les Miſſions de la Chine & des Indes que ſes Supérieurs n'ont jamais voulu lui accorder, a écrit que le Théatre pourroit être une Ecole de vertu; mais il ajoutoit, dans le même Ouvrage, que par notre faute il étoit une Ecole de vice; & c'eſt uniquement dans ſon exiſtence actuelle que je le conſidére ici.

Que l'on ſe récrie tant qu'on voudra ſur la décence & ſur la nobleſſe de quelques Comédies modernes; j'eſtime trop ſincére-

* Le P. Porée.

ment ces Pieces pour vouloir attaquer leur réputation, ni diminuer le nombre de leurs approbateurs. Mais elles ne sont qu'une petite partie de ce qui est véritablement le fonds du Théatre. N'y représente-t-on pas tous les jours des Comédies très-indécentes dans l'intrigue, ou dans le dialogue ? Je ne connois presque point de Pieces de Dancourt, ni de le Grand, où il n'y ait des expressions libres, & des allusions obscènes. On en trouve beaucoup dans les Comédies de Renard, & pour comble d'inconvénient, les meilleures de Moliere n'en sont pas exemptes.

Cet Homme unique dans son genre, & le seul Ecrivain peut-être, soit ancien, soit moderne, qui n'ait point encore eu de Supérieur ni de Rival, étoit plus capable qu'un autre, de donner au Théatre comique la forme & le ton qu'il devroit avoir pour être une bonne Ecole. Dignité, noblesse, esprit philosophique, profondeur de génie, la nature lui avoit tout prodigué. Nul mortel n'eut jamais comme lui, le don de faire rire. Il le possédoit dans un degré de perfection & d'universalité qui étonne. J'ai vû le P. Porée pleurer d'admiration & de

douleur, en parlant de Moliere. On ſent bien à quoi l'on doit attribuer dans un Religieux l'union de ces deux ſentimens. Cet auteur étoit Comédien ; il mourut ſur le Théatre. Paſſons vîte ſur cette affreuſe circonſtance, qui n'eſt pas cependant étrangère à notre objet.

Parmi les pieces de cet Homme rare, il y en a qui bleſſent directement l'honnêteté publique, & qu'il faudra bannir du Théatre, quand on penſera ſérieuſement à le réformer. D'autres pourroient être corrigées par des mains habiles. Dans quelques-unes, en bien petit nombre, il n'y auroit que peu de phraſes ou de vers à ſupprimer. Ce qu'on dit des Pieces de Moliere, comprend à plus forte raiſon les Comédies, autres que les ſiennes, qui mériteroient d'être conſervées au Public.

Un écrivain Anglois qui n'eſt point accuſé de traiter trop gravement les choſes, étoit moins indulgent que nous ſur les abus du Théatre. Peu content de s'élever avec un zèle courageux contre la licence énorme qui deshonoroit de ſon tems la Scène Angloiſe, il étend ſa ſévérité ſcrupuleuſe juſqu'aux plus petits détails. Une plaiſanterie

trop libre, un mot indécent le choque. Il voudroit qu'on établît des cenſeurs éclairés & vertueux, qui euſſent ordre de retrancher, * tant des Pieces anciennes que des nouvelles, toute groſſiereté, toute équivoque, tout endroit capable d'offenſer le moins du monde la modeſtie ou la pudeur.

Ce plan propoſé en Angleterre devroit déjà s'exécuter en France. Juſques-là il ſera vrai de dire que dans nos ſpectacles le bon eſt trop mêlé, trop confondu avec le mauvais, pour qu'on puiſſe ſe repoſer ſur une Jeuneſſe inconſidérée & bouillante, du ſoin d'en faire la ſéparation, & de profiter de l'un ſans reſſentir l'impreſſion de l'autre. Vous ſavez l'uſage conſtant où l'on eſt de repréſenter une Comédie après la Tragédie. Une jeune perſonne eſt encore toute attendrie de la mort de Polyeucte, toute édifiée de la vertu de Pauline : le Théatre

* *Strike out every offenſive paſſage from plays already writen, as well as thoſe that may be offered to the ſtage for the future. By which and other wiſe regulations the Theatre migth become a very innocent and uſeful diverſion inſtead of being the ſcandal and reproach to our religion and country.* A project for the advancement of religion, and the reformation of manners; by Dr. Swift.

change; on joue l'Ecole des Maris. En eſt-ce une d'amour conjugal ? & cette ſatyre du mariage achevera-t-elle ce que les beaux ſentimens de Pauline auront commencé ? On vient de repréſenter Athalie. J'ai vû la Maiſon du Seigneur, le Livre de la loi, les cérémonies du Sacre des Rois de Juda ; j'ai la tête remplie de miracles, de prophéties, des grandeurs & de la puiſſance de Dieu ; tout cela m'a pénétré d'une terreur religieuſe, & d'un reſpect profond pour le Roi des Rois. Les Violons jouent : George Dandin paroît ; & dans le même lieu où étoit le Temple de Jéruſalem, je vois le rendez-vous nocturne d'un jeune homme avec une femme mariée, & le pauvre M. Dandin demandant enſuite pardon à ſa digne moitié des ſoupçons qu'il a eu l'inſolence de former contre elle. Je voudrois ſavoir ſi les effets de ces différens contraſtes peuvent jamais tourner au profit de la Religion & des mœurs.

Il n'eſt pas étonnant que des Acteurs employés à la repréſentation d'Ouvrages ſi ſcandaleux ſoient retranchés de la Communion des Fidèles. Sur quoi tomberont les Cenſures eccléſiaſtiques, ſi ce n'eſt pas ſur

une profeſſion viſiblement condamnée par le Chriſtianiſme ? Avertiſſons cependant les Comédiens que l'Egliſe ne les proſcrit pas parce qu'ils repréſentent des Pieces dramatiques ; mais parce qu'ils en repréſentent de dangereuſes pour les mœurs ; ce qui avilit leur métier aux yeux des hommes, & le rend criminel aux yeux de la Religion. Que la face des ſpectacles change ; que le Théatre devienne une Ecole de vertu ; la profeſſion de Comédien n'aura plus les caractères qui la dégradent. Elle ne ſera expoſée ni à l'anathême, ni au mépris.

Il réſulte néceſſairement de ces faits & de ces obſervations, que le Spectacle tel qu'il eſt encore, n'étant point à beaucoup près un lieu ſûr pour la ſageſſe & pour la vertu, & les Acteurs de ce Spectacle étant toujours dans les liens de l'excommunication, un Auteur élevé dans la morale Chrétienne, ne ſauroit ſous quelque prétexte que ce ſoit, ni par quelque Ouvrage que ce puiſſe être, concourir au ſoutien du Théatre, ſans ſe rendre lui-même reſponſable des inconvéniens & des abus qui y ſont attachés ; ni contribuer à l'entretien des Acteurs, ſans partager le mal qu'ils font.

Ce n'eſt point ici une déclamation vague, ni un zèle mal entendu. Si ce que j'ai avancé des Pieces qu'on repréſente, & du méchant effet qu'elles produiſent, eſt exactement conforme à la vérité; par une ſuite naturelle, les principes que j'ai établis ſont vrais. Il faut donc m'en accorder les conſéquences, ou renoncer à toute juſteſſe de raiſonnement. M. Boſſuet a compoſé un Ouvrage exprès ſur cette queſtion. Il la traite en Evêque, c'eſt-à-dire, en Docteur & en juge. Tous les petits ſophiſmes que l'on débite en faveur de la Comédie, il les anéantit ſous les armes de ſa Théologie foudroyante, & ſous le poids de l'autorité Epiſcopale. Pour moi, je ne puis ni ne dois parler qu'en homme de Lettres, Philoſophe & Chrétien. Mais j'oſerai croire, en cette qualité, que ce ſavant Prélat ſe ſeroit expliqué différemment, ſi le Théatre ne lui eût pas paru auſſi répréhenſible qu'il l'eſt en effet dans ſa conſtitution préſente.

La réforme n'en ſeroit pas impoſſible. Des réglemens faits par des Théologiens & par des Magiſtrats, unis enſemble pour les concerter, réglemens revêtus de l'autorité

du

du Prince, & dont on empêcheroit que le crédit ni la faveur n'altéraſſent jamais l'exécution, rempliroient, ſi je ne me trompe, cet objet important. Je les réduirois à deux points. A l'égard des Pieces, ſupprimer totalement celles dont le fonds eſt vicieux ou impie; car nous en avons de ces dernières, ſoit dans le Tragique, ſoit dans le Comique; corriger celles qui ne péchent que dans les détails; en ôter les expreſſions libres, groſſières ou indécentes; n'y rien laiſſer en un mot qui ſente le libertinage du cœur, encore moins celui de l'eſprit. A l'égard des Acteurs, n'en point recevoir dont la conduite & les mœurs ne fuſſent irréprochables; les punir ſévèrement, les priver même de leur emploi, quelque talent qu'ils euſſent, quand ils tomberoient dans des déſordres publics; car il eſt des fautes ſecrettes & cachées qui ne ſont pas du reſſort de la Police.

Les Comédiens ſenſés approuveront eux-mêmes un projet de réforme & de réglement qui ne tend qu'à rendre eſtimable & honnête devant les hommes, innocente ou du moins tolérable aux yeux de l'Egliſe, une Profeſſion qui n'eſt rien de tout cela.

Si, dans le plan indiqué, on les assujettit à une espèce d'enquête de vie & de mœurs, formalité bisarre en apparence pour un homme qui doit jouer le rôle de Néron, ou de M. Tout-à-bas, je répons qu'on ne sauroit apporter un trop grand fonds de sagesse & de vertu dans un état qui sera toujours, quelque épuré qu'on le suppose, ennemi de la retenue & de la gravité, environné d'occasions périlleuses, & le centre de la dissipation.

Mais, Monsieur, si l'on venoit à bout de procurer à cette réforme du Théatre & des Acteurs, plus d'étendue, plus de perfection encore que je n'imagine, les Casuistes austères continueroient-ils toujours de proscrire, comme péchés graves, & la composition d'Ouvrages pour le Spectacle, & l'assistance à leurs représentations ? Ces décisions seroient bien rigoureuses. Il faudroit, suivant le même esprit, envelopper dans l'anathême les Fêtes publiques, les Concerts, les Bals, les Festins, & généralement toutes les Assemblées d'amusement & de plaisir, comme étant pour les deux sexes qui s'y trouvent réunis & confondus, une source de relâchement dans les devoirs, de dé-

goût pour la piété, de penſées vaines & trompeuſes, & quelquefois de liaiſons funeſtes à l'innocence & à l'honneur. J'avoue qu'une vie intérieure & mortifiée s'accorderoit mal avec ces divertiſſemens mondains. Mais il y a bien des degrés entre la ſainteté & le crime, entre la Perfection chrétienne & le violement total des loix du chriſtianiſme. On permet à la foibleſſe humaine des délaſſemens frivoles, pourvû qu'ils ne ſoient pas criminels, qu'une ame fortifiée dans la pratique exacte de toutes les vertus, jugeroit indignes d'elle.

Il ne s'agit point, dans la queſtion préſente, de projets de récréation pour des Religieux de la Trappe, ou pour des Chartreux, mais d'amuſemens néceſſaires aux gens du monde, qu'on doit tâcher de leur rendre utiles autant qu'on le peut. D'ailleurs, ces mêmes choſes dont nous parlons, ſans en excepter le Rouge & la Comédie, ont été ſouvent permiſes dans pluſieurs circonſtances, à des perſonnes très-pieuſes, par des Directeurs incapables de flatter les goûts ni les paſſions. La complaiſance pour des Supérieurs ou pour un Epoux, des occaſions forcées, le ſervice attaché à certains emplois, auto-

riſe en pareil cas la tolérance de ces guides ſpirituels, qui comptent de plus ſur l'inébranlable fidélité d'une ame ſolidement chrétienne.

Quand M. votre Pere enchantoit par ſes Tragédies la Cour, la Ville, & toute l'Europe, le Théatre étoit comme il l'eſt de nos jours, une école toute propre à porter le trouble & le ravage dans de jeunes cœurs. Une image vive & flatteuſe de nos foibleſſes n'eſt point le remède qui nous en guérit. Croyons-en ſaint Auguſtin qui n'avoit été que trop bon connoiſſeur en cette matière. * » J'aimois, dit-il, ces lieux cruels » où l'on eſt ſans ceſſe en proie à la jalouſie, » aux ſoupçons, aux craintes, à la fureur. Je » me plaiſois dans les tableaux ſéduiſans que » j'en trouvois ſur le Théatre «. *Rapiebant me ſpectacula Theatrica, plena imaginibus miſeriarum mearum, & fomitibus ignis mei.* Un auteur en qui la fougue de l'âge, l'ivreſſe du ſuccès, l'illuſion des plaiſirs, n'avoient point étouffé les ſentimens de Religion & de piété qu'il tenoit de ſes premiers maîtres, a dû ſans doute, quand ces mêmes

* Confeſſ. lib. 3. cap. 2.

ſentimens eurent repris dans ſon cœur la place qu'ils y avoient autrefois occupée, témoigner de vifs regrets d'avoir non-ſeulement travaillé pour le Théatre, mais d'en avoir augmenté même la ſéduction & le danger par quelques unes de ſes Tragédies.

On eſt rarement injuſte dans ſa propre condamnation. Ne ſoyons pas plus indulgens pour les Pieces de M. Racine, qu'il ne l'a été lui-même. Il diſcernoit mieux qu'un autre ce qu'elles pouvoient avoir de dangereux, comme ouvrages de Théatre. Comme productions de ſon eſprit, on ſait qu'elles lui étoient devenues ſur la fin de ſes jours parfaitement indifférentes Rien ne prouve tant la bonté de ſon caractère & de ſon cœur, que la patience philoſophique & chrétienne avec laquelle il ſupporta l'extravagante ſatyre que déclama publiquement dans un Collége, ce jeune Régent, membre d'une Société reſpectable où M. Racine avoit d'illuſtres amis, malgré les ſentimens dont on n'ignoroit pas qu'il faiſoit profeſſion. Cet endroit de vos Mémoires a dû charmer tous les honnêtes gens, & concilier à ce Grand-homme autant d'admirateurs de la beauté de ſon

ame, qu'il y a d'admirateurs de ſes Tragédies, & du peu d'Ecrits en proſe qu'il nous a laiſſés.

Je ſuis fâché ſeulement que vous ayez diminué le mérite de ſa modération, en paſſant ſous ſilence l'étrange problême qui étoit le ſujet de cette Déclamation violente & perſonnelle. Il eſt bon d'un côté que les hommes voyent dans leurs ſemblables les excès où les portent ſouvent l'injuſtice & la paſſion; & de l'autre, que les Ecrivains les plus jaloux de leur gloire ſachent que les talens les plus décidés, le génie le plus ſupérieur, la réputation la mieux établie, ne ſont pas à l'abri des caprices de l'ignorance, ou du préjugé. Ce problême latin étoit conçu, dit-on, dans ces termes: *Racinius an Chriſtianus, an Poeta?* Racine eſt-il poëte? eſt-il Chrétien? & l'on décidoit qu'il n'étoit ni l'un ni l'autre: *Nec Poeta, nec Chriſtianus.* Solution burleſque, où la charité, cette première loi du Chriſtianiſme, n'étoit pas moins inſultée que le bon-ſens.

Je ne lis point ſans attendriſſement ce qu'il dit à ſon Fils aîné, pour le conſoler d'avance des critiques qu'il entendra faire

de ſes Tragédies. Sa modeſtie vous eût défendu peut-être alors de le commenter. Mais il n'eſt perſonne qui ne vous conſeillât aujourd'hui de déſobéir à cet ordre injuſte. Outre que les ouvrages de cette nature, quelque repentir qu'ils ayent cauſé à l'Auteur, peuvent comme amuſemens littéraires, occuper le loiſir de Commentateurs pleins de Religion & de piété, vous ne ſerez vous-même que trop attentif à relever l'abus qu'il a fait de ce fonds de tendreſſe & de ſentiment dont la nature l'avoit doué ; à cenſurer les Tragédies où l'amour domine trop, & celles où il ne devoit point avoir de part. L'intérêt de la vérité exige que vous preniez ſoin de le juſtifier ſur ce même article contre les partiſans exceſſifs de Corneille ; & vous ne pouvez le faire qu'en démontrant, comme la choſe eſt fort aiſée, que ce premier Reſtaurateur de la Tragédie parmi les modernes, n'a pas moins à ſe reprocher que ſon Rival, d'avoir mis de l'amour dans toutes ſes Pieces. Obſervons ici en peu de mots, pour y revenir enſuite plus en détail, que le *tendre* & *l'élégant* Racine a fait un Chef-d'œuvre ſans le ſecours de cette paſſion,

ce qu'on ne ſauroit dire du grand Corneille.

La ſeule différence qu'il y ait à cet égard entre ces deux maîtres de la ſcène, c'eſt que Racine traitoit l'amour en homme de génie, & Corneille en homme d'eſprit. Qu'on ne s'étonne pas de ce mot, & diſcutons clairement nos idées.

Quoique je parle au Fils de Racine, je lui déclarerai ingénument que ſon Père n'étoit pas un auſſi grand Génie que Corneille. Ainſi en n'appellant ce dernier qu'homme d'eſprit, quand il veut parler le langage de l'amour, je ne retranche rien de ſa ſupériorité dans les autres parties. Il n'y a point de génie univerſel. C'eſt abuſer des mots que d'employer cette expreſſion pour caractériſer des hommes du premier ordre qui ont embraſſé avec ſuccès plus d'objets que d'autres, comme Ariſtote, Cicéron. Et c'eſt auſſi très-improprement qu'on dit d'un homme médiocre, qu'il a le génie borné. On diroit avec plus de juſteſſe qu'il n'en a point du tout. Le génie le plus étendu a des bornes. De-là cette inexactitude dans les idées & dans les jugemens. On érige quelquefois en homme

de génie, celui qui n'a que de l'eſprit ; & ſouvent on n'accorde que de l'eſprit à celui qui certainement a du génie.

Si le génie conſiſte à pénétrer profondément les objets, à les concevoir dans toute leur étendue ſans s'arrêter à la ſuperficie ; à ſaiſir vivement, à rapprocher d'un coup d'œil leurs différens rapports, à les poſſéder de manière qu'ils paroiſſent en quelque ſorte créés dans l'ame de celui qui ſe les approprie, je reconnois le Sentiment à ce caractère diſtinctif. Il a les mêmes propriétés, il produit les mêmes effets, quoique ſa ſphère ſoit plus reſſerrée. Horace, la Fontaine, Quinaut n'étoient pas d'auſſi grands génies qu'Homere, Virgile, & Corneille. C'étoient néanmoins des hommes de génie, parce qu'ils avoient du ſentiment. Racine eſt, je penſe, l'homme de la terre qui en a eu davantage. Ses Tragédies, ſes Cantiques, ſes Lettres, ſa Proſe & ſes Vers ſont comme paîtris de cette faculté ſouple & délicate qui s'attache ſous ſa main aux différentes matières qu'il traite, qui les anime, les vivifie, leur communique ce charme ſecret qui intéreſſe, & cette chaleur douce & continue dont il ne faut pas chercher la

ſource dans des mouvemens paſſagers de tendreſſe, mais dans le tréſor inépuiſable d'un cœur naturellement ſenſible & fécond.

On a cru long-tems, on a même écrit que quand il vouloit compoſer les Scènes les plus tendres & les plus paſſionnées, il alloit auparavant paſſer une heure avec ſa Femme ou avec ſa Maîtreſſe. Vous avez démontré la fauſſeté de cette tradition par rapport à ſa femme, en apprenant au Public qu'il ne ſe maria qu'après avoir renoncé au Théatre ; & j'ajoute moi, que cette fauſſeté s'étend pareillement à la maîtreſſe. Non que je croie ſérieuſement qu'il n'en ait point eu. Quel tort cela feroit-il à ſa mémoire, après la vie édifiante qu'il a menée depuis l'âge de trente-huit ans juſqu'à la fin de ſes jours ? Mais il n'avoit pas beſoin de ce ſecours pour s'exprimer comme il faiſoit. Nous ſavons aſſez de particularités du caractère & de la vie de Virgile, pour juger que ce Poëte admirable n'a jamais été amoureux. Cependant qu'y a-t-il au monde de plus vif, de plus paſſionné que le quatrieme livre de l'Enéïde ? L'amour n'inſpire point le ſentiment, mais le ſentiment donne du génie à l'amour. S'il en

étoit autrement, comme preſque tous les Poëtes ſe piquent d'être amoureux, nous aurions toujours des Racines.

Si l'amour a fait dans les Arts de prétendus miracles; s'il a créé des Poëtes, des Peintres, des Muſiciens, c'eſt qu'il a trouvé des ſujets en qui la nature avoit déja mis ces talens que la culture ni l'occaſion n'avoit point encore développés. Il n'a jamais apporté dans un cœur ce qui n'y étoit pas avant lui. Quand on verſifie un Dialoge tragique, il ne ſuffit pas d'aimer, pour être en état de donner aux penſées & aux expreſſions la tournure & la vérité du ſentiment. On ne le remplace point par des hyperboles, par des images giganteſques. Un Poëte ordinaire qui veut exprimer énergiquement les effets d'une grande paſſion, met en jeu les Dieux, la nature, les Elémens pour m'apprendre qu'on ſacrifie tout à l'objet aimé, qu'il tient lieu de tout, dédommage & conſole de tout. Racine me dira du jeune Britannicus privé du trône, mais adoré de ſa maîtreſſe:

Qu'il alloit voir Junie, & revenoit content.

Que de choſes renfermées dans la noble

ſimplicité de ce vers ! c'eſt le ſublime de l'amour. J'admire encore plus ces deux vers célèbres que le grand Condé, qui n'étoit point un homme doucereux, répétoit ſi ſouvent, & avec tant de complaiſance :

Depuis trois ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la premiere fois.

Ces ſortes de traits ſont fréquens dans les Pieces de Racine. Mais pour prouver d'une manière plus préciſe & plus développée ce que j'ai avancé, que Racine traite l'amour en homme de génie, & Corneille en homme d'eſprit ſeulement, prenons dans ces deux Poëtes deux morceaux de paſſion que l'on puiſſe oppoſer l'un à l'autre, & dont une courte analyſe faſſe voir le vrai ou le faux de mon opinion. Pour en trouver dans Racine de remarquables par leur beauté, c'eſt aſſez d'ouvrir ſon livre au haſard. Le choix n'eſt pas ſi facile dans Corneille.

On citera toujours comme un chef-d'œuvre la Scène où Phedre déclare ſon amour à Hippolyte. Quoiqu'il y ait dans cette déclaration ſi connue quelques traits heureux empruntés de la Tragédie d'Hippolyte attribuée à Sénèque, ce n'eſt point là ce qui

fait le fond de cette Scène étonnante, la plus forte, la mieux dialoguée, la mieux écrite, la plus parfaite enfin qui ſoit ſortie de la main d'aucun Poëte tragique. L'art y eſt merveilleux. Le trouble, l'agitation, la pitié y croiſſent de vers en vers. Le dénouement en eſt terrible. On y plaint Phedre; on y tremble pour elle & pour Hippolyte; l'amour qui la dévore n'eſt entouré que de crimes & de remords, de glaives & de poiſons. Le P. Brumoy dit que Racine a pris de Sénèque l'endroit de l'épée. C'eſt chercher le plagiaire au milieu de l'invention. Dans le Declamateur latin, Hippolyte ſaiſit ſa marâtre par les cheveux, lui tord preſque le cou, & ſe diſpoſe à l'offrir en ſacrifice à Diane. Mais il lui fait grace de la vie, & s'enfuit laiſſant tomber ſon épée que la nourrice ramaſſe. Qu'y a-t-il là qui reſſemble à la ſcène de Racine, où Phedre ſe jette ſur l'épée d'Hippolyte pour s'en percer le ſein, mouvement de déſeſpoir & de honte qui redouble la compaſſion & l'effroi? Ecoutons Phedre elle-même.

Ma ſœur du fil fatal eût armé votre main.
Mais non, dans ce deſſein je l'aurois devancée;

L'amour m'en eût d'abord inſpiré la penſée.
C'eſt moi, prince, c'eſt moi dont l'utile ſecours
Vous eût du labyrinthe enſeigné les détours.
Que de ſoins m'eût couté cette tête charmante!
Un fil n'eût point aſſez raſſuré votre amante.
Compagne du péril qu'il vous falloit chercher,
Moi-même devant vous j'aurois voulu marcher;
Et Phedre au labyrinthe avec vous deſcendue,
Se ſeroit avec vous retrouvée ou perdue.

L'amour ni l'eſprit tout ſeul n'enfanteront jamais de morceaux de cette richeſſe & de cette force. Quel enthouſiaſme de paſſion! Quelle fécondité d'idées, de ſentimens & d'images! Que l'amour de Phedre eſt inventif! Quelle promptitude à combiner dans un clin d'œil, à raſſembler ſous le même point de vûe toutes les circonſtances poſſibles de l'aventure d'Hippolyte mis à la place de Théſée! Le fil d'Ariane paſſé dans les mains de Phedre, le Labyrinthe, le Minotaure, Phedre elle-même ſervant de guide au jeune Héros, l'un & l'autre combattant le Monſtre, dévorés ou vainqueurs enſemble; rien n'échappe à cette brillante imagination. Tout ce que l'amour lui repréſente, elle croit le voir; & tout ce

qu'elle voit, elle le rend visible au Spectateur. Tant le pinceau manié par le sentiment a d'expression, de chaleur, d'abondance & de vérité. Et n'est-ce pas-là le génie ?

Transportons nous chez Corneille ; & pour observer toute justice dans la comparaison, choisissons une de ses meilleures Tragédies, & dans cette Tragédie une des plus belles Scènes. Je reconnois, avant d'aller plus loin, que Corneille a fait des pieces très-intéressantes. Le Cid est du nombre. Mais distinguons ici l'intérêt du sentiment. L'intérêt résulte, soit de la situation générale des personnages dans tout le cours de la Tragédie, soit de leur situation particulière dans de certains momens de l'action. Nous avons des Ouvrages dramatiques, foibles de sentiment & de versification, qui se soutiennent avec succès au Théatre par ce seul intérêt de sujet & de situation, comme Ariane, Pénélope, Inès. Le sentiment au contraire n'est point attaché aux situations, ni à l'action, puisqu'elles peuvent être intéressantes dans une Tragédie mal écrite, & remplie de lieux communs ; mais aux pensées & aux expressions, de même que la dignité, l'élévation & le sublime. Beau-

coup de Poëtes ſont capables d'imaginer dans leurs Pieces des évènemens extraordinaires, d'introduire des perſonnages biſarres qu'on appelle neufs, d'éblouir le parterre par de bruyans coups de Théatre. Il n'appartient qu'à Corneille & à Racine de faire parler les Acteurs. Corneille s'élève au-deſſus des hommes quand il eſt l'organe de Céſar, d'Auguſte, de Cléopatre dans Rodogune, de Leontine dans Héraclius; mais il eſt bien au-deſſous de Racine dans les converſations de Rodrigue & de Chimène.

L'intérêt dans le Cid commence avec la Tragédie, telle qu'on la repréſente aujourd'hui, c'eſt-à-dire, dès la quatrieme Scène, qui eſt devenue la premiere par la ſage ſuppreſſion des trois précédentes. Le père de Chimène donne un ſoufflet au père de Rodrigue, Amant aimé de Chimène. Le vieillard deshonoré confie à ſon fils le ſoin de ſa vengeance. Quel coup de foudre pour le jeune Guerrier, qui ne balance pas néanmoins à obéir à ſon Père! Voilà d'abord un intérêt de ſituation, & du plus tragique. Quel monologue n'eût pas fait Racine! Et quel monologue a fait Corneille?

neille ? Des ſtances qui finiſſent toutes par une pointe. Il falloit du Sentiment ; l'Auteur n'a eu que de l'Eſprit.

Au cinquieme Acte, & c'eſt où j'en voulois venir, Rodrigue entre inopinément chez ſa Maîtreſſe, qui a promis ſa main au vainqueur de ſon Amant. L'idée de cette Scène eſt hardie. La ſeule vûe de Rodrigue & de Chimène dans ce lieu & dans ce moment, fait tableau & ſituation. Chimène débute par deux vers très-vifs, qui expriment fort bien tout ce qui ſe paſſe dans ſon cœur.

Quoi Rodrigue en plein jour ! d'où te vient cette audace ?
Va, tu me perds d'honneur, retire-toi de grace.

Je ne m'arrête point au petit Madrigal que répond Rodrigue, dans lequel il demande à ſa Maîtreſſe la permiſſion de mourir.

Mon amour vous le doit, & mon cœur qui ſoupire,
N'oſe ſans votre aveu ſortir de votre empire.

Je paſſe à des diſcours plus étendus, où l'amour traité avec génie, doit déployer tout ce qu'il a de ſentiment & d'imagination. Liſez attentivement ce morceau : *Je cours à mon ſupplice & non pas au combat.*

Cette tirade trop longue pour être citée toute entière, ne manque pas de force ni de vivacité. Mais l'énergie & la chaleur y ſont dans les mots plus que dans les choſes. C'eſt un choc continuel d'antithèſes; le ſupplice & le combat, la mort & la vie, le cœur & le bras, la main de Chimène & celle de Sanche. Ce n'eſt point là l'éloquence paſſionnée d'un Jeune homme plein d'audace, de courage, d'amour, & proſcrit par ſa Maîtreſſe, qui n'attend que ſa mort pour ſe jetter avec joie dans les bras ſanglans de ſon meurtrier. Cette Scène a néanmoins de l'éclat. Elle fait encore grand plaiſir au Théatre. Les enfans la ſavoient autrefois par cœur; on leur faiſoit déclamer avec emphaſe, *paroiſſez*, *Navarrois*, *Maures & Caſtillans*. Mais elle doit toute ſa beauté à cet intérêt de ſituation qui fait ſouvent réuſſir des choſes bien inférieures à cette Scène du Cid, des penſées fauſſes, des vers emphatiques, des caractères manqués, un Dialogue ſans ordre ni liaiſon.

Si l'on veut bien examiner en critique impartial & ſans préjugé, les Scènes de Corneille où il eſt queſtion d'amour, & les comparer à celles de Racine qui roulent

ſur le même objet, on remarquera dans le premier plus d'hyperboles, de pointes, & de ce verbiage de galanterie qui étoit alors à la mode, que de véritable paſſion ; plus d'art que de ſentiment, plus d'eſprit que de génie. Chez Racine l'amour n'a rien de ſec & de forcé. Il s'inſinue dans le cœur par la voix de la nature ; il le pénètre, l'émeut, l'attendrit. S'il ne produit pas les mêmes effets dans les Ouvrages de Corneille, cet Auteur en eſt moins excuſable, puiſqu'ayant introduit l'amour dans toutes ſes Tragédies, il a deux torts en cela, l'un, d'avoir fait ce qu'il ne devoit pas faire ; l'autre, de l'avoir mal fait.

Les paſſions doivent être aſſorties aux caractères, en prendre les traits, l'empreinte, & pour ainſi dire la couleur. Il me paroît que les perſonnes qui accuſent Racine d'avoir donné à ſes Héros l'air & la phyſionomie de François, confondent le ſentiment & les mœurs avec l'expreſſion. Eſt-il extraordinaire que connoiſſant comme il faiſoit, & mieux qu'homme de ſon tems, le vrai génie de la langue Françoiſe, ſes beautés & ſes délicateſſes, il en ait revêtu ſa Poéſie, & que ſes Acteurs de quelque

âge, de quelque rang, de quelque ſexe, de quelque nation qu'ils ſoient, parlent toujours le François le plus poli & le plus élégant ? Il eſt uniforme & monotone a la manière de Virgile, c'eſt-à-dire, qu'à l'égal de ce Poëte, il eſt par-tout correct dans ſon ſtyle, par-tout admirable dans ſa verſification. Le Gouverneur de Néron a dû s'énoncer en François; comme le Maréchal de Villeroi eût fait en latin, ſi c'eût été ſa langue. On ne s'apperçoit que trop dans Corneille de ce défaut d'élégance dans le tour & dans l'expreſſion, qui influe beaucoup ſur le fond des choſes. L'Auteur des Horaces, de Cinna, & de tant d'autres chefs-d'œuvres, a des vers d'une beauté originale; mais il ne poſſédoit aſſez bien, ni les fineſſes de notre langue, ni le langage de la Cour, pour faire des vers tels que ceux-ci :

Et n'avertiſſez pas la cour de vous quitter...
Mais ceux qui de la cour ont un plus long uſage,
Sur les yeux de Céſar compoſent leur viſage.

Vers qui non-ſeulement ont le mérite de l'élégance & de l'harmonie, mais dans leſquels encore le choix heureux des expreſ-

ſions forme un tableau parfait des mœurs de la Cour, & du caractère des courtiſans. C'eſt donc un reproche injuſte & frivole que celui qu'on fait à Racine, d'avoir attribué à ſes perſonnages des mœurs Françoiſes, parce que dans ſes Tragédies Mithridate & Pyrrhus s'expriment en François comme euſſent fait Louis XIV & le Grand Condé.

Je répondrai de même ſur ce qui regarde les paſſions & les ſentimens. La colère, la fureur, l'amour, la jalouſie, la haîne, l'ambition ſont de tous les pays. Ces malheureuſes foibleſſes de l'humanité ſe reconnoiſſent par-tout aux mêmes traits. Qu'un Peintre veuille exprimer la triſteſſe ou la joie, le plaiſir ou la douleur, il peindra d'abord le viſage ou doit règner l'un de ces ſentimens. J'en puis voir l'effet ſans connoître la perſonne ni le pays. C'eſt l'habillement ſeul qui m'apprendra ſi la figure repréſentée dans ce tableau eſt un Grec ou un Romain, un Turc, ou un Eſpagnol. Racine pouvoit-il mettre dans des choſes ſemblables des différences qui n'y ſont pas ? Pourquoi faut-il que le cœur d'un Athénien diffère de celui d'un François ? Les mots,

ces ſignes repréſentatifs de nos penſées, & qui les repréſentent ſi imparfaitement, ont beau varier à l'infini, ſuivant le génie ou le caprice des diverſes Nations, ils ne changent rien aux penſées, aux ſenſations, ni aux ſentimens. Otez la diverſité du langage & celle des habits; ſuppoſez une langue univerſelle; la différence que nous cherchons diſparoîtra; les mots s'évanouiront, il ne reſtera que la nature; & l'on appercevra dans tous les cœurs l'uniformité des caractères dont elle ſe ſert pour y graver ſes penchans & ſes paſſions.

Une différence bien réelle, & que tout Auteur dramatique ne ſauroit marquer avec trop de ſoin, c'eſt celle des mœurs. C'eſt pour les Poëtes le *coſtume* des Peintres. Il y a les mœurs de la Nation; il y a les mœurs du perſonnage. Un Romain triſte, en colère, ou amoureux, éprouvera ſans contredit les mêmes mouvemens qu'un François qui ſeroit agité de paſſions ſemblables. Mais les mœurs du François ne reſſemblent pas pour cela aux mœurs du Romain. Telle Nation eſt portée à tel vice ou à telle vertu; elle a tels uſages, telles Loix, tels préjugés. L'aſſemblage de ces différentes

choſes conſtitue les mœurs. Outre ces mœurs générales, chaque homme a ſes mœurs propres, ſon caractère particulier.

Les mœurs & les caractères ſont ſans difficulté la partie ſupérieure de Corneille. Il y excelle. Quelle force ! Quelle variété ! Ne lui diſputons point à cet égard la primauté ſur Racine. Ou celui-ci n'avoit pas les mêmes reſſources dans ſon génie, ou il a un peu négligé cet objet ; faute inexcuſable dans un maître de l'art. On ſent en effet qu'il s'eſt plus attaché à la peinture des paſſions qu'à celle des mœurs ; & par là il eſt tombé dans l'inconvénient de cette reſſemblance de perſonnages, qu'on lui reproche avec raiſon, & qui a donné lieu de l'accuſer auſſi, mais mal-à-propos, de n'avoir mis ſur la Scène que des François déguiſés.

Je ferois à ce ſujet des réflexions qu'il me ſemble qu'on n'a point encore faites. Racine connoiſſoit à fond le cœur humain, qui eſt par-tout le même. De toutes les paſſions dont nous ſommes ſuſceptibles, l'amour eſt la plus naturelle & la plus commune à tous les hommes. C'eſt celle qui domine dans ſes Tragédies, & comme en

la traitant avec toute la vérité poſſible, il n'y a point mêlé aſſez de traits de mœurs nationales, je dirois qu'il a peint l'humanité en général, mais qu'il n'a pas ſuffiſamment diſtingué dans ſes tableaux le caractère particulier des peuples dont il emprunte ſes ſujets. Ses Héros, ſemblables dans leurs paſſions, & dans la manière de ſentir & de s'exprimer, conformité que je ne ſaurois trouver défectueuſe ni extraordinaire, péchent néanmoins en ce qu'ils n'ont pas cette diverſité marquée de mœurs, qui fait qu'un Turc n'eſt pas un Grec, ni celui-ci un Romain. Car d'avancer que les ſentimens qu'il leur prête, que les expreſſions dont ils ſe ſervent, ne conviennent point au caractère de leur Nation, & n'appartiennent qu'à des François, c'eſt, comme je l'ai déjà dit, & par les raiſons que j'en ai apportées, une Cenſure tout-à-fait injuſte. Je tâcherai de le prouver encore par un exemple.

Dans Andromaque, Pyrrhus deſeſpéré des refus continuels de la veuve d'Hector, & réſolu en apparence de ſe marier enfin avec Hermione, dit à Phœnix :

Crois-tu, ſi je l'épouſe,
Qu'Andromaque en ſecret n'en ſera point jalouſe ?

Cette réflexion paroît à quelques-uns au-dessous de la gravité du Poëme tragique, & je ſerois volontiers de leur avis; mais ils vont plus loin. Ils ajoutent que de pareils traits ſentent nos mœurs; que ce ſont-là des rafinemens à la Françoiſe, que Pyrrhus parleroit ainſi à Verſailles, & non pas à Buthrote. Et pourquoi, en le ſuppoſant amoureux & vain, ne s'exprimeroit-il pas en Epire comme en France? Encore une fois, c'eſt confondre les mœurs & les ſentimens. L'amour, la jalouſie, & l'amour-propre, ont dans tous les lieux les mêmes délicateſſes, les mêmes ruſes, les mêmes ſubtilités. L'art du Poëte conſiſte à peindre les paſſions de couleurs ſi vraies, que tout homme s'y reconnoiſſe, de quelque Religion, de quelque pays qu'il ſoit, Chrétien, Muſulman, Aſiatique, Américain. Ce même art exige que dans la peinture des mœurs, le pinceau ſoit ſi exact à différencier les Nations, qu'on ne puiſſe jamais prendre l'une pour l'autre, ni les confondre dans les reſſemblances générales. Ainſi donc Pyrrhus plein d'amour & de préſomption, a pû penſer & dire ce que penſeroit & diroit à ſa place un homme né à Paris. Ce

n'eſt point le génie François, c'eſt la nature qui dicte des ſentimens de cette eſpèce. Il y en a une infinité dans les Tragédies de Racine, & qui n'ont pas comme celui dont il eſt ici queſtion, le défaut d'approcher un peu trop du comique ; entr'autres le demi-vers de Pyrrhus, lorſque ce Prince déterminé malgré lui à contenter les Grecs, à leur livrer Aſtyanax, & à recevoir la main d'Hermione, rencontre ſur ſes pas, au lieu de la Princeſſe qu'il cherchoit, Andromaque éplorée qui ſe jette à ſes pieds, & qu'attendri par ſes larmes & par ſa beauté, mais gêné par la préſence de ſon Miniſtre, les premiers mots qui ſortent de ſa bouche ſont ceux-ci, *va m'attendre, Phœnix.* J'y ajouterai ces deux vers ſi heureux du Viſir Acomat à Oſmin, ſur l'entrevûe que Roxane veut avoir avec Bajazet avant que de prononcer ſa condamnation.

Je connois peu l'amour, mais j'oſe te répondre
Qu'il n'eſt pas condamné, puiſqu'on veut le confondre.

Mais ſi les ſentimens de Pyrrhus ſont naturels & convenables à ſa ſituation, je ne ſaurois approuver ſon caractère. Je n'y

trouve ni les mœurs Grecques ni les ſiennes. La fourberie & la duplicité de ſes compatriotes, ſon emportement & ſa cruauté l'euſſent rendu plus reconnoiſſable & plus théatral. Sa mort eût paru moins odieuſe. Cette imperfection, qui n'eſt pas médiocre, eſt peut-être l'unique défaut de cette excellente Tragédie. Rien de plus achevé que le perſonnage d'Andromaque ; c'eſt un modèle parfait de vertu. Nous n'avons point de Piece où l'amour ſoit plus tragique ; il y produit des effets funeſtes. Pyrrhus eſt aſſaſſiné ; Hermione ſe poignarde ſur le corps de ce Prince. La verſification eſt élégante, forte, harmonieuſe. Et cependant il y a bien loin encore d'Andromaque à Britannicus.

C'eſt ici que Racine n'eſt en rien inférieur à Corneille. Force, élévation, grandeur, caractères, tout eſt réuni dans ce chef-d'œuvre. On n'y peint pas les Romains avec cette emphaſe qui dégénère aſſez ſouvent en vaine déclamation. Les mœurs de Rome depuis l'extinction de la liberté, & celle de la Cour des Empereurs, y ſont repréſentées avec une fidélité ſingulière. C'eſt Agrippine, c'eſt Néron, c'eſt Burrhus

que l'on voit & qu'on entend ; tels qu'ils étoient dans le Palais des Céſars, tels qu'ils nous ſont montrés dans Tacite. Ce ſont les intrigues des affranchis, des courtiſans efféminés, de ces hommes de néant qui avoient tant de pouvoir à Rome ſous les tyrans, & qui en auront toujours beaucoup dans les Gouvernemens arbitraires. La Poëſie ne ſauroit porter plus loin l'art de la reſſemblance & de l'imitation. Il y a de l'amour, & du plus tendre & du plus touchant entre Britannicus & Junie. Mais cet amour eſt innocent ; il eſt fondé ſur la convenance, ſur la proportion des âges & du rang, ſur les droits communs au trône. La vertu même autoriſe la paſſion mutuelle de ces jeunes amans. Je ne comprends pas comment une Piece de ce caractère auroit pû cauſer des remords à ſon Auteur. Au moins eſt-il certain que dans ſes Tragédies les plus tendres, les plus propres à émouvoir les paſſions, il ne lui eſt jamais rien échappé de contraire à la bienſéance, ni aux bonnes mœurs. Il avoit trop de religion & de probité pour ſe permettre ces maximes licentieuſes qui rempliſſent nos Opéra, & qui, graces à la cor-

ruption du cœur humain, ſont devenues autant de proverbes contre la ſageſſe & la vertu. J'entends par ces maximes licentieuſes, non-ſeulement *ces lieux communs de morale lubrique*, où tout ſe rapporte au bonheur d'aimer, & aux plaiſirs de l'amour; mais principalement ces affreux préceptes où l'on enſeigne en vers ſententieux, à fouler aux pieds toutes ſortes de principes, de Loix & de devoirs. Quoi de plus horrible, par exemple, que ces deux vers d'un Opera célèbre.

Il faut ſouvent pour être heureux
Qu'il en coûte un peu d'innocence.

Penſée fauſſe d'ailleurs; car on n'eſt jamais heureux dans le crime.

Racine, ainſi que Corneille, eſt ſans reproche de ce côté là. Ne cherchons la ſource de ſes regrets que dans l'abus qu'il a fait d'une paſſion qu'on ne doit employer ſur le Théatre qu'avec des précautions extrêmes, & qu'il faut rendre odieuſe ou redoutable, hors les cas très-rares où elle peut être avouée par l'honneur & par la vertu.

Des Poëtes graves & auſtères, ſi nous jugeons des mœurs par les écrits, n'ont pas

craint d'introduire l'amour dans leurs Ouvrages ; mais il y eſt ſi inſenſé, ſi furieux, ſi miſérable, que les remords dont il eſt tourmenté, que les cataſtrophes qui l'accablent, ne ſervent qu'à inſpirer de la crainte & de l'éloignement pour cette déplorable paſſion. Dans Sophocle, le jeune Hémon plein d'un amour effréné pour Antigone, ſe poignarde lui-même dans le tombeau où cette malheureuſe Princeſſe, enfermée toute vivante par l'ordre de Créon, venoit de s'étrangler de ſes propres mains. Voilà de cette terreur grecque que Racine avoit bien étudiée, & dont on connoit, à pluſieurs traits répandus dans ſes Pieces, qu'il eût ſû mieux qu'un autre exprimer fortement les admirables effets. Dans Virgile, Didon livrée au plus furieux déſeſpoir, déchirée de remords, pourſuivie par l'ombre vengereſſe de ſon époux, monte enfin ſur le bûcher, & ſe tue en faiſant d'horribles imprécations contre l'amant qui l'a trahie, & qui n'a fait cependant qu'obéir aux Dieux. Voilà auſſi du terrible & de l'effrayant. Le ſujet de Phedre eſt encore plus tragique. De ſemblables paſſions ne ſont pas indignes de la Majeſté du Cothur-

ne. Elles jettent l'effroi dans l'ame des Spectateurs, bien loin de l'amollir & de le corrompre, quand elles ſont accompagnées d'ailleurs de ces grandes leçons qui annoncent au crime & aux foibleſſes la punition qui les ſuit.

Racine étoit trop perſuadé que la Scène Françoiſe ne pouvoit ſe ſoutenir ſans amour. Le ſuccès prodigieux & ſoutenu d'Athalie l'eût bien détrompé de cette erreur. Il la portoit juſqu'à croire que certains perſonnages devoient néceſſairement être amoureux, pour intéreſſer des François ; excuſe inſuffiſante, qui ne détruit point la critique judicieuſe que faiſoit M. Arnaud des amours d'Hippolyte & d'Aricie dans la Tragédie de Phedre, dont, à cela près, ce Théologien rigide ſe déclara publiquement l'approbateur, avouant même que des ouvrages dramatiques de cette nature n'avoient rien que de louable, & pouvoient devenir utiles.

Cette conſidération & les regrets de M. Racine m'ont fait naître l'idée d'examiner de plus près ſes Tragédies, en ce qui concerne l'amour, & de marquer celles, où ſelon mes lumières, cette paſſion a trop de

part ; celles où l'amour peut être d'un dangereux exemple ; enfin les pieces où il me paroît abſolument déplacé. Il y a, je le ſens, bien de la liberté dans cette critique rigoureuſe, à laquelle perſonne n'avoit penſé avant moi. Vous me le pardonnerez en faveur de mon admiration profonde pour votre illuſtre Père, de mon amitié pour vous, & de mon amour pour la vérité.

La Thébaïde.

La Thébaïde a beſoin de l'indulgence que l'Auteur demande pour elle au commencement de ſa Préface. Auſſi n'eſt-ce point cette Piece que j'attaque, mais les réflexions qui la précédent, dans leſquelles j'apperçois le ſyſtême de Racine ſur l'uſage ou ſur l'abus qu'un Poëte tragique peut faire de l'amour. On remarquera qu'il avoit déjà compoſé ſes principaux chefs-d'œuvres quand il expoſoit ces réflexions, fruits de ſon expérience & de ſes travaux. Ce n'eſt donc pas le jeune Auteur, c'eſt l'Ecrivain conſommé qui parle. Il eſt néceſſaire de rapporter d'abord ſes expreſſions. *L'amour qui a d'ordinaire tant de part dans les Tragédies, n'en a preſque point ici. Et je doute que je lui en donnaſſe davantage ſi c'étoit à recommencer. Car il faudroit ou que l'un des deux freres*

freres fut amoureux, ou tous les deux enſemble. Et quelle apparence de leur donner d'autres interêts que cette fameuſe haîne qui les occupoit tout entiers? ou bien il faut jetter l'amour ſur un ſecond perſonnage, comme j'ai fait. Pourquoi cette alternative ? S'enſuit-il de ce qu'un premier perſonnage ne ſauroit décemment être amoureux, qu'il faille qu'un perſonnage ſubalterne le ſoit ? Cette néceſſité une fois admiſe ſuffiroit pour dégrader la Tragédie. Ce ſeroit une preuve qu'elle ne peut ſe paſſer d'amour. Je ne reconnois point à ce dogme le ſublime Auteur d'Athalie. Ce qui ſuit n'eſt pas un correctif aſſez fort. *En un mot*, continue Racine, *je ſuis perſuadé que les tendreſſes ou les jalouſies des Amans ne ſauroient trouver que fort peu de place parmi les inceſtes, les parricides, & les autres horreurs qui compoſent l'hiſtoire d'Œdipe & de ſa malheureuſe famille.* Le *peu de place* eſt beaucoup trop, puiſque c'en eſt toujours une, & que dans de pareils ſujets elles n'en doivent point avoir du tout.

Je ne voudrois pas non plus que l'amour ſe fût gliſſé dans la Tragédie d'Alexandre, quoiqu'il y ſoit autoriſé par l'Hiſtoire. Une foibleſſe paſſagère de ce Héros ne tire point Alexandre.

à conſéquence pour ſon caractère, qui n'étoit ni tendre, ni ſenſible pour les femmes. On diroit à n'en juger que par la Tragédie de ſon nom, qu'il étoit naturellement porté à l'amour. Il s'y livre en homme qui n'eſt pas moins eſclave de cette paſſion que de la gloire de vaincre, & du deſir des conquêtes. Son attachement pour Cléofile remplit toute l'étendue de ſon ame. Je rougis pour lui du perſonnage qu'il fait jouer à Epheſtion. Ce Général Macédonien qui parle avec tant de fierté aux Souverains de l'Inde, a déjà perdu dans mon eſprit toute ſa dignité, depuis qu'il a ſignalé ſon entrée ſur la Scène par un Miniſtère très-vil, quoique aſſez recherché à la Cour des Rois. La même bouche qui dit à une Princeſſe galante, & perfide envers ſa Nation :

Fidèle confident du beau feu de mon maître,
Souffrez que je l'explique aux yeux qui l'ont fait naître.

n'eſt point faite pour dire enſuite à des Indiens :

Voilà ce qu'un grand Roi veut bien vous faire entendre,
Prêt à quitter le fer, ou prêt à le reprendre.
Vous ſavez ſon deſſein. Choiſiſſez aujourd'hui
Si vous voulez tout perdre, ou tenir tout de lui.

Tant de hauteur ne s'allioit point alors avec tant de baſſeſſe. Ce contraſte étoit réſervé pour d'autres Nations. Et c'eſt ici qu'on accuſeroit juſtement Racine, d'avoir péché contre la vraiſemblance des caractères & des mœurs. Il doit cette faute à l'intervention de l'amour dans une Piece qui n'en avoit pas beſoin. Alexandre & Porus ſont aſſez intéreſſans par eux-mêmes. Au reſte, malgré cet étalage d'amour, car tout eſt amoureux, Alexandre, Cléofile, Taxile, Porus, Axiane, il n'y a guère rien de plus beau que quelques Scènes de cette Tragédie; celle de Porus & de Taxile au premier Acte; au ſecond celle d'Epheſtion avec les deux Monarques Indiens; joignons-y tout le cinquieme Acte, dont la dernière Scène eſt remplie de pompe, & d'un interêt majeſtueux. Toutes les Scènes d'Axiane ſont auſſi fort belles, parce que ſon perſonnage eſt admirable d'un bout à l'autre, comme celui de Porus.

J'obſerverai à l'égard de cette Tragédie une choſe qu'on doit appliquer à toutes celles du même Auteur; c'eſt qu'il eſt faux qu'elles doivent à l'amour leurs principaux ornemens. Je n'excepte que Bérénice. Je

trouve dans toutes les autres des caractères parfaits, des beautés de détail, des Scènes raviſſantes où l'amour n'eſt pour rien ; des Andromaque, des Agrippine, des Burrhus, des Acomat, des Mithridate, des Agamemnon, des Clytemneſtre. Il n'en faudroit pas davantage, ce ſemble, pour fixer l'opinion commune. Mais les préjugés populaires ne ſe détruiſent point ainſi. Nous avons ſouvent ſous les yeux des vérités que nous ne voyons pas. Dans toute queſtion littéraire, on ne prend jamais que les extrêmes. C'eſt de ces deux poſtes oppoſés que l'on diſpute avec aigreur, ſans avancer ni reculer, ſans ſe concilier ni s'entendre ; il n'y a que les Gens de bon eſprit qui ſe placent au milieu.

Andromaque. Britannicus.

Si j'ai condamné l'amour dans les Tragédies de la Thébaïde & d'Alexandre, je lui ferai grace dans Andromaque & dans Britannicus. * Dans la première de ces deux Pièces il eſt ſi théatral, ſi terrible, ceux qu'il agite font une fin ſi malheureuſe, que leur exemple eſt plus capable d'épouvanter que de ſéduire. Dans Britannicus, l'amour du

* On a dit plus haut tout ce qu'il y avoit à dire ſur ces deux Pièces.

jeune Prince & de Junie eſt reſpectable & vertueux. Celui de Néron n'eſt pour ce monſtre qu'un vice de plus. Il les réuniſſoit tous. C'eût été manquer ſon caractère, que de lui en ôter un ſeul.

Bérénice ne ſervira point à l'Apologie de Racine. Tout eſt amour dans cette Pièce ; & comme il n'y ſauroit avoir une iſſue légitime, on ne doit l'approuver ni le tolérer. Titus n'ignore point l'obſtacle invincible, qui éloigne du trône des Céſars toute Femme étrangère. Son Amante en eſt inſtruite comme lui. Tous deux cependant ſe livrent à une paſſion qu'ils ne peuvent écouter ſans crime ; ils habitent le même Palais ; ils ſe voyent à toute heure & à tout moment, en public & en ſecret. Xiphilin dit en termes fort clairs, que Bérénice étoit la Concubine de Titus. Un fonds vicieux & ſi peu tragique, n'eſt point ſauvé par la nobleſſe des ſentimens, ni par la beauté de la verſification. Racine le jugeoit *très-propre pour le Théatre, par la violence des paſſions qu'il y pouvoit exciter.* * C'eſt un funeſte avantage que celui-là. Je ne doute point que l'Auteur Bérénice.

* Préface de Bérénice.

ne ſe ſoit ſouvent repenti d'avoir fait cette Tragédie, dont la lecture eſt preſque auſſi dangereuſe que la repréſentation. Quel dommage qu'il ait ſi mal employé ſon génie ! car il en a fallu beaucoup pour conduire avec chaleur juſqu'au cinquieme Acte, un ſujet qui ſemble expirer à tout moment, faute de matière. Que l'intérêt en eſt vif & ſoutenu ! Que la verſification en eſt belle ! Il y a même des endroits d'une grande élévation. Ce morceau du premier Acte, *De cette nuit, Phénice, as-tu vû la ſplendeur*, juſqu'à ce vers, *le monde en le voyant eût reconnu ſon maître*, eſt véritablement ſublime. Quelle magnificence d'expreſſion & de penſée dans les vers ſuivans !

Cette nuit enflammée,
Ces aîgles, ces faiſceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de Rois, ces Conſuls, ce Sénat,
Qui tous de mon amant empruntoient leur éclat.

Je viens de relire la Tragédie de Bérénice. Je l'ai de nouveau condamnée, mais en admirant Racine.

La Tragédie de Corneille ſur le même ſujet confirme ce que j'ai dit plus haut, que le génie abandonne tout-à-fait ce Grand-

homme quand il traite de l'amour. Le fonds de ſa Bérénice ne vaut pas mieux que celui de la Pièce de Racine ; & il a de moins l'interêt des ſituations, la nobleſſe des caractères, & les beautés de détail. A ne conſulter que le préjugé général, qui croiroit que Titus n'eſt Empereur & Romain que dans Racine ; & qu'il n'eſt dans Corneille qu'un Prince irréſolu, qu'un Amant foible & langoureux ? Ici ſa grandeur ni la dignité de l'Empire ne tiennent point contre Bérénice en pleurs.

Et bien, Madame, il faut renoncer à ce titre
Qui de toute la terre envain me fit l'arbitre.
Allons dans vos Etats m'en donner un plus doux ;
Ma gloire la plus haute eſt celle d'être à vous.
Allons où je n'aurai que vous pour Souveraine,
Où vos bras amoureux ſeront ma ſeule chaîne,
Où l'hymen en triomphe à jamais l'étreindra,
Et ſoit de Rome eſclave ou maître qui voudra. *

Là je vois dans toute leur étendue l'inflexibilité Romaine, & le courage d'un Empereur.

Ne vous attendez pas que las de tant d'allarmes,
Par un heureux hymen je tariſſe vos larmes.

* Corneille.

En quelque extrémité que vous m'ayez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me ſuit.
Sans ceſſe elle préſente à mon ame étonnée
L'Empire incompatible avec mon hymenée ;
Et je vois bien qu'après tous les pas que j'ai faits,
Je dois vous épouſer encor moins que jamais.
Oui, Madame, & je dois moins encore vous dire,
Que je ſuis prêt pour vous d'abandonner l'Empire,
De vous ſuivre, & d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'univers.
Vous verriez à regret marcher à votre ſuite,
Un indigne Empereur, ſans Empire, ſans Cour,
Vil ſpectacle aux humains des foibleſſes d'amour. *

Ce dernier morceau fait la critique du précédent, & du perſonnage entier de Titus, qui ne ceſſe dans Corneille d'offrir à ſa Maîtreſſe le ſacrifice des loix de Rome, & s'il faut, l'abandon de l'Empire même. Au ſurplus c'eſt dans cette Pièce ſi foible que ſont ces quatre vers ſi beaux :

La vie eſt peu de choſe, & tôt ou tard qu'importe
Qu'un traître me l'arrache, ou que l'âge l'emporte ?
Nous mourons à toute heure, & dans le plus doux ſort
Chaque inſtant de la vie eſt un pas vers la mort.

* Racine.

Reprenons les Pièces de Racine. Je ne dirai qu'un mot des Plaideurs, & ce mot ſera relatif à l'ojet de mes réflexions. Cette Comédie charmante, dont Moliere faiſoit tant de cas, ne ſera point miſe au nombre des ouvrages dangereux pour les mœurs. On s'y amuſe, & on y rit en toute ſûreté. Les plaideurs.

Il eſt peu de Tragédies où l'amour ſoit plus tendre & plus ſéduiſant que dans Bajazet. C'eſt une de ces Pièces qui ne peuvent que déranger des têtes foibles, & troubler de jeunes cœurs. Des paſſions de Sultanes ne ſont point des exemples d'héroïſme, ni de ſageſſe. Si l'amour & la vertu s'accordent quelquefois, c'eſt n'eſt jamais au Serrail. Malgré ce vice fondamental, que l'Auteur s'eſt rappellé plus d'une fois ſans doute dans ſes ſecrets repentirs, la Tragédie de Bajazet eſt une des meilleures de notre Théatre. L'amour n'en eſt pas le ſeul reſſort; la politique & l'amition y ſont mêlées avec art, & le rendent plus noble & plus tragique. Le caractère de Roxane eſt d'une grande force. Le perſonnage d'Acomat eſt au-deſſus de tout éloge. On regarde la première Scène de cette Tragédie comme le modèle & le chef-d'œuvre des expoſitions. Elle eſt Bajazet.

unique dans ſon genre, & par l'interêt qui y règne & par la netteté des faits, & par la beauté des Vers. Il y a pluſieurs momens de terreur dans le cours de l'action; l'ordre donné par Roxane de fermer le Serrail, l'arrivée de l'eſclave d'Amurat, l'évanouiſſe-d'Atalide. Le mot *ſortez* prononcé pour dernière réponſe, par la Sultane à Bajazet, qu'attendent les muets armés du fatal cordon, ſans que ce Prince en ſoit averti; ce ſeul mot, dis-je, fait friſſonner les ſpectateurs, inſtruits deja que c'eſt un ſignal de mort.

Je ne ſais où l'on a pris que Boileau trouvoit les Vers de Bajazet moins travaillés que ceux des autres Pièces de Racine. Ce n'eſt point-là un jugement de connoiſſeur, moins encore du ſouverain Juge de l'art des Vers. Depuis Alexandre toutes les Tragédies de Racine ſont également bien verſifiées. S'il y a quelquefois des différences, elles naiſſent uniquement du fonds, plus ou moins ſuſceptible de Poéſie. C'eſt partout la même élégance, la même harmonie, la même majeſté; partout la verſification la plus ſoutenue, la plus parfaite qui fût jamais, après celle de Virgile. Si Ra-

cine eſt quelque part ſupérieur à lui-même, comme verſificateur, c'eſt dans Phedre & dans Athalie.

Mithridate eſt de toutes les Tragédies de Racine celle où il y a plus de grandes choſes, & d'interêts différens. Quoique ce vieux Roi ſoit amoureux, de même que ſes enfans, ils ne ſont pas tellement remplis de leur amour, qu'ils ne méditent des deſſeins importans, & conformes à leurs vûes. La dernière défaite de Mithridate, les principales actions de ſa vie ramenées habilement & fondues dans la Pièce, l'invaſion qu'il projette, ſa haîne implacable contre les Romains, ſecondée par ſon fils Xipharès, les liaiſons de Pharnace avec ces mêmes ennemis, & la trahiſon de ce Prince, la puiſſance & la fierté de Rome, les victoires de ſes généraux, forment dans cette Tragédie un tableau où le Poëte a raſſemblé tout ce qui ſe paſſoit alors dans l'univers. Les Romains, ſans paroître ſur la Scène, ſemblent l'occuper. C'eſt ainſi que dans la mort de Pompée on eſt tout plein de ce héros, ſans le voir ſur le Théatre. Ce ſont là de ces coups de maître que l'art exécute, mais que le génie ſeul produit. Mithridate.

On condamnera toujours dans le perſonnage de Mithridate la ruſe dont ce Prince ſe ſert pour découvrir le ſecret de Monime. Ce détour eſt bas & tout-à fait indigne de la Majeſté Royale. On dira qu'un homme ſoupçonneux par habitude & par tempérament, comme l'étoit Mithridate, a recours aux plus vils moyens pour éclaircir ſes ſoupçons ; & que ſouvent un Roi n'a de reſpectable que ſa dignité. Je le ſais. Mais dans la Tragédie il faut que tout ſoit grand, que tout ſoit noble & auguſte. Le crime même y doit être exempt de baſſeſſe. Il eſt vrai que de cette petite ruſe il naît des ſituations, de l'intérêt, de la terreur, & que nous lui devons ce moment théatral, ſi heureuſement dépeint dans ces quatre mots : *Seigneur, vous changez de viſage* ! Monime eſt la vertu même ; cependant il y a trop d'amour dans cette Tragédie. Je n'aime point à voir la même Princeſſe écouter tour-à-tour les déclarations du Père & des enfans.

Que direz-vous de tout ceci, Monſieur ? En vérité je rougis de ma confiance & de mon indiſcrétion. Je cenſure ſans ménagement un de ces hommes dont on ne doit

lire les Ouvrages, ni prononcer le nom qu'avec reſpect, & j'adreſſe ma critique à ſon Fils. Vous en ferez l'uſage que vous jugerez à propos ; & comme je la ſoumets ſans réſerve à votre jugement, je vais la pourſuivre & la finir.

Qu'Iphigénie eſt intéreſſante ! L'amour y eſt paré de toutes les graces de l'innocence & de la pudeur. La Fille d'Agamemnon, promiſe par ſon Père au jeune Achille, n'aime dans ſon Amant que l'Epoux qui lui eſt deſtiné. Tous les reſſorts de la Tragédie ſont ici mis en jeu ; pitié, terreur, amour de la patrie, amour paternel, amour filial. Et quelle variété dans le même ſentiment ! La tendreſſe d'Agamemnon pour ſa fille n'eſt point celle de Clytemneſtre. Quelle diverſité de caractères ! La fierté d'Agamemnon, l'emportement de Clytemneſtre, la douceur d'Iphigénie, la colère & l'impétuoſité d'Achille, l'Eloquence & l'adreſſe d'Uliſſe, la jalouſie d'Eriphile. Quel contraſte de paſſions & d'interêts ! interêt de religion, interêt d'amour, interêt de politique, interêt de Nation. Cette Tragédie montre encore mieux que Mithridate & Britannicus, les reſſources qu'avoit Racine

Iphigénie.

pour attendrir & pour émouvoir ſans le miniſtère de l'amour. Eriphile joue un perſonnage odieux, mais ſavamment imaginé pour amener un dénouement auſſi heureux qu'inattendu.

Phedre. Un mot ſuffira pour Phedre. C'eſt le triomphe du vrai tragique, & de l'art des vers. Cette tragédie ſeroit ſans défaut, ſi le ſauvage Hippolyte n'aimoit, au lieu d'Aricie, que ſon arc, ſes javelots & ſon char.

Il n'y a donc que bien peu de Pièces de Racine où l'amour ſoit irréprochable en lui-même, & par rapport à l'Auteur. Dans les unes il n'eſt point ſelon les règles exactes de la bienſéance & de la vertu ; dans les autres il eſt étranger au ſujet, ou s'empare trop de l'action.

Après une critique ſi peu ménagée, on me permettra bien de dire (& pourquoi ne dirois-je pas ce qu'il eſt tems que tout le monde avoue ?) que ſi on faiſoit un examen auſſi ſcrupuleux & auſſi détaillé des Pièces de Corneille, ce Poëte vénérable ſeroit convaincu de plus de fautes dans ce genre que Racine même. On lui paſſera l'amour dans Polyeucte, dans le Cid, dans les Horaces. Mais il eſt inutile dans Hera-

clius, déplacé dans la mort de Pompée, ridicule dans Sertorius, insupportable dans Œdipe. J'en pourrois citer d'autres où il n'est pas plus heureusement employé ; car de vingt-deux Tragédies qui composent le Théatre de Corneille, il n'y en a pas une seule sans amour. Racine est le premier Poëte François qui ait fait des Tragédies sans cette frivole passion. C'est un avantage qu'il a sur Corneille, & qu'on ne sauroit trop faire valoir dans la comparaison de ces deux Grands-hommes. On les a souvent mis en parallèle ; mais on n'a jamais dit pour & contre ce qu'il falloit dire. Les admirateurs de Corneille parlent de Racine comme si ce n'étoit point l'Auteur de Britannicus, de Mithridate, de Phedre & d'Athalie. Je soupçonnerois sans peine ceux qui l'ont traité de *Pigeonneau*, * de n'avoir lû qu'Alexandre & Bérénice. Dans les quatre Poëmes que je viens de citer il est aigle † autant que Corneille peut l'être dans les siens. Ses défenseurs, au contraire, n'ont eu ni la force

---

* *Columbulus.*

† Voyez la Harangue Latine du P. Porée où il est appellé *Columbulus*, & Corneille *Aquila.*

de l'abandonner ſur ſes défauts, ni le courage d'attaquer ceux de Corneille, qui ſont les mêmes en matière d'Amour, j'entends l'abus qu'ils en ont fait l'un & l'autre; & de trancher la diſpute, en diſant hardiment qu'Athalie eſt le chef-d'œuvre du Théatre, & de l'eſprit humain.

Et qu'on ne croye pas que par cette préférence d'Ouvrages je veuille m'élever contre la ſupériorité perſonnelle de Corneille. Je mets l'Enéïde fort au-deſſus de l'Iliade, en plaçant Virgile fort au-deſſous d'Homère. J'ai lû depuis peu des Lettres ingénieuſes ſur M. de Fontenelle, dont je ne connois pas l'Auteur, & dans leſquelles on parle de moi avec des éloges qu'aſſurément je n'ai point recherchés, & que je ne mérite pas. On dit dans ces Lettres à l'occaſion de l'éternelle diſpute ſur Corneille & ſur Racine, que le bruit du Parnaſſe eſt que le premier gagnera ſon procès contre le ſecond. Je penſe à peu près de même. Mais il eſt vraiſemblable auſſi que les Tragédies de Racine gagneront le leur contre celles de Corneille.

Eſther. Eſther l'a emporté long-tems ſur Athalie, & c'eſt ce qu'on a de la peine à concevoir;

cevoir ; non que j'en eſtime moins Eſther, qui eſt un fort bel Ouvrage ; mais à la verſification près, la différence eſt grande entre ces deux Tragédies. La première eſt ſans intrigue d'amour, comme la ſeconde ; les ſentimens d'Aſſuérus pour la Reine n'étant qu'une tendreſſe d'Epoux fondée ſur l'eſtime & ſur la vertu. Les beautés de détail ſont dans cette Pièce d'un ordre ſupérieur. Tels ſont particuliérement les deux morceaux ſur la Puiſſance de Dieu, l'un dans la bouche de Mardochée, au premier Acte :

Pour diſſiper leur ligue il n'a qu'à ſe montrer,
Auſſi-tôt dans la poudre il les fait tous rentrer....

L'autre dans la bouche d'Eſther, au dernier Acte :

Ce Dieu, maître abſolu de la terre & des cieux,
N'eſt point tel que l'erreur le figure à vos yeux....

Le caractère & les effets de l'ambition & de l'orgueil ne ſont repréſentés nulle part auſſi vivement ni avec autant de vérité, que dans le perſonnage d'Aman. Les Miniſtres ne feroient pas mal de parcourir quelquefois, dans leurs momens de loiſir, les Scènes de ce Favori avec Hydaſpe & avec Zarès.

Il m'eſt venu une penſée en reliſant Eſ-

ther. Ne ſeroit-ce point la Pièce que Racine s'eſt attaché à verſifier avec le plus de force & de correction ? J'oſe au moins avancer qu'il n'y a pas dans tout ce Poëme un ſeul Vers foible. Quel charme & quelle énergie de verſification ! Que d'expreſſions neuves ! Que de traits hardis !

Il fut des Juifs, il fut une inſolente race ;
Répandus ſur la terre ils en couvroient la face.
Un ſeul oſa d'Aman attirer le courroux :
Auſſi-tôt de la terre ils diſparurent tous.

C'eſt dans ce goût là que cette Tragédie eſt écrite depuis la première Scène juſqu'à la dernière. Et ſur cela je demanderois pourquoi l'on dit de tant de Verſificateurs qu'on n'oſeroit comparer à Racine, qu'ils écrivent avec force, & qu'on dit de lui ſimplement qu'il écrit avec élégance. De combien de Tragédies nouvelles n'ai-je point lû dans les extraits qu'on en donne, ou dans les éloges qu'on en fait, qu'elles ſont fortement écrites, que le ſtyle en eſt fort, que les Vers en ſont pleins de force ! Ces expreſſions que l'on prodigue pour caractériſer différens Verſificateurs, cette élégance attribuée à Racine, cette force accordée à de

jeunes commençans, ſignifieroient-elles pour ceux-ci qu'ils réuniſſent la force & l'élégance, & pour Racine que l'élégance exclud la force ? De quelle manière qu'on s'explique, je ne vois dans tout cela que du faux, ou du mal-entendu. De beaux Vers ſont ceux où il y a de l'harmonie, de la force & de l'élégance. Sans ces trois qualités point de verſification parfaite. Elles ſe trouvent dans le plus haut degré dans les vers de Virgile & de Racine.

Athalie.

Le ſort d'Athalie eſt décidé. Elle jouït enfin ſur le Théatre François d'une primauté juſqu'à préſent indiſputable, & qui probablement le ſera toujours. Je ne m'arrêterai qu'aux leçons importantes qu'elle renferme. Cet Ouvrage eſt fait pour corriger & rendre meilleurs les bons Rois, pour inſtruire leurs Miniſtres, pour effrayer les Tyrans & les impies, pour conſoler les Sujets opprimés. Le précis de cette morale ſalutaire eſt compris dans les quatre Vers qui terminent la Tragédie :

Par cette fin terrible & dûe à ſes forfaits,
Apprenez, Roi des Juifs, & n'oubliez jamais
Que les Rois dans le ciel ont un juge ſévère,
L'innocence un vengeur, & l'orphelin un père.

Je voudrois que tout Inſtituteur de jeune Prince fît apprendre par cœur à ſon élève, & lui expliquât les Vers ſuivans :

De l'abſolu pouvoir vous ignorez l'ivreſſe,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresſe.
Bien-tôt ils vous diront que les plus ſaintes loix,
Maîtreſſes du vil peuple, obéiſſent aux Rois ;
Qu'un Roi n'a d'autre frein que ſa volonté même ;
Qu'il doit immoler tout à la grandeur ſuprême ;
Qu'aux larmes, au travail le peuple eſt condamné,
Et d'un ſceptre de fer veut être gouverné ;
Que s'il n'eſt opprimé tôt ou tard il opprime.
Ainſi de piége en piége, & d'abyme en abyme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu ſous une affreuſe image :
Hélas ! ils ont des Rois égaré le plus ſage.

Un ample & judicieux Commentaire ſur chaque trait de ce morceau ſeroit préférable à tous les *ad uſum* faits & à faire. Que le Théatre ſeroit une excellente Ecole ſi on n'y repréſentoit que des Pièces telles qu'Eſther & Athalie ! Doutera-t-on que Racine ne fut capable d'en compoſer pluſieurs du même genre & de la même beauté ? C'eſt à ſes ſucceſſeurs, c'eſt à ceux qui marchent

ſi glorieuſement ſur ſes traces, de groſſir le nombre de ſemblables Tragédies. Son exemple a déjà été ſuivi dans Mérope avec un ſuccès éclatant & bien mérité. Je connois quelqu'un qui avoit dans ſon porte-feuille des Eſſais Dramatiques ſans amour, avant que Mérope eût brillé ſur la Scène Françoiſe. Cette réuſſite & ces tentatives ſont les fruits d'une émulation inſpirée par Athalie & par Eſther. N'oublions pas que ſi Corneille eſt chez les modernes le Reſtaurateur de la Tragédie, Racine eſt parmi nous le premier Auteur de Tragédies ſans amour; & qu'il eſt moins glorieux de rétablir, de créer, ſi l'on veut, le Théatre, que de le conſacrer à la vertu, à la Religion & à la piété.

En effet, & je ne dois point omettre cette nouvelle réflexion, il ne s'eſt pas contenté de ſupprimer l'amour dans ſes dernières Tragédies; il a fait plus. Dégoûté des ſources menſongères de la Fable, & des récits ſouvent fabuleux de l'Hiſtoire Profane, il a cherché ſes ſujets dans le ſein de la vérité même. La Majeſté Divine, la grandeur & les vengeances de l'Etre ſouverain éclatent dans les Ouvrages dont nous par-

lons ; Poëmes d'autant plus inſtructifs & d'autant plus effrayans, que les évènemens y ſont conduits par la main Toute-puiſſante qui ſe fait un jeu de l'humiliation des Rois & de la deſtruction des Empires.

C'eſt ici le lieu de remarquer que Racine a fourni pour le Théatre François deux carrières également brillantes ; l'une toute profane, qui nous a valu neuf Tragédies ; l'autre toute ſainte, & malheureuſement de trop peu de durée, puiſqu'elle n'a produit qu'Eſther & Athalie. Ces deux carrières ſi différentes ont fini par des époques à peu près ſemblables. Phedre perſécutée dans ſa naiſſance par des ennemis faits pour l'admirer, eſſuya la rivalité d'une miſérable Phedre de Pradon ; & Athalie fut ſi peu recherchée dans ſa nouveauté, qu'on n'en parla preſque point. Tant il eſt vrai que l'envie, la cabale, ſinguliérement le mauvais goût combattent quelquefois, étouffent même le ſuccès des meilleurs ouvrages, & la réputation des Ecrivains du premier ordre. Mais ce ſont des efforts vains & paſſagers. Le tems qui détruit tout, hors la vérité, confond à la fin l'injuſtice & l'erreur.

Je ne terminerai point cet écrit, Monsieur, sans vous entretenir d'un recueil en trois volumes in-12, publié en 1728 par M. le Marquis Maffei, sous ce titre : *Theatro Italiano, ossia scelta di Tragedie per uso della Scena.* Ce choix de Tragédies à l'usage du Théatre est précédé d'un discours intéressant qui contient l'Histoire & la défense du Théatre, & c'est dans cet Ouvrage que j'ai lû des choses qui m'ont surpris de la part d'un Ecrivain équitable & judicieux.

Que M. Maffei ait entrepris l'apologie du Théatre Italien ; qu'il ait tâché d'en rétablir l'honneur, & de convaincre les autres Nations de l'excellence des Tragédies Italiennes, il n'y a rien en cela que de louable, rien qui ne convienne à un Citoyen illustre, à un Savant zélé pour la gloire littéraire de sa patrie. Mais ne peut-on s'élever soi-même sans abaisser les autres ? M. Maffei paroit supporter impatiemment la réputation distinguée dont le Théatre François jouit chez tous les peuples de l'Europe. S'il ne dit pas en termes formels qu'il n'en fut guères de plus injustement usurpée, au moins le fait-il entendre assez clairement. Et l'on doit avouer que rien ne seroit réellement plus

mépriſable que les Tragédies Françoiſes, ſi elles avoient le malheur de reſſembler au portrait qu'on en voit dans le Diſcours du critique Italien.

J'oſerois croire qu'elles lui ſont peu connues, puiſqu'il n'a ſeulement pas nommé celles de Corneille & de Racine. Dira-t-on de ces deux Poëtes qu'ils n'ont mis ſur la Scène que des *Monſieur* & des *Madame* ? Cette froide plaiſanterie ne tombe pas ſans doute ſur les Tragédies de Cinna, d'Heraclius, de Phedre & d'Athalie. M. Maffei l'auroit-il puiſée dans ces deux vers de la Sophonisbe de Mairet ?

Mon ami, m'a-t-il dit, va-t'en dire à Madame
Que Rome ne veut pas qu'elle vive ma femme.

Quand on veut prononcer ſur le mérite d'une Nation dans quelque Art que ce ſoit, je penſe qu'il eſt de la juſtice de n'en porter ſon jugement que ſur les Ouvrages des meilleurs Artiſtes. Nous pourrions avoir vingt Poëmes Epiques Grecs, autant de Latins, tous plus mauvais l'un que l'autre, que l'Iliade & l'Enéïde ſeule ſuffiroient pour faire adjuger à la Grèce & à Rome le prix du genre Epique. On ſeroit peu au fait de

notre Théatre, ſi on en jugeoit par ce long & ennuyeux Recueil de Tragédies, qu'on a décoré du titre impoſant de *Théatre François*. On y a reſſuſcité, je ne ſais pourquoi, toutes les vieilles Pièces de Mairet, de Gombaud, de Boiſrobert, qui ne ſont que des Elégies dialoguées, & des converſations dramatiques.

Ces ſortes de Collections de toute eſpèce, imaginées par l'amour du gain, exécutées ſans goût, multipliées ſans néceſſité, appauvriſſent plus la République des Lettres, qu'elles ne l'enrichiſſent. Un étranger, par exemple, qui ſait que le Théatre des Grecs du P. Brumoy ne contient que les meilleures Tragédies d'Eſchyle, de Sophocle, & d'Euripide, qu'on n'a mis dans le Théatre Anglois que les Pièces les plus eſtimables de Shakeſpear, de Dryden, d'Otway, & qui n'auroit d'ailleurs qu'une connoiſſance ſuperficielle de notre langue; cet étranger, dis-je, croiroit qu'un recueil en pluſieurs volumes intitulé, *Théatre François*, ou Recueil des meilleures Pièces de Théatre, eſt un choix fait avec ſoin, & par une bonne main, des plus belles Tragédies qui ayent paru en différens tems ſur la Scène Françoiſe. Il ſe tromperoit. Dans

cette nombreuſe ſuite il n'y en a que fort peu qui ſe ſoient ſoutenues conſtamment ſur le Théatre. Les autres n'ont eu que des ſuccès médiocres, ou ſi elles ont réuſſi dans le tems, elles ſont tombées depuis dans l'oubli le plus profond.

De-là ces fauſſes impreſſions que l'on prend de la Littérature Françoiſe dans les pays étrangers, dans nos Provinces même, où le bon reçu indifféremment avec le mauvais, ſous le paſſe-port de la Capitale, donne aux jeunes Gens un goût confus & incertain, auſſi nuiſible aux Lettres que le goût biſarre & dépravé des demi-connoiſſeurs de ce tems. M. Maffei n'étoit point fait pour établir dans ſa patrie d'injuſtes préjugés. Bon Poëte, bel Eſprit, Ecrivain ſavant, il a marqué trop de partialité dans ſes opinions. Avant qu'il eût vû l'amphithéatre de Nimes, il ne vouloit pas convenir qu'il y eût un amphitheatre en France. * On ne juſtifiera jamais la cenſure paſſion-

* Voyez ſa *Verona illuſtrata* où il donne un démenti ſur ce fait à tous les Voyageurs, aux Architectes, aux Antiquaires, & ſes Lettres ſur les antiquités Françoiſes où il ſe rétracte.

née qu'il fait du Théatre François, & le ſilence affecté qu'il garde ſur Corneille & ſur Racine : ſilence au ſurplus qui n'enveloppe que les noms ; car le Théatre François comprend eſſentiellement les Tragédies de ces deux hommes immortels.

Vous voyez, Monſieur, où m'a mené le deſir de vous arracher un Ouvrage que je vous ai demandé ſi ſouvent, & avec tant d'inſtance. J'en ai fait un de mon côté ; & c'eſt, j'en conviens, une eſpèce d'entrepriſe ſur le vôtre, independamment de tout ce que je puis avoir haſardé de répréhenſible dans le cours de mes réflexions. Supprimez cet Eſſai, j'y conſens ; le public n'y perdra rien. Mais rendez juſtice aux ſentimens qui me l'ont dicté, à mon zèle pour les Lettres, & à mon attachement inviolable pour vous.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Caix, ce 9 Novembre 1751.

RACINE

A Mlle. Le Couvreur.

Vous, sur qui Melpomène fonde
Les progrès de son art long-tems interrompus,
Le Couvreur, recevez l'homage & les tributs
D'un Citoyen de l'autre Monde.

Mes succès, par vos soins, surpassent mes desirs.
C'est par vous que Monime, Hermione, Athalie,
Phedre, Roxane, Iphigénie,
Heureux enfans de mes loisirs
Vivent chez les François, font encor leurs plaisirs.

Jouissez, Le Couvreur, d'une gloire si belle.
Vous ignoriez jusqu'à ce jour
Ma reconnoissance & mon zèle.
J'en rougis. Il est tems de montrer du retour,
Et je vais dans ces vers, faits au jardin des Ombres,
Vous raconter le démêlé
Qu'au fonds de nos bocages sombres,
Eut hier avec moi l'ingrate Chanmêlé.

Mon amour forma ſa jeuneſſe.
Pour elle vous ſavez juſqu'où fut ma tendreſſe,
Combien dans ſes nœuds j'ai ſouffert.
Je lui parlois encor des troubles de mon ame :
Je diſois qu'Apollon & l'amour de concert
Prenoient ſoin de venger ma flamme :
Que ces Dieux pour punir ſon cœur
Avoient chez les mortels envoyé Melpomène,
Et que pour habiter la Scène
La Déeſſe avoit pris le nom de Le Couvreur.

Cet éloge à coup ſûr devoit m'être funeſte.
L'ombre fière & jalouſe en frémit à l'inſtant.
Femme, Rivale, Actrice, on devine aiſément
Si ſa colère fut modeſte.
Mais un heureux évènement
En ſuſpendit le cours, & m'épargna le reſte.

Un Dieu, c'étoit l'amour : ne vous étonnez pas
Qu'aux antres de la mort il ait porté ſes pas ;
Il perce à votre nom, les plus ſombres retraites.
Grace à vos yeux vainqueurs, toujours ſûr de ſes coups,
Il remplit les lieux où vous êtes
Et ceux où l'on parle de vous.

Il arrive. Si-tôt qu'il frappe notre vûe,
La foule d'habitans dans nos bois répandue

Se rassemble de toutes parts.
Ce Dieu découvre à nos regards
Un portrait que lui-même avoit pris soin de faire.
D'un transport ravissant je me sentis atteint.
Ce portrait enchanteur pouvoit-il ne pas plaire !
C'étoit le vôtre, & l'amour l'avoit peint.

Mais alors de ce Dieu l'étonnante magie
Sur ce brillant tableau répand des traits de vie.
La toile obéit à ses loix :
On voit vos mouvemens, on entend votre voix.
Déjà nous éprouvons la douce violence
Qui va bien-tôt nous entraîner ;
Et tout l'Elisée en silence
N'attend plus qu'un coup d'œil pour se déterminer.
Il gémit avec vous, avec vous il s'irrite ;
Il se trouble, il tremble, il s'agite ;
Un geste, un seul regard nous conduit tour à tour
Du calme à la terreur ; de la haîne à l'amour.
Euripide versoit des larmes,
Sophocle par fierté vouloit cacher ses pleurs ;
Mais tous deux avouoient qu'embellis par vos charmes,
Mes Vers ont dû vaincre les leurs.

Ce spectacle aussi-tôt termina la querelle.
Plus surprise que nous, & vainement rebelle,

Chanmêlé reſſentit ce charme tout-puiſſant,
Vous admira, ſe tut, & fuit en rougiſſant.

Mais connoiſſez l'amour & quel eſt ſon empire.
Mon cœur trop prompt à s'enflammer,
Apprit en vous voyant qu'une ombre peut aimer,
Et n'a ſçu réſiſter au plaiſir de le dire.
Vous ſavez mon ſecret, & tout mort que je ſuis,
Je voudrois inſpirer de la reconnoiſſance,
(Qui dit amour, dit eſpérance)
Ecrivez-moi ſi je le puis.

J'ai mis dans notre confidence
Un jeune élève des neuf ſœurs,
Qui par leurs premieres faveurs
A mérité ma confiance.
Hélas! je me livre à ſa foi.
Je ne ſais quel trouble m'annonce
Que puiſqu'il vous connoit, il penſe comme moi.
Mais, fût-il mon rival, donnez-lui la réponſe.

LETTRE

LETTRE

De M. Racine au Père Bouhours.

JE vous envoie, mon Révérend Père, trois exemplaires de nos Harangues académiques. Je vous prie de tout mon cœur, d'en vouloir donner un au R. Père Rapin & au R. Père de la Baune. J'ai bien peur que vous ne trouviez ſur le papier bien des fautes que ma prononciation vous avoit déguiſées. Mais j'eſpère que vous les excuſerez un peu, & que l'amitié que vous avez pour moi aidera peut-être autant à vous éblouir, que ma declamation l'a pû faire. Je ſuis de tout mon cœur,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

RACINE.

LETTRE

Du Méme au Méme

JE vous envoie les quatre premiers Actes de ma Tragédie, & je vous enverrai le cinquième, dès que je l'aurai tranſcrit. Je vous ſupplie, mon révérend Père, de prendre la peine de les lire, & de marquer les fautes que je puis avoir faites contre la langue, dont vous êtes un de nos plus excellens Maîtres. Si vous y trouvez quelques fautes d'une autre nature, je vous prie d'avoir la bonté de me les marquer ſans indulgence. Je vous prie encore de faire part de cette Lecture au R. Père Rapin, s'il veut bien y donner quelques momens.

Je ſuis,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

RACINE

LETTRE

De Racine à Deſpréaux,

A Fontainebleau le 12 Octobre.

JE ſuis très-obligé, Monſieur, au Révérend Père Bouhours de toutes les honnêtetés qu'il vous a prié de me faire de ſa part & de la part de ſa Compagnie. Je n'avois pas encore oui parler de la Harangue de leur Régent de troiſième, & comme ma conſcience ne me reprochoit rien à l'égard des Jéſuites, je vous avoue que j'ai été un peu ſurpris d'apprendre par votre Lettre, qu'on m'eût déclaré la guerre chez eux. Vraiſemblablement ce bon Régent eſt du nombre de ceux qui m'ont très-fauſſement attribué la traduction Françoiſe du *Santolius Pœnitens*, & il s'eſt crû engagé d'honneur à me rendre injures pour injures. Si j'étois capable de lui vouloir quelque mal, & de me réjouir de la forte réprimande que le Père Bouhours dit qu'on lui a faite, ce ſeroit ſans doute pour m'avoir ſoupçonné d'être l'Auteur d'un pareil Ouvrage. Car pour ce qui eſt de

mes Tragédies, je les abandonne très volontiers à sa critique. Il y a long-tems que Dieu me fait la grace d'être assez peu sensible au bien & au mal qu'on en peut dire, & de ne me mettre en peine que du compte que j'aurai à lui en rendre quelque jour. Ainsi, Monsieur, vous pouvez assurer le Père Bouhours & tous les Jésuites de votre connoissance que bien loin d'être fâché contre ce Régent, qui a tant déclamé contre mes Pièces de Théatre, peu s'en faut que je ne le remercie & d'avoir enseigné une si bonne morale dans leur Collége, & d'avoir donné lieu à sa Compagnie de marquer tant de chaleur pour mes intérêts, & qu'enfin quand l'offense qu'il m'a voulu faire seroit plus grande, je l'oublierois avec la même facilité, en considération de tant d'autres Jesuites dont j'honore le mérite, & sur-tout du révérend Père de la Chaise qui me témoigne tous les jours mille bontés, & à qui je sacrifierois bien d'autres injures. Je vous supplie de croire, Monsieur, que personne n'est plus sincèrement à vous que votre très-humble & très-obéissant serviteur, RACINE.

FIN.

CONSIDERATIONS

SUR

L'ART DU THEATRE.

L'auteur de l'opuscule suivant est Mr. Claude Villaret né à Paris en 1715. Il fit d'abord seul un mauvais roman, la belle allemande : puis en société une pièce de théâtre qui ne réussit pas davantage. Il fut ensuite comédien, sous le nom de Dorval, et on dit qu'il ne manquoit pas de talent pour cette profession; l'essai qu'il en fit nous a valu de sa part des Considérations sur l'art du Théâtre : il le quitta et se consacra aux Lettres. Il fut nommé premier commis de la chambre des Comptes, et mit de l'ordre dans le dépôt des titres de cette Cour. L'abbé Velly étant mort en 1759, Mr. de Villaret fut son continuateur. On le nomma presque en même temps secrétaire de la pairie et des pairs. Sa continuation de l'histoire de France commence au huitième volume in-12, par le règne de Philippe de Valois, et finit à la page 348 du dix-septième volume, histoire de Louis XI, &c. On attribue encore à Mr. Villaret l'opuscule intitulé : L'Esprit de Voltaire. Il mourut en 1766. (Encyclopédie méthodiques.)

Ces deux Opuscules réunis sont offerts
à Monsieur Joanny,
distingué dans l'art qu'il professe
avec tant de goût que de succès,
comme un bien faible témoignage
de l'attachement et de l'estime
qu'a pour ses vertus et pour ses talens
Renaud,
Libraire à Montpellier.

CONSIDERATIONS

SUR

L'ART DU THEATRE.

*D*** à M. Jean-Jacques Rouſſeau, citoyen de Geneve.*

Eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines.

A GENEVE,

Chez HENRI-ALBERT GOSSE.

M. DCC. LIX.

MONSIEUR,

SI la pureté d'intention peut inſpirer *quelque fierté* à tout Ecrivain qu'elle anime; je crois qu'il m'eſt permis de prétendre à cette gloire, ainſi que vous. Je ne penſe pas, il eſt vrai, *que peu d'Auteurs m'ayent donné l'exemple de ce déſintéreſſement, & que fort peu voudront l'imiter* : (pardonnez-moi ſi je me ſers de vos propres expreſſions.) Je n'ai pas l'opinion flateuſe, ſi vous le voulez, que la ſincérité & le déſintéreſſement ſoient le partage excluſif

d'un ſi petit nombre d'Ecrivains, en vous comptant, comme vous l'avancez modeſtement, qu'on doive déſeſpérer que votre exemple tire à conſéquence. Sentez-vous digne, je ne m'y oppoſe pas, de la deviſe: *Vitam impendere vero*, que vous vous êtes appropriée, mais ne refuſez pas aux autres Ecrivains l'avantage d'être admis au nombre de vos élûs. On avoit dit avant vous: *Nul n'aura de l'eſprit que nous & nos amis.* Il vous étoit réſervé ſans doute, d'affirmer: *Qu'en ce monde pervers les Auteurs ſont ſans foi, fourbes, intéreſſés, hors mes amis & moi.* Vous n'en aimeriez pas moins la ſincérité, en permettant aux autres de lui rendre leurs hommages,

cela ne diminueroit rien de votre portion de gloire & de vertu : c'eſt un héritage, où la diviſion peut avoir lieu, ſans préjudicier aux intérêts de ceux qui s'en ſont mis en poſſeſſion, & l'on vous paſſeroit ſans murmurer votre faſtueuſe deviſe. Vous décideriez avec moins d'autorité, ſi vous aviez réfléchi, que pour bien juger de la pureté d'intention & du déſintéreſſement d'un Auteur, il faudroit pénétrer dans ſon ame, pour y reconnoître l'accord de ce qu'il écrit avec ce qu'il penſe réellement. Avez-vous ſcruté les intentions de preſque tous les Ecrivains que vous réprouvez ? Sur quel fondement leur refuſez-vous la pureté d'intention & le déſintéreſſement ?

ſi vous n'en décidez que ſur l'impreſſion que vous font leurs ouvrages, votre condamnation me paroît hazardée : car ils pourroient alléguer pour leur défenſe : *Lecteur, je puis me tromper moi-même, mais non pas vous tromper volontairement ; craignez mes erreurs, & non ma mauvaiſe foi.* Un pareil aveu vous diſpoſeroit ſans doute à modérer la rigueur de vos jugemens. C'eſt dans ces diſpoſitions favorables, & dont je vous invite à faire uſage, que je vais prendre la liberté d'examiner, avec vous, votre Lettre datée de Montmorenci, du 20 Mars 1758. & que j'ai reçûe de la Haye à la fin d'Octobre de la même année.

CONSIDERATIONS

SUR

L'ART DU THEATRE.

LE goût des arts, l'honneur de ma patrie, l'amour du genre humain, un respect inviolable pour la vérité, voilà les motifs qui m'engagent à publier mes réflexions sur l'art du Théâtre. C'est un objet trop important, pour qu'il soit permis de regarder avec indifférence le jugement qu'on en doit porter. Avantageux, il faut l'admettre, il faut le rejetter s'il est nuisible. La conservation de la pureté de nos mœurs en dépend, & quoique sans ménagement, sans

daigner même entrer dans aucun examen, pour revêtir au moins d'une apparence de justice cet anathême que vous fulminez contre nous, vous nous reprochiez une corruption dont votre heureuse patrie est exempte, la vertu ne nous est pas si étrangere, qu'il ne nous soit permis de prendre un intérêt sensible à tout ce qui la concerne, & de faire tous nos efforts pour diminuer notre dépravation. Nous avons des spectacles, nous avons porté cet art à un dégré, qui nous rend à cet égard supérieurs à toutes les Nations. Il n'y a presque plus de Peuples de l'Europe, qui ne fassent leurs délices de nos Pieces & de nos Acteurs. En adoptant vos maximes, nous devons être regardés comme des séducteurs du genre humain. Voyons si nous ne méritons pas un titre moins odieux, en examinant vos austeres paradoxes. Il s'agit de sçavoir,

Si les spectacles sont bons en eux-mêmes.

S'ils peuvent s'allier avec les mœurs.

Si tout Gouvernement peut les comporter.

Si la profeſſion de Comédien eſt honnête.

Je crois que la premiere de ces queſtions doit réſoudre toutes les autres. Un art bon par ſoi-même ne ſçauroit être contraire aux mœurs, que dans le cas où l'on en feroit un mauvais uſage, (danger commun à tous les arts qui peuvent devenir pernicieux par l'abus) ce qui ne pourroit être attribué à un vice de l'art, mais de l'artiſte, ou des amateurs de cet art.

Pouvant s'allier avec les mœurs, tout Gouvernement peut le comporter, & doit le protéger, puiſque tout Gouvernement a un intérêt ſenſible de perfectionner la morale, qui forme un des plus ſolides fondemens de toute autorité légitime.

Il ne peut être deshonnête de l'exercer, puiſqu'il ſeroit abſurde de dire, que la profeſſion d'un art utile aux Mœurs & au Gouvernement eſt deshonorante.

On peut définir l'art du Théâtre ; l'art de peindre les passions, en représentant leurs effets. Une action théâtrale est l'image plus ou moins forte de ce que nous voyons tous les jours. Les différens mouvemens de l'ame y sont exprimés : les ressorts secrets que le vice & la vertu font jouer successivement, y sont exposés au grand jour : le spectateur juge.

Les hommes ont des passions ; cela est certain. Elles les excitent à la vertu, elles les précipitent dans le crime. Les Stoïciens qui ne les considéroient que dans leurs effets pernicieux, les proscrivirent sans réserve. Ils imaginerent un être chimérique dont ils firent leur modele. Je ne m'arrêterai point à renverser ce vain fantôme. Les passions sont partie de nous-mêmes, elles nous sont essentielles : un homme *apathique*, n'a ni désirs ni sentimens : inaccessible au plaisir, ainsi qu'à la douleur, il contemple tout sans intérêt : rien ne peut le déterminer vers un objet préférablement à un autre.

Un tel être ne differeroit du néant, que par une exiſtence immobile au milieu d'une foule d'êtres inceſſamment agités. Prétendre réformer le genre humain ſur le ſage de l'école de *Zenon*, ce ſeroit aller directement contre l'ordre établi. La meilleure raiſon de la néceſſité des paſſions, c'eſt leur exiſtence reconnue. Vouloir les détruire eſt une entrepriſe auſſi téméraire qu'extravagante. Nous ne ſommes pas créés pour anéantir, mais pour faire uſage de tout ſelon les lumieres de la juſtice & de la raiſon. Tout ce qui tend à multiplier ces lumieres eſt bon en ſoi-même. C'eſt l'objet de l'art dramatique, & je tire mes preuves de la nature même des productions de cet art.

La tragédie par l'élévation des ſentimens, la ſublimité des penſées, la majeſté du ſtyle, l'énergie des expreſſions, la force des ſituations, l'harmonie & la véhémence de la déclamation, la pompe du ſpectacle, tend à augmenter l'activité de notre

ame par l'intérêt, & à déterminer cet intérêt en faveur de la vertu. Le crime eſt toujours puni : elle ſe ſert des couleurs les plus fortes pour le flétrir. Dans l'action qu'elle repréſente, le ſuccès ou la chûte ſont également funeſtes à l'injuſtice : le plus cruel châtiment eſt l'horreur & le mépris qu'elle inſpire. La vertu eſt toujours récompenſée par le triomphe, ou par l'eſtime, qui eſt ſon plus noble prix. Ce prix n'eſt point arbitraire, il ne dépend pas plus de la révolution des tems. On admire encore, & l'on court toujours en foule aux repréſentations des bonnes pieces de *Corneille* ; & ce n'eſt pas, comme vous le ſuppoſez, par la honte de s'en dédire, que l'on continue de prodiguer de juſtes applaudiſſemens aux chefs-d'œuvre de ce grand Homme. Si le Public, qui en fait ſes délices aujourd'hui, étoit compoſé des mêmes perſonnes qui approuverent dans la nouveauté *Cinna*, *Polieucte*, *Heraclius*, &c. cette ſuppoſition auroit du moins une appa-

rence de fondement ; mais le Public de ce ſiecle, ne peut être porté, que par la raiſon, à joindre ſon ſuffrage à celui du ſiecle paſſé, & ne doit pas rougir d'être d'un avis contraire au ſien. Il faut être étrangement prévenu contre ſes contemporains, pour s'imaginer qu'ils ne ſeroient pas capables de connoître & de ſentir les beautés des Ouvrages du *Sophocle* François, s'ils n'étoient appuyés de l'autorité de leurs ancêtres.

Rien n'eſt plus propre à développer dans nos ames les idées de juſtice, à fortifier le penchant qui nous porte à la vertu, que les honneurs qu'on lui rend ſur la ſcene. Ce concert unanime d'applaudiſſemens & d'hommages, qui s'accorde ſi bien avec ce que nous éprouvons intérieurement, nous pénètre d'un ſentiment délicieux. Dans nos aſſemblées nombreuſes, la voix de la nature prend un ton plus impoſant ; c'eſt un torrent qui entraîne & qui ſubjugue tout ce qu'il rencontre, on diroit que la vertu deſcend ſur la terre, & dicte ſes oracles

à tout le genre humain. Ce n'eſt pas dans la ſolitude que la vertu fait briller ſes traits les plus forts ; c'eſt un feu dont la rapidité s'accelere par la communication générale. La démonſtration de cette verité eſt gravée trop profondément dans tous les cœurs, pour qu'on puiſſe la revoquer en doute.

C'eſt moins pour l'appuyer que pour répondre à vos objections, que je vais citer des exemples ; je ne les chercherai pas loin. J'aurois, ainſi que vous, le droit de choiſir ; mais je ne profiterai pas de cette liberté. Je me renferme dans les mêmes que vous avez expoſés.

Catilina ne fait point le rôle d'un grand homme, comme vous le prétendez, à moins que vous ne donniez ce nom à un furieux, d'autant plus mépriſable, que ſa conſtante perverſité ne lui laiſſe aucuns remords. Il excite l'attention du ſpectateur & non ſon eſtime : c'eſt contre de pareils ſcélérats que l'indignation de la vertu ſe ſouleve pour les écraſer. Le ſilence de *Caton*, qui le mépriſe aſſez pour ne pas

daigner même répondre à ſes invectives, doit l'anéantir. Un homme qui tente un grand crime n'eſt pas regardé comme un grand homme, ou bien il faudroit chercher un autre terme pour déſigner un homme qui forme une entrepriſe grande & juſte. L'étendue des lumieres, l'activité, la fermeté, accompagnent également le grand homme & le ſcélérat; le principe qui fait agir ces deux caracteres oppoſés, les diſtingue, & ce principe eſt toujours developé. Tout Auteur dramatique n'eſt-il pas obligé d'établir les caracteres qu'il fait agir, non-ſeulement pour ſoulager l'attention des ſpectateurs, mais même pour les guider dans leurs jugemens? Si le perſonnage vicieux qui fait le ſujet de la piece, ſe déclare lui-même injuſte, peut-on craindre qu'il ſurprenne l'approbation de ſon iniquité? Il aura beau nous montrer dans ſes faux raiſonnemens, qu'il eſt capable d'embraſſer un projet vaſte, que ſon genie égale ſon audace, pourra-t-il jamais nous arracher un ſentiment d'eſtime? Si cela

étoit à redouter, il faudroit supprimer presque tous les exemples dont l'histoire fourmille ; il faudroit interdire aux historiens toute description de caractere vicieux ; il faudroit retrancher des annales du monde, tous les portraits de ces fameux coupables qui se sont signalés par leurs erreurs, & ne rapporter que les faits qui peuvent entrer dans un panégirique. *Catilina* n'est-il pas encore peint avec plus de force dans Salluste ? Cet Auteur n'est-il pas entre les mains de la plus tendre jeunesse, sans qu'on apréhende qu'il *encourage des Catilina ?* S'il n'y avoit que des hommes foibles & aveugles qui se livrassent au crime, quel fruit retireroit-t-on de leur exemple ? On apprendroit qu'on peut commettre de mauvaises actions : voilà tout. Mais en voyant des hommes, allier par un mélange monstrueux, aux emportemens d'une ame injuste, des qualités brillantes, on se forme plus aisément l'habitude de séparer la cause primitive, des forces qu'elle fait mouvoir ; on juge non les

moyens employés, mais l'intention! Qu'un homme déclare qu'il a deſſein d'entreprendre un forfait, pourrons-nous jamais l'approuver, quelques efforts qu'il faſſe pour nous étaler toutes ſes reſſources ? J'aimerois autant dire que c'eſt travailler contre notre ſûreté, que de nous apprendre les ruſes dont un ennemi peut ſe ſervir pour nous perdre. *Catilina* n'eſt rien moins qu'un héros dans les tragédies de Meſſieurs de *Crebillon* & de *Voltaire*. C'eſt un monſtre qui effraye par la grandeur des forfaits qu'il médite. Il ſeroit à deſirer que ces deux illuſtres émules ne diſcontinuaſſent jamais de nous donner des poëmes dont on peut recueillir des leçons ſi importantes. Genies ſublimes, formés pour l'inſtruction des hommes, que ne puis-je en votre faveur interrompre la courſe trop rapide du tems qui dévore tout ! que ne puis-je reculer le terme de votre brillante carriere ! les plus longs jours ſont encore trop bornés pour ces Citoyens illuſtres qui enrichiſſent le genre humain de nou-

velles lumieres, & qui ont ſi bien merité de leur patrie par leurs admirables ouvrages. Amis des Arts, encore plus de leurs ſemblables, on ne les voit point ſans relâche occupés à décompoſer notre eſpece ; ils ne prodiguent point les ſoins les plus pénibles & les plus infructueux pour réaliſer l'exiſtence du vice, & rendre problematique celle de la vertu. Echaffaudés ſur le fragile appui d'une vaine Métaphyſique, ils n'ont pas l'orgueil de croire remonter juſqu'aux premiers principes de tous nos ſentimens ; ils n'accumulent point ſans fin les conjectures les plus fauſſes pour en étayer d'odieux ſyſtêmes, & préſenter à nos yeux indignés, avec une confiance inſultante, le ſquelette de l'humanité.

Dans la Tragedie de *Mahomet*, que vous approuvez du moins en partie, vous appréhendez que la grandeur d'ame qu'il étale, ne diminue l'atrocité de ſes crimes. Il eſt bien ſingulier que vous redoutiez préciſément le contraire de ce qui arrive. Plus Mahomet

homet montrera, ainſi que Catilina, de grandes qualités, plus elles contraſteront avec ſes crimes. Que peut-il réſulter de cette oppoſition ? Que l'étendue de nos lumieres ne ſert qu'à nous rendre plus coupables, lorſque nous les faiſons ſervir au ſuccès de projets abominables. Conſiderez ce fameux ſcélérat, à la fin de la piece. *Ses forfaits dans ſon cœur ont gravé ſon ſupplice.* Déchiré des remords les plus honteux, cent fois plus infortuné que les innocentes victimes de ſes fureurs, livré en proye aux horreurs d'un deſeſpoir éternel, il ne peut ſupporter la vûe de ſon ame exécrable. Eſt-il leçon plus frappante, & plus capable d'intimider quiconque oſeroit lui reſſembler ? Cet exemple terrible ne ſuffiroit-il pas pour détruire l'impreſſion momentanée, qu'auroit pû produire ſur quelques ſpectateurs, cette fauſſe grandeur dont il fait une vaine parade, tandis que le fruit qu'on peut recueillir du châtiment affreux d'un monſtre accablé & couvert d'ignominie, ſubſiſteroit dans

toute sa force? *Seide* meurtrier, nous feroit horreur malgré le fanatisme qui l'égare, si ce n'étoit pas sur son pere qu'il porte ses coups, sans le sçavoir. L'homicide volontaire nous révolteroit; le parricide involontaire excite notre pitié. Enfin on rapporte de la représentation de cette piece cette double instruction, que tout criminel contre sa conscience, est comme Mahomet, un homme détestable, & que l'emportement d'un zele inconsideré, peut conduire aux plus énormes attentats. Si la raison n'est pas toujours assez puissante pour éteindre l'embrasement du fanatisme, elle peut, en nous éclairant, prévenir les égaremens qui précédent cette aveugle fureur.

Je ne répeterai pas d'*Atrée* ce que j'ai dit de *Mahomet* & de *Catilina*. C'est toujours le crime représenté avec les couleurs les plus fortes & les plus capables de redoubler l'horreur naturelle qu'il inspire. Le rôle de *Thyeste* est intéressant, selon vous, parce qu'il est homme & malheureux. C'est le carac-

tere opposé à l'homme sans foiblesse, que vous reprochez à notre théâtre de ne pouvoir rendre intéressant. *Thyeste* excite notre compassion ; nous sommes attendris en voyant à quel comble d'infortune le réduit la vengeance atroce de son barbare frere : il exerce notre humanité cette vertu si respectable, la premiere de toutes, peut-être, la plus nécessaire au genre humain, qui donne de l'activité à toutes les autres.

C'est sans raison que vous desirez que *nos Auteurs sublimes descendent quelquefois de leur élevation continuelle, & nous attendrissent en faveur de l'humanité souffrante.* Il vous seroit impossible de citer une seule de nos tragédies qui ne produise cet effet. Nos plus foibles drames ne doivent leur réussite, qu'à ces touchantes images qui rapellent à nos cœurs le sentiment de l'humanité. *Les Anciens avoient des Héros*, dites-vous, *& mettoient des hommes sur la scene ; nous n'y mettons que des Héros, & à peine avons-nous des hom-*

mes. Je dirois à tout autre, qui seroit moins emporté par l'ardeur d'un zele estimable dans son principe, qui est l'amour de la vertu, mais inconsideré; que c'est trahir la verité, pour jouir du miserable plaisir d'une antitese puérile. Toutes les tragédies des Anciens abondent en vaines déclamations; ils mettoient sur leurs Théatres des Héros souvent montés sur des échasses; les nôtres se rapprochent plus de l'homme. Ils avoient des Héros sans doute; mais en dépit du vœu que vous semblez avoir formé d'être *æternus laudator temporis acti*, il me seroit facile de vous prouver que notre siécle peut fournir des exemples d'héroisme en tous genres, qui ne nous rendent point inférieurs aux Anciens, si ce combat de siécle à siécle, où chacun se consume en efforts inutiles pour faire triompher le siécle qu'il semble avoir pris sous sa protection, n'étoit la plus frivole de toutes les disputes littéraires. J'ouvre le livre de l'univers, & je vois sur ce vaste Théatre le vice & la vertu toujours aux

prises; & en comparant les siécles les plus brillans, j'en vois peu auxquels le nôtre ne paroisse préférable.

Comme vous avez senti la foiblesse des preuves qu'il vous étoit possible de tirer des exemples, que vous aviez cependant choisis vous-même, vous vous êtes fabriqué de nouvelles armes. Pour nous prouver que *certaines passions satisfaites nous semblent préférables à la vertu*, vous enfantez un nouveau plan de la tragédie de Berenice, dont vous supposez l'effet infaillible avec une confiance intrépide, & vous en tirez cette conséquence victorieuse, que *les tableaux de l'amour font toujours plus d'impression que les maximes de la sagesse, & que l'effet d'une tragédie est tout-à-fait indépendant du denouement.* Je ne vous dirai pas que vous concluez d'une supposition, & non d'un fait prouvé, c'est assez votre ordinaire; quand les raisons manquent, l'imagination vient au secours. Ce merveilleux projet est *que Titus abdique l'empire, pour aller avec Berenice vivre heureux & ignoré dans un coin*

de l'univers. Si vous pouviez réformer toutes nos pieces de théâtre dans ce goût-là, j'ôse vous assurer que vous n'auriez pas long-tems à déclamer contre nos spectacles, que vous rendriez bientôt déserts. Je n'aime point à supposer, parce que les suppositions ne me satisfont pas, & que je doute que les autres s'en contentent plus facilement. Essayons s'il ne seroit pas possible de découvrir le sentiment que doit exciter en nous l'action que vous prêtez à Titus. Le plaisir que nous procure une action théatrale naît de l'intérêt, vous en convenez dans votre ouvrage. Tant que Titus balancera entre l'amour du devoir & l'amour de Berenice, nous entrerons dans ses peines, son attachement à la vertu qui le fait résister à la force de sa passion, le rendant digne de notre estime; nous le plaindrons d'autant plus qu'il fera plus d'efforts, & que par conséquent il souffrira davantage: mais dès l'instant qu'il succombera, nous cesserons de le plaindre, puisqu'il n'aura plus besoin de notre

pitié ; ſi nous avions même prévû qu'il dût ceder, nous nous ſerions épargné une compaſſion inutile ; & comme nous ſommes perſuadés que cette paſſion de préférence pour un ſeul objet, n'eſt pas un penchant abſolument inſurmontable à la vertu, nous n'aurions pas ſûrement regardé comme eſtimable un homme qui n'a pas la force d'y réſiſter. Que réſulteroit-il donc de cet admirable denouement ? Que le bonheur de Titus qu'il acheteroit aux dépens de la félicité des Romains, ne doit plus nous intéreſſer, parce que nous ne craignons plus de le voir malheureux. Quelle part pourrions-nous prendre à la ſatisfaction qu'il va goûter ? Peut-il émouvoir notre compaſſion ? Il n'y a là ni pitié ni terreur : il eſt content, à la bonne-heure. Peut-on l'approuver, de ce qu'ayant balancé long-tems entre l'amour de lui-même & l'amour du genre humain, il s'eſt enfin donné la préférence ? Je cherche envain quelle autre impreſſion il peut faire ſur nous, & je ne vois que celle que produit tout

homme qui s'aime plus que les autres. Cet amour de soi, indépendamment de tout, le sépare de l'intérêt commun; & la plus grande faveur qu'on lui puisse accorder, est de n'avoir aucune inquiétude sur son bonheur. Mais comme dans ce denouement il ne s'agiroit pas seulement de lui, mais du sort de l'Empire, après nous être mis à la place de *Titus*, mettons-nous un moment à la place des Romains, qui vont être privés du bonheur dont ils espéroient jouir sous son regne. Que penserons-nous du sacrifice qu'il fait? Il auroit beau nous prouver par un discours patétique, qu'on doit commencer par soi-même, que *Berenice* est trop aimable, qu'il aime mieux regner sur elle que sur nous, & qu'il nous prie de nous consoler de sa perte; il ne lui seroit jamais possible de nous persuader que *Titus* n'étoit pas comptable de ses vertus au genre humain. Je vous interroge vous-même; pouvez-vous être heureux par l'image du plaisir d'un autre, lorsque ce plaisir vous est prejudiciable? Qu'il

garde l'Empire, dirions-nous, ne peut-il pas aimer *Berenice* ſans l'épouſer? A-t-elle le droit de le dérober à l'univers, dont il doit faire les délices? Il l'aimoit avant de parvenir à l'Empire: nous ne demandons pas qu'il ceſſe d'être tendre; qu'il ſe contente de ne pas contracter un hymen qui choque le préjugé Romain; & ſi *Berenice* eſt digne de lui, elle ſera la premiere à lui conſeiller de conſerver l'Empire. Nous reviendrons au denouement de M. Racine. Si malgré la beauté de la verſification, & la ſageſſe de la conduite, cette piece eſt une des moins intéreſſantes de ſon illuſtre Auteur, c'eſt que l'obſtacle aux amours de *Titus* & de *Berenice* n'eſt fondé que ſur un prejugé national.

L'unique fin de la Tragedie eſt de peindre les vertus & les vices; elle eſt également inſtructive dans ce double effet: on apprend à ne pas reſſembler aux méchans; car comme diſoit le vieux *Caton: Les ſages ont plus à apprendre des fous, que les fous des ſages.*

On s'éclaire ſur le danger des paſſions ; on s'habitue à en rectifier l'uſage ſur les loix de la juſtice. Les exemples vertueux nous excitent au bien ; notre amour pour la vertu acquiert de nouvelles forces : le but de l'art n'eſt pas de l'embellir, car elle n'eſt pas ſuſceptible d'embelliſſemens, mais de l'expoſer dans ſon plus grand jour, afin qu'on la connoiſſe, & qu'on la diſtingue du fanatiſme.

Il n'appartient pas à l'homme d'être parfaitement vertueux ; il n'eſt pas en lui d'être abſolument vicieux ; c'eſt par cette raiſon qu'on ſe ſert de couleurs fortes au theâtre pour peindre les vices & les vertus. Comme notre penchant pour les unes ou les autres eſt ſuſceptible d'accroiſſement, où donc eſt le danger d'une imitation chargée, qui augmente ou retient ce penchant ? La haine pour les ſcélérats n'eſt pas l'ouvrage de l'Auteur ; c'eſt un ſentiment qu'il ne fait que développer & fortifier en nous. L'habitude de juger les méchans ſur la ſcene, éclaire &

perfectionne nos idées de juſtice. L'amour du beau moral *inné* dans l'homme (je parle d'après vous) il faut le mettre en action, ſans quoi il ne ſeroit qu'une faculté ſtérile : tout ce qui ſert à exercer notre ſenſibilité doit être eſtimé avantageux : la Tragedie opere cet effet, elle eſt donc bonne par elle-même.

Le plaiſir du Comique eſt fondé ſur un vice du cœur humain ; plus la Comedie eſt parfaite, plus ſon effet eſt funeſte aux mœurs. Pour connoître la verité ou la fauſſeté de cette aſſertion, il faut examiner la nature de la Comedie, & remonter à la ſource principale du plaiſir qu'elle produit. Le plaiſir de la Comedie eſt fondé ſur le rire : il s'agit de ſçavoir ſi le rire eſt une faculté vicieuſe. Sur quels objets cette faculté s'exerce-t-elle ? Sur toutes les imperfections, qui ſont les ſujets ordinaires des plaiſanteries comiques. La raillerie n'eſt pas l'arme favorite du vice, comme vous l'affirmez : le ridicule eſt un remede temperé dont la vertu ſe ſert pour

réprimer le vice en l'humiliant. L'emportement eſt le plus ſouvent l'arme de l'hypocriſie & du fanatiſme. Le mepris & l'indignation ne ſont pas toujours employés par les hommes vertueux pour écraſer les méchans ; ils s'en ſervent rarement au contraire, & n'ont recours à ces armes rigoureuſes, que lorſqu'ils ne peuvent parvenir à les corriger par des voyes plus douces. S'efforcer de rendre les hommes meilleurs ; voilà l'emploi des ſinceres amateurs de la vertu. Les méchans ſont ordinairement de mauvais plaiſants : le ridicule n'eſt pas une arme ſi facile à manier que vous le penſez. Un vicieux fait horreur quand il s'en ſert contre la vertu : la raillerie ne lui ſied pas : il eſt fait pour en être l'objet. Mais la plaiſanterie, lorſque la raiſon s'en ſert habilement, eſt un moyen efficace pour ramener les méchans, & les engager à faire au moins les premiers pas d'un retour utile ſur eux-mêmes, en réveillant dans le fonds de leurs cœurs ces ſentimens de bonté & de juſtice que

vous reconnoiſſez dans tous les hommes. Le ridicule les ſurprend : leur amour propre eſt étonné de leur propre difformité ; ils n'étoient pas en garde contre ce trait inattendu : le mépris & l'indignation les auroient révoltés.

Sur nos Theatres, jamais la vertu n'a fait rire : je ne dis pas ſeulement les honnêtes gens ; mais même ſes plus grands ennemis, ceux qui s'en ſont éloignés par leurs déreglemens. Lorſqu'un homme ſincere & crédule eſt trompé par un fripon ingénieux, on rit, non de ſa candeur qui eſt reſpectable, mais du défaut de lumieres qui l'a fait tomber dans le piége. S'il avoit réuni la prudence à la ſincerité, & qu'on l'eût mis en oppoſition avec l'homme ingénieux, mais de mauvaiſe foi, le dernier ſeul eût excité notre mépris ; & ſi ſes actions n'euſſent pas été de nature à produire des effets funeſtes, le rire n'eût éclaté que contre lui-ſeul. Que réſulte-t-il de cet effet de la Comedie ? Une leçon à l'homme vertueux d'être

ſur ſes gardes : c'eſt un avertiſſement du danger dont il eſt menacé. Tous les jours les honnêtes gens ſont expoſés par leur peu d'attention, à devenir les victimes des méchans : la Comedie par ces exemples utiles les éclaire ſur leurs véritables intérêts. Si je ne craignois de nous engager dans une trop longue diſcuſſion, il me ſeroit facile de vous multiplier les exemples. J'ai choiſi celui de l'honnête homme trompé par le fripon, parce que c'eſt une des plus abondantes ſources du ridicule que la Comedie employe, & que vous l'avez choiſi vous-même.

Il ne me reſte plus qu'à parcourir avec vous les Comedies que vous citez, & qui effarouchent votre zele pour la vertu. Un fripon gentilhomme dupe un bourgeois entêté de nobleſſe. Ce n'eſt point le gentilhomme qui eſt le perſonnage intéreſſant de la piece : *Moliere* ne s'attache pas à couvrir ſa friponnerie du voile d'une apparente honnêté ; on voit que ſon unique deſſein eſt de montrer à quel degré d'er-

reur & d'impertinence peut parvenir un bourgeois, qui s'expose sans lumieres à franchir les bornes de son état. Oseroit-t-on soutenir que ce n'est pas le but de l'Auteur, qu'il ne l'a pas atteint, & que cette leçon n'est pas utile? Est-ce à l'imprudence de la fille de *M. de Sottenville* que le Parterre applaudit, ou à la punition de *Georges Dandin*? Pour en être éclairci, examinez la piece. Rien de plus froid que les scenes où cette femme criminelle est seule; le rire ne s'éveille que lorsque son mari est témoin des affronts qu'elle lui fait. N'est-ce pas une leçon aux hommes que l'ambition engage à former des nœuds mal assortis? Si *Georges Dandin* & sa femme étoient de même âge, de même condition; s'ils ne differoient pas par les principes de l'éducation primitive, & qu'il fût trahi par sa femme, sûrement il ne seroit pas ridicule. J'ai assisté très-souvent aux représentations de l'*Avare*, jamais je n'ai vû rire, lorsque le fils d'*Harpagon* répond à son pere qu'il n'a que faire

de ſes dons. On rit de voir un fils, qui vole un pere, dont l'avarice l'a réduit à cette extrémité vicieuſe, mais moins criminelle que la parcimonie outrée d'un homme en qui la cupidité des richeſſes étouffe tout autre ſentiment. L'*Avare* eſt puni trop doucement par le ridicule qu'on jette ſur toutes ſes actions. Prêter à uſure eſt un vol. Les biens ne ſont rien pour celui qui s'en refuſe l'uſage, auſſi bien qu'aux autres. Qu'apprend-on en voyant l'*Avare*? Qu'il faut être juſte dans l'emploi des richeſſes; qu'il ne les faut pas dérober à la ſocieté; que les enfans y ont une part légitime; qu'en ſe concentrant, qu'en enſeveliſſant, pour ainſi dire, ſon ame dans ſon tréſor, on ſe rend mépriſable aux yeux même de ſes enfans, auxquels on ne devroit inſpirer que des ſentimens de vénération & d'amour; que ce n'eſt pas aſſez d'avoir contribué en machine aveugle à leur exiſtence, pour exiger leur reſpect, il faut s'en rendre digne par ſes vertus. Le fils qui manque d'égards pour un pere, quoique

quoique peu respectable d'ailleurs, n'est pas cependant excusé, il n'est pas-là pour se faire aimer, il partage le ridicule avec son pere ; & s'il y a quelques objets intéressans dans la piece, ce n'est pas surement le fils d'*Harpagon*, mais la tendresse innocente d'*Elise* & de *Valere*.

Moliere, selon vous, *n'a point prétendu corriger les vices, mais les ridicules.* S'il a corrigé le ridicule, & que le ridicule ne prenne sa source que dans le vice ; votre distinction est défectueuse. L'*Avare*, le *Tartuffe* sont des personnages vicieux : je crois qu'il est inutile de le prouver. La sottise de *Georges Dandin* & du *Bourgeois Gentilhomme* tire son origine de l'orgueil. L'orgueil est-il un vice ? L'*Ecole des Maris* peint & couvre de ridicule un homme défiant. La jalousie, ce sentiment odieux, qui produit quelquefois de si funestes effets, est exposée à l'opprobre qu'elle mérite. Est-ce un vice que la jalousie ? En un mot, parcourez toutes les Comédies de *Mo-*

liere, vous verrez partout le ridicule émaner du vice, qui eſt ſon unique ſource.

Je finis l'examen des pieces de *Moliere* que vous avez citées, par la Comédie du *Miſantrope*, ſur laquelle vous vous êtes le plus étendu. Je ne m'arrêterai pas à réfuter vos obſervations critiques ſur la conduite de cette Comédie : c'eſt un objet étranger à notre queſtion. Quel eſt le deſſein de *Moliere* dans le portrait qu'il nous donne d'Alceſte ? Celui de repréſenter un honnête homme, dont la vertu rigide eſt accompagnée d'imperfections blâmables, & qui ne ſont que trop capables de défigurer ſes meilleures qualités. Le but de la Comédie eſt de corriger les hommes ; & les honnêtes gens ſont dignes de ſes plus grands efforts. C'eſt en leur faveur qu'elle doit réunir ſes traits les plus vifs, pour les préſerver des excès auxquels ils peuvent s'emporter. Il faut aimer la juſtice, c'eſt une maxime générale ; mais pour en faire l'application, il faut la connoî-

tre. On peut tomber dans l'égarement, non par une surabondance d'amour pour la vertu, mais par un emportement deplacé contre les hommes qui sont assez malheureux pour s'en écarter, cet emportement est contraire à la raison, qui ne choisit jamais les extrémités. La modération est inséparable de l'équité : l'homme juste sçait que nos connoissances sont bornées comme notre être : il craint toujours de franchir les limites. Il y a un terme pardelà lequel nos lumieres se changent en ténebres, & notre zele dégénere en fanatisme. Dès-lors on commence à être injuste ; c'est-à-dire, à ressembler à ces hommes contre lesquels on s'éleve avec trop de violence : on s'imagine être raisonnable, on paroît absurde : ce n'est point par excès de vertu ni de raison ; car la raison & la vertu ne sont pas susceptibles d'excès, c'est erreur de l'esprit, c'est vice d'imagination. En disant qu'on aime la vertu, acquiert-on le droit de blâmer tout ce qui n'est pas conforme

à notre façon de penſer, & de s'exclure ſeul du mépris général, & de l'indignation dont on veut accabler le genre humain ? Cette prétention monſtrueuſe, qui prend ſa ſource dans l'humeur, pénetre aiſément toute l'ame, ſi la raiſon n'oppoſe une digue à la rapidité du torrent, & ne nous ramene à des ſentimens plus doux : on devient cruel & vicieux en prêchant ſans ceſſe la vertu & l'humanité : on ſubſtitue le chagrin, la colere, les paſſions les plus incommodes à la ſociété, à la place de l'honneur & de la probité qu'on a ſans ceſſe dans la bouche, & dont on a défiguré les idées dans une imagination déréglée, & l'on finit comme *Alceſte par chercher ſur la terre un endroit écarté, où d'être homme d'honneur on ait la liberté* ; c'eſt-à-dire, homme d'honneur à ſa maniere, en vivant ſeul.

Les Comédies d'intrigue, inférieures ſans doute, ou attaquent des imperfections moins caractériſées, ou nous intéreſſent par quelques avantures ima-

ginaires, & ne réuſſiſſent qu'à proportion du dégré de vraiſemblance qu'elles nous préſentent. Dans toutes ces pieces, c'eſt toujours par le contraſte des bonnes & mauvaiſes qualités des perſonnages qui agiſſent, que notre attention eſt fixée : & indépendamment de la ſage adminiſtration de tout peuple policé, le Public ſeul ſuffiroit pour réprouver toute piece où l'Auteur s'attacheroit à rendre le vice aimable, & la vertu mépriſable.

Regnard, dites-vous, *ſe charge d'encourager les filoux* ; & pour le prouver, vous citez, non le *Joueur*, mais le *Légataire*. *Eraſte, l'honnête homme de la piece, s'occupe avec ſon cortege de ſoins que les Loix payent de la corde. Faux acte, ſuppoſition, vol, fourberie, menſonge, inhumanité, tout y eſt employé.* Je conviens que ſi toutes les Comédies reſſembloient au *Légataire*, on n'en pourroit pas recueillir tout le fruit dont la Comédie eſt ſuſceptible. Mais remarquez que c'eſt une piece uniquement d'intrigue, preſque dénuée d'in-

térêt, une piece par conſéquent du dernier ordre, où l'on ne laiſſe pas cependant d'appercevoir encore le but toujours conſtant de l'art du Théâtre, qui eſt la peinture des mœurs, & le ridicule toujours jetté ſur les perſonnages vicieux : car enfin, de quoi rit-on dans cette piece ? De l'embarras des perſonnages, embarras où les jette le deſir de s'approprier les dépouilles du défunt. Leur avidité paroît d'autant plus ridicule aux ſpectateurs, que leurs prétentions ſont le moins fondées. *Criſpin* a moins de droit qu'*Eraſte* à la ſucceſſion du bon homme *Geronte*, auſſi fait-il plus rire que ſon maître, parce qu'il eſt plus injuſte, par conſéquent plus mépriſable.

Comme vous dites vous-même, *Que nos Auteurs modernes, guidés par de meilleures intentions, font des pieces plus épurées* ; je n'aurois plus rien à vous oppoſer ſur la nature de la Comédie, ſi je pouvois paſſer ſous ſilence le jugement que vous portez

des pieces modernes. *Elles inſtruiſent beaucoup*, ſelon vous, *mais elles ennuyent encore davantage, autant vaudroit aller au ſermon.* Je vous avoue que malgré la profonde vénération que je m'efforce de vous conſerver, je vous demande la permiſſion de condamner ſans ménagement ce parallele indécent. Je ne l'attendois pas d'un Philoſophe, d'un homme perſuadé qu'on ne peut être vertueux ſans religion, d'un homme qui dans le commencement de ſon ouvrage juſtifie avec tant d'aigreur les Miniſtres de Geneve, de l'imputation de *Socinianiſme.*

Vous comparez l'ennui occaſionné par les pieces nouvelles, à l'ennui qu'on éprouve au ſermon. Les Auteurs de notre ſiecle ne rougiront pas ſûrement d'être confondus par vous avec les *Bourdaloues*, les *Maſſillons*, les *Segauds*, les *la Neuville* : il eſt honorable d'être proſcrit en auſſi bonne compagnie. Si un ſermon opere cet effet ſur vous, devez-vous en accuſer le Prédicateur, ou votre diſpoſition naturelle à vous

ennuyer de toute morale qui n'a pas été sublimée dans votre laboratoire ? Ne vous en prenez qu'à vous-même: c'est jalousie de métier : c'est ce desir inextinguible, de vous ériger en réformateur universel, qui vous dévore. Prédicateur né du genre humain, vous vous croyez seul appellé à cette importante fonction : vous pensez que tous ceux qui se mêlent d'instruire sont ennuyeux, toujours en vous exceptant de cette loi commune, à laquelle vous soumettez tous les autres. Il faut, je pense, ranger cette opinion au nombre de vos suppositions, dont le fréquent usage vous paroît si commode. Heureusement en vous imaginant avoir prononcé quelque chose, vous n'avez rien dit ; car les pieces nouvelles, *qui*, selon vous, *instruisent beaucoup*, sont aussi très-agréables, à moins que selon votre maxime ordinaire, vous ne prétendiez conclure, que l'affluence des spectateurs & les applaudissemens qu'on leur donne, sont l'effet de l'ennui qu'elles nous procurent.

J'ignore si un homme de génie peut inventer un genre de pieces, préférable à ceux qui sont établis ; mais ce nouveau genre, dites-vous, auroit besoin des talens de l'Auteur pour se soutenir, & périroit nécessairement avec lui. Pourquoi ne penseriez-vous pas, que ce genre nouveau dût se perfectionner ? Cela est au moins douteux, & si je voulois déterminer l'affirmative pour moi, j'aurois à vous opposer toutes les découvertes des hommes, perfectionnées & portées au-delà des vûes de leurs premiers inventeurs. En attendant que quelque heureux créateur donne l'être à un genre nouveau, dont l'effet rende encore nos Théâtres plus agréables & plus utiles, renfermons-nous dans les genres connus jusques à présent. Ils représentent l'homme dans les actions les plus importantes de la vie : les tableaux qu'ils nous offrent nous retracent les vertus dont nous sommes capables, & les foiblesses auxquelles nous sommes exposés. Annoncer la

vertu, c'eſt rappeller l'homme à lui-même : le vice, dans quelque attitude qu'on le place, ne peut changer de nature : dès qu'il ſe montre, il excite notre averſion, & l'on ne peut trop connoître les déguiſemens qu'il employe pour nous ſéduire, cette connoiſſance ſert à nous précautionner contre ſes ſurpriſes. Si quelque choſe eſt capable de contenir la fougue des paſſions ſous les loix modérées de la raiſon, c'eſt un art qui peut, en les faiſant agir, nous faire ſentir leurs forces, l'étendue de leurs mouvemens, nous indiquer quelles barrieres nous pouvons leur oppoſer, & nous conduire, par une combinaiſon inſenſible, à marquer les différens dégrés de conſentement qu'il nous eſt permis d'accorder à ces penchans ſi néceſſaires & ſi dangereux. Un tel art, loin d'être regardé comme nuiſible, ne doit pas être mis au rang des amuſemens indifférens, puiſque de votre aveu *le cœur de l'homme eſt toujours droit, ſur tout ce qui ne ſe rapporte pas perſonnellement*

à lui-même, & que par conséquent il n'est pas à redouter, que les spectateurs se trompent dans les jugemens qu'ils porteront d'une action qui ne se rapporte pas à eux personnellement, & qu'au contraire il y a tout lieu d'espérer, que s'il se présente quelqu'occasion pareille, ils se jugeront comme ils ont jugé les autres, & feront sur eux-mêmes l'application de leurs propres maximes. Il est redoutable au crime dont il démasque la difformité; il est avantageux à la vertu, en réunissant sous le point de vûe les plus précis les traits qui la rendent aimable. L'art du Theatre, bon en lui-même, doit être compté parmi les inventions les plus utiles à l'humanité.

Pour affirmer que l'art Dramatique ne peut s'allier avec les mœurs, il faudroit avoir prouvé que la morale du Theatre est différente de celle du monde, ce que vous n'avez pas fait, ni pû faire. La vertu ne varie point. S'habiller, ou penser en Romain, n'est pas la même chose, comme vous voudriez

le perſuader. Cette penſée eſt plus éblouiſſante que ſolide. On ne s'habille plus comme les Romains ; mais l'élevation des ſentimens ne dépend point de l'habillement : la nobleſſe de l'ame eſt de tous les tems, & n'eſt point ſujette aux viciſſitudes de la mode.

Vous reprochez à notre Theatre d'avoir cherché à donner plus d'énergie au ſentiment de l'amour, pour ſubſtituer aux ſituations priſes dans les intérêts de l'Etat qu'on ne connoît plus. Appartient-il au Theatre de diſcuter les intérêts de l'Etat ? Ces intérêts, qui varient à l'infini par cette multitude de circonſtances qui ſe ſuccedent ſans interruption, ſont confiés aux ſoins du gouvernement ; & de quelle utilité pourroient être les verités que cette diſcuſſion feroit découvrir ? Des verités que le Prince & le Miniſtre connoiſſent mieux que nous, & dont eux-ſeuls ont le droit de faire l'application. Le but de l'art Dramatique eſt de former les hommes à la vertu, & de perfectionner les mœurs. Il faudroit un public com-

posé de Souverains, pour tirer quelque utilité d'un poëme qui ne seroit fondé que sur les situations prises dans les intérêts de l'Etat; encore en faudroit-il de nouveaux à tous les changemens de circonstances, pour en pouvoir recueillir quelque fruit : chaque mutation exigeroit une production nouvelle : la leçon du jour ne seroit plus celle du lendemain : les évenemens ne sont jamais les mêmes; mais la vertu ne change point, & son influence sur les mœurs est invariable.

Vous accusez les Auteurs de concourir à l'envi, *pour l'utilité publique, à donner une nouvelle énergie, un nouveau coloris à l'amour.* Cette passion est nécessaire, & n'est, ainsi que toutes les autres, dangereuse que par l'abus. C'est travailler pour le genre humain, que de l'assujettir aux regles d'une morale pure, & d'indiquer l'usage de ce sentiment délicieux. Interrogez la nature, elle vous devoilera ses mysteres : l'art Dramatique nous exhorte à ne pas les profaner par des excès pernicieux;

il couvre cette paſſion du voile de la décence. Si la modeſtie & l'honnêteté étoient exilées de la terre, vous trouveriez encore leurs veſtiges chez *Thalie* & *Melpomène*.

L'amour eſt le regne des femmes. Pur galimatias, définition louche. L'amour eſt le penchant mutuel des deux ſexes pour operer une des plus nobles fins du Créateur : il n'eſt pas plus le regne des femmes que celui des hommes : la réſiſtance du ſexe le plus foible, balance l'avantage que la puiſſance donne au plus fort, & les rend égaux. Cet ordre naturel eſt, ainſi que tous les autres ordres, un juſte partage reglé par une providence équitable.

Une femme aimable & vertueuſe n'eſt pas un être de raiſon, comme vous le prétendez, en demandant : *Où ſe cache-t-il ?* Vous êtes à plaindre ſi vous les avez trouvées dans la ſocieté ſi différentes de celles qu'on repréſente ſur la ſcene. Peut-être que déterminé par cette façon de penſer, qui ſemble vous être particuliere, vous ne vous

êtes attaché qu'à des femmes ſans graces & ſans vertu : elles vous ont fait concevoir une idée peu avantageuſe de leur ſexe, & vous en avez tiré des conſéquences à votre maniere. En ſuppoſant même que vous ayez de bonnes raiſons d'en juger ainſi, vous concluez contre vous-même ; & je n'aurois beſoin, pour vous confondre, que de tourner votre argument contre vous ; car ſi le Theatre offre des modeles de vertu ſi ſupérieurs aux femmes que vous avez rencontrées dans la ſocieté, il ſeroit abſurde de dire que ces modeles, en influant ſur les mœurs, ſont capables de les corrompre.

Vous ne voulez pas qu'on rende ſur le Theatre *les femmes précepteurs du public, cela leur donne*, dites-vous, *ſur les ſpectateurs, le même pouvoir qu'elles ont ſur leurs amans ; c'eſt étendre leur empire.* Vous voudriez même, pour l'édification des mœurs, qu'à l'exemple des Anciens, les rôles des filles à marier ne repréſentaſſent jamais que des filles publiques. Toutes celles qu'une mauvaiſe

éducation, l'exemple, ou des circonſtances malheureuſes, ont engagées à ſe dévouer au ſervice de la Patrie, ſous l'étendart de la volupté, vous doivent un remerciement; mais ne donnez pas vos maximes pour regle : laiſſez aux femmes vertueuſes le droit de nous attendrir ſur la ſcene, & de nous donner, ainſi qu'à leur ſexe, des leçons de vertu. Cette vertu qui vous eſt ſi précieuſe, que tout le monde aime, eſt commune aux deux ſexes : il eſt dans le monde plus d'une *Conſtance*, & plus d'une *Cenie*. La vertu perdra-t-elle de ſon prix, parce que c'eſt une femme aimable qui nous l'annonce? Aimeriez-vous mieux le crime préconiſé par une *Laïs* ou une *Rodhope*, pour offrir les dépouilles du vice comme un holocauſte à la vertu? Je craindrois de vous refuter ſérieuſement, & je veux croire que vous ſentez toute la fauſſeté de ce qu'une efferveſcence momentanée vous a fait écrire contre cette aimable moitié du genre humain. Si j'oſe ici réclamer ſes droits, n'allez pas, je vous prie

prie, vous imaginer que ce soit un effet de mon antipatie pour elle. Il n'appartient qu'à vous d'écrire contre les femmes, que vous idolâtrés, en faveur de la danse, que vous détestez, & contre les spectacles, que vous aimez à la passion. Vous êtes heureux, si cette opposition de vos sentimens à vos écrits est par tout égale.

En parcourant toutes les pieces modernes, c'est toujours une femme qui fait tout, qui apprend tout aux hommes; c'est toujours la Dame de cour, qui fait dire le catechisme au petit Jean de Saintré. Un enfant ne sçauroit se nourrir de son pain, s'il n'est coupé par sa gouvernante... La bonne est sur le Theatre, & les enfans sont dans le Parterre. Voilà l'image de ce qui se passe aux pieces nouvelles. Vous avez raison de détester la raillerie, & pour la premiere fois vous montrez votre goût conforme à vous-même. Ce froid badinage doit vous apprendre, ainsi qu'à vos lecteurs, combien le rire vous est étranger, il vous fait faire la grimace; & si l'on rit, ce n'est pas certaine-

ment d'une auſſi mauvaiſe plaiſanterie. Ce n'étoit pas la peine, pour vous efforcer ſi infructueuſement d'être plaiſant, d'avancer contre la verité, que dans les pieces modernes c'eſt toujours une femme qui fait tout. Il n'y en a pas une ſeule où les hommes ne ſoient chargés, ainſi qu'elles, du ſoin de nous inſtruire. *Theodon* ne le partage-t-il pas avec *Melanide*, *Damon* avec *Conſtance*, *Dorimon* avec *Cenie*, *&c ?* Où donc eſt cette ſuperiorité pretendue ?

Ce que vous dites de l'aſcendant que le Theatre donne aux jeunes gens ſur les vieillards, n'eſt pas mieux fondé. *Auguſte*, *Glaucias*, *Luzignan*, *Burrhus*, *Narbas*, *Palamede*, ſont-ils dans nos Tragedies des perſonnages de tyrans ou d'uſurpateurs ? *Euphemon*, *le Pere du Philoſophe marié*, *le Frere de l'Ecole des Maris*, *Ariſte dans le Méchant*, *Dorimon dans Cenie* ; une foule d'autres vieillards rendus reſpectables ſur la ſcene, ſont-ils des témoignages de l'aviliſſement que le Theatre s'efforce de répandre ſur la vieilleſſe ? Il eſt vrai

qu'on y produit auſſi des vieillards que la ſoif de commander rend cruels, ou que des foibleſſes, ſous le nom de paſſions, rendent ridicules. Suffit-il, ſelon vous, d'être vieux pour s'ériger en oracles? Où en ſeroit la raiſon humaine, ſi après avoir été la plus grande partie de ſa vie le jouet de mille erreurs; ſi en multipliant les plus faux raiſonnemens, en adoptant comme des dogmes merveilleux, les opinions les plus outrées; parvenu enfin par une longue habitude à ſe faire un ſyſtême extravagant, un vieillard avoit acquis le droit de nous donner ſes ſentimens pour reglé? Devons-nous l'en croire aveuglément ſur ſa parole, parce qu'il a beaucoup vêcu? Un homme à ſoixante-dix ans, n'a pas quelquefois une raiſon de deux jours. Je conviens que les vieillards ſont difficilement corrigés; mais ils ne ſont mis là que pour l'inſtruction d'un âge plus ſuſceptible d'en recevoir. L'humanité doit de tendres égards aux vieillards qui radotent, parce qu'ils ſont hommes; mais ſes reſpects ſont réſer-

vés pour cette vieilleſſe vénérable qui a augmenté ſes lumieres naturelles par le flambeau de l'expérience, qui long-tems expoſée aux aſſauts des paſſions, a connu la nature des forces que la raiſon peut oppoſer à leur fougue trop impetueuſe; qui par la pratique conſtante des vertus, ſçait allier l'indulgence à la ſéverité, & connoît enfin par elle-même que la modération eſt la fin la plus ſublime où puiſſe atteindre la ſageſſe humaine. On s'attache au Theatre à nous faire diſtinguer les vieillards eſtimables, des imbecilles, des *Gerontes*, dont la Comedie nous fait ſentir les défauts : on apprend à ne leur pas reſſembler, & à nous défier de toute erreur à laquelle l'autorité de l'âge pourroit donner un ton impoſant. On n'apprend point à la Comedie à manquer de reſpect aux vieillards; mais ſeulement à ne pas donner à leurs opinions un conſentement ſans examen.

Les ſpectacles ne diſpoſent point à des ſentimens trop tendres : le ſenti-

ment de l'amour eſt dans la nature de notre être : ils épurent ce ſentiment ; ils le dirigent vers un but légitime. C'eſt chez les Peuples dépourvûs de cet amuſement inſtructif, que l'amour eſt le plus ſujet à s'égarer. Les *Aſiatiques* n'ont rien de ſemblable à nos Tragédies & nos Comedies ; cependant cette paſſion devient le plus ſouvent chez eux une agitation violente, qui dégénere preſque toujours en fureur, & qui avilit la nature humaine. Ce ſentiment délicat fortifié dans nos villes de l'Europe civiliſée par le commerce des deux ſexes, ne produit point chez nous les excès auxquels les *Turcs* & les *Perſans* ſe laiſſent emporter : on ne voit point l'amour barbare avilir la nature, l'outrager juſques dans le ſanctuaire de la génération, ſacrifier par une précaution criminelle l'eſpece humaine à ſa honteuſe jalouſie, & créer des monſtres pour anéantir ſes ſoupçons. La ſageſſe chez nous n'eſt point enchaînée, tandis que l'impudence eſt aux fers dans les Sérails de *Conſtanti-*

nople, remplis de Georgiennes & de Circaſſiennes que le vil intérêt a formées dès l'enfance à la pratique la plus hardie & la plus effrenée des myſteres de l'amour, pour augmenter leur prix aux yeux d'un maître voluptueux.

On s'inſtruit au Theatre à faire de l'amour l'uſage le plus conforme à la raiſon, à reſpecter la vieilleſſe reſpectable, à s'attendrir en faveur des malheureux, à ſentir le prix de la vertu, & à connoître combien le vice eſt odieux & ridicule; & il ne peut réſulter des leçons qu'on y recueille, que des clartés avantageuſes aux mœurs.

Un art qui a pour objet la perfection de la morale, dont la fin eſt d'engager tous les particuliers qui compoſent la ſocieté, à tendre au bien general, non-ſeulement doit être reçu par tout gouvernement équitable, mais même protegé & encouragé en proportion des avantages qu'il procure. L'adminiſtration publique régit un Etat par les mœurs & par les loix; l'empire des loix peſe d'autant-plus à ceux qui ſont chargés du ſoin de les faire obſerver,

que les mœurs de ceux qui ſont ſoumis à leur autorité, y ſont oppoſées: la puiſſance légiſlatrice a beſoin à tous momens de redoubler ſes efforts pour les contenir. Les loix deviendroient impuiſſantes ſur un peuple ſans mœurs: une nation dont la morale ſeroit parfaite, n'auroit pas beſoin de loix: les mœurs peuvent tout ſans les loix; & les loix ne peuvent rien ſans elles. Mais comme ces deux extrémités n'exiſtent point, & que telle eſt la nature de l'homme, que les mœurs ſoient mélangées, un art qui tend à les perfectionner, prête une nouvelle force aux loix, & facilite par conſequent les opérations du gouvernement.

L'hiſtoire de l'univers nous montre plus de vices chez les peuples privés de cet amuſement plus utile encore qu'agréable, que partout ailleurs. Pour n'être point accuſé de chercher mes avantages, je choiſis un exemple, non chez les nations barbares, mais dans le ſein de la Grece, chez un Peuple dont le fanatiſme des zélateurs de l'antiquité

fait son idole. J'entens sans cesse célébrer la sagesse & la pureté des loix & des mœurs de *Sparte*; qu'offre donc de si admirable ce Peuple qu'on propose comme le sublime modele de la plus parfaite législation? Un Peuple, où sans égard pour l'humanité, une partie des habitans, sous le nom d'*Ilotes*, gémissoit sous le poids accablant du plus dur esclavage, qui ne connoissoit presque d'autre vertu que la force & le courage, qualités estimables, mais qui deviennent pernicieuses, lorsqu'elles donnent l'exclusion aux autres. Ces loix si vantées auroient dû inspirer à leurs observateurs les sentimens les plus nobles & les plus relevés de la véritable générosité, sans laquelle on n'a que des idées imparfaites de la justice. Les *Lacedemoniens* devoient être les plus grands des hommes, le premier Peuple de la Grece. Je demande si l'on peut être équitable sans humanité; & si l'abus de la victoire n'est pas l'injustice la plus révoltante, d'autant plus que le vainqueur,

arbitre des vaincus, ne peut s'excuſer ſur la néceſſité qui le contraint d'adopter des maximes odieuſes ; il dicte ſes loix en pleine liberté, rien ne l'empêche de conſulter la vertu. Voyons quel monument de juſtice ils laiſſerent dans Athenes, lorſqu'ils s'en emparerent ſous *Lyſander*, qui termina par ſa priſe la guerre du Peloponeſe. Maîtres du ſort de cette ville infortunée, dont les armes unies aux leurs, avoient tant de fois contribué à la défenſe commune de la liberté de la Grece ; ces *Spartiates* ſi jaloux de la liberté, qui penſoient qu'on ceſſoit d'être homme en ceſſant d'être libre, n'eurent pas de honte d'être eux-mêmes les artiſans de la ſervitude, & de forcer les *Atheniens* de recevoir chez eux la domination injurieuſe de trente tyrans. Eſt-ce à l'école des tyrans, que le Theatre repréſente toujours comme des monſtres, qu'ils avoient puiſé ces principes d'inhumanité ? Quelle morale de Tragédie avoit pû leur apprendre à ſouiller leur triomphe ? Il n'y avoit

point de Theatre à Sparte ; il auroit corrompu leurs mœurs : des personnages imaginaires représentant la difformité des vices eussent été dangereux ; mais ils faisoient enyvrer leurs esclaves pour instruire leurs enfans ; mais ils permettoient, ils encourageoient même le vol réel, pour se rendre plus soigneux & plus adroits ; c'est-à-dire, qu'il falloit qu'une partie des citoyens commît de mauvaises actions pour l'édification de l'autre. La passion de l'amour tendant à une union légitime, eût alteré les principes de sagesse d'un peuple dont les jeunes gens alloient prendre leurs femmes dans une maison obscure, où les filles renfermées attendoient qu'on vint les épouser sans les voir ; mais en récompense ils avoient des danses publiques, où les filles dansoient toutes nues avec les garçons : aussi avoient-ils des idées si relevées de la décence & de l'honnêteté, que vaincus par *Aristodeme* Roi des *Messeniens*, qui les avoit taillés en pieces, ils ne firent pas difficulté de prostituer leurs

femmes & leurs filles, pour favoriſer la population. Voilà les mœurs reſpectables de ce peuple : voilà le digne fruit de l'extrême ſévérité des loix de *Lycurgue*. Ce qui prouve que les loix les plus ſages ne ſont pas celles dont la violence briſe, mais celles dont l'équité dirige les mouvemens de la nature. Voit-on moins de courage & de conſtance chez les Atheniens que chez eux ? Les *Solons*, les *Socrates*, les *Ariſtides*, les *Themiſtocles*, les *Phocions* n'égalent-ils pas les *Lycurgues*, les *Agis*, les *Leonidas*, les *Pauſanias*, &c ?

Lycurgue outra les principes de ſa légiſlation, en donnant tous ſes ſoins à perfectionner la vertu militaire aux dépens de toutes les autres. Il vouloit former une République toute guerriere : il y parvint ; mais n'auroit-il pû réuſſir à moins de frais ? Les *Lacedemoniens* ont été auſſi ſouvent vaincus que vainqueurs, & les autres peuples de la Grece, conduits par des loix moins auſteres, leur ont

prouvé plus d'une fois que le courage n'étoit pas un attribut excluſif de l'âpreté des mœurs. Un habitant de l'Attique, qu'auroit dû amollir la repréſentation familiere des Ouvrages de *Sophocle*, d'*Euripide* & d'*Ariſtophane*, ſe meſuroit ſans crainte avec un farouche défenſeur des bords de l'*Eurotas*. Même intrépidité, même amour de la patrie, même oubli de ſa propre conſervation, lorſqu'il falloit la ſacrifier à la défenſe commune.

On peut juger par ces effets que les ſpectacles ne ſont pas capables d'énerver le courage. De l'Antiquité, dont le gouvernement en bien des parties eſt pour nous une énigme difficile à éclaircir, deſcendons à notre ſiecle. Un Héros dont la France regrette encore la perte, qui pouvoit compter les opérations de ſes campagnes par ſes ſuccès, à qui l'on ne peut refuſer la ſupériorité des vertus militaires, juſte appréciateur du courage, *le Maréchal de Saxe*, étoit ſi éloigné de penſer que les ſpectacles

puſſent diminuer l'intrépidité, qu'il vouloit même qu'ils accompagnaſſent nos guerriers à l'armée. Là parmi le tumulte des armes, les embarras d'un décampement, les travaux journaliers d'un ſiege, les préparatifs d'une bataille, les Comédiens tranquilles & protégés repréſentoient à l'ombre des lauriers de la Nation. Nos généreux guerriers couroient affronter les plus grands périls à la tranchée ou au combat, au ſortir d'une repréſentation du *Préjugé* ou d'*Alzire*, ſans avoir beſoin qu'un *Tyrtée* moderne leur modulât ſur ſa flûte les différens tons de la valeur.

Je crois avoir ſuffiſamment prouvé par ces exemples, que le Gouvernement ne doit pas redouter, que les ſpectacles portent la moindre atteinte à la vertu guerriere ; mais cela ne démontreroit pas inconteſtablement, que l'adminiſtration publique dût favoriſer leur introduction dans un Etat. Comme la plus juſte guerre a la paix pour objet, & qu'on ne prend les

armes que pour assurer le bonheur & la tranquillité de la Nation, c'est dans cet état paisible qu'il faut la considérer.

Les hommes destinés par la Providence aux fatigues d'un travail assidu & pénible, ont besoin de renouveller leurs forces dans le repos : le plaisir est la récompense de leurs peines : le délassement leur est aussi nécessaire que la nourriture : un travail continu épuiseroit autant leurs forces que la privation des alimens. Il est incontestable que le Gouvernement a un intérêt sensible de leur procurer des amusemens.. N'est-il pas de sa sagesse de se servir d'un art qui tire une source d'instructions d'un objet de plaisir ? Dans l'usage de presque tous les autres divertissemens, il faut du repos encore après le plaisir, pour se mettre en état de s'appliquer au travail, par conséquent double perte de tems pour les occupations utiles. Cela est si vrai, que tous les artisans qui consacrent un des jours de la semaine à la joye,

ſont encore obligés d'en ſacrifier un autre au repos, pour réparer l'abattement où les a réduits l'excès de la veille. Le plaiſir du ſpectacle n'a point cet inconvénient. L'ame y acquiert de nouvelles lumieres, & le corps n'y perd rien de ſa vigueur. On quitte & l'on reprend ſes occupations, ſans que la Comédie ait produit d'autre mal, que de remplir un intervalle de tems deſtiné à ſe récréer.

Le zele pour le bien de ma patrie m'a fait deſirer plus d'une fois, qu'il fût poſſible de rendre nos Théâtres plus ſpacieux, pour qu'on y pût, en multipliant les différences des places, les mettre à la portée des facultés de tous les ordres de la ſociété; & que le peuple fût invité, par la médiocrité de la retribution, à y venir prendre des leçons de vertu & d'honnêteté. Ces aſſemblées nombreuſes, qui nous préſenteroient l'image d'une Nation réunie ſous les auſpices du plaiſir à l'école de la raiſon, vaudroient bien les fêtes bachiques que vous célébrez avec

tant de cordialité, & dont je crois qu'il eſt ſuperflu de vous faire ſentir les conſequences, qui ſe manifeſtent d'elles-mêmes. Il n'y a point de plaiſir indifférent, & l'intention de tout Gouvernement doit être de favoriſer ceux qui portent le caractere le plus marqué d'une utilité générale.

L'art du Théâtre étant bon par lui-même, il ne peut être deshonnête d'en exercer la profeſſion. Attacher de la honte à l'exercice d'un art eſtimable, paroîtra toujours une abſurdité inſoutenable à tous les hommes qui voudront conſulter la raiſon dans leurs jugemens. Auſſi inconſéquent dans cette partie de votre diſcours que dans tout le reſte, permettez-moi de vous mettre un inſtant aux priſes avec vous-même. Vous avouez que perſonnellement vous *avez tout lieu de vous louer des Comédiens, & que l'amitié du ſeul d'entre eux, que vous avez connu particulierement, ne peut qu'honorer un honnête homme.* Voilà vos expreſſions. Où avez-vous donc puiſé cette odieuſe

pré-

préſomption que vous formez contre leurs mœurs, pour les transformer de votre autorité *en ſéducteurs & en fripons* ? Sur quoi fondez-vous le mépris que vous prodiguez à des gens dont les procédés à votre égard vous ont paru louables ? Ce ne peut être certainement ſur le témoignage de votre conſcience, vous ne pouvez les condamner que ſur le témoignage des autres, ſur des ouï dire, que devoit démentir, ou du moins balancer votre propre expérience. Vous avez de ſingulieres idées du prix attaché à la qualité d'honnête homme, pour vous croire permis d'en dépouiller auſſi légerement, ſur la foi d'un préjugé frivole, des gens dont la conduite avec vous paroiſſoit mériter un jugement plus favorable. Eſt-il rien de plus injuſte ? Avez-vous oublié cette proteſtation que vous adreſſez à vos Lecteurs ? *Craignez mes erreurs, & non ma mauvaiſe foi.* Mais comme le jugement que l'on doit porter du blâme, ou de la conſidération que mérite la

profeſſion de Comédien, eſt indépendant de votre façon de penſer, voyons donc en quoi elle peut être deshonnête.

L'art du Comédien eſt d'imiter les paſſions. Tous les arts dont l'objet eſt d'imiter les paſſions ſont-ils mépriſables ?

Il eſt expoſé au jugement public. Sur quels arts, ſur quelles profeſſions ce jugement ne s'exerce-t-il pas, plus ou moins ?

Il peint des paſſions qui ne ſont pas les ſiennes. Quel artiſte n'eſt pas dans ce cas ?

Enfin il paye de ſa perſonne. Eſt-il honteux de ſe produire perſonnellement dans un exercice autoriſé par la raiſon ?

L'objet preſque général de tous les arts, eſt l'imitation des effets de la nature. Beaucoup ſont conſacrés en tout ou en partie à peindre les paſſions. Un Poete, un Orateur, un Peintre, un Statuaire, un Muſicien ne ſont que des imitateurs des paſſions. Il n'en eſt aucune qui n'entre dans la compoſition

de leurs ouvrages, animées par le feu du génie elles acquierent cette force d'expreſſion qui nous entraîne & nous ſubjugue. La multiplicité des images qu'elles nous préſentent, éleve notre ame & lui procure de nouvelles lumieres. Les artiſtes ſont des nouveaux *Promethées*, qui ont ravi le feu céleſte pour éclairer la terre. Le flambeau des arts ſemble donner une ſeconde exiſtence à tout ce qui l'approche. L'empire de la raiſon & de la vertu s'accroît par l'aggrandiſſement du cercle de nos idées. Tel eſt le privilege des arts, dont les principes ſont dans tous les hommes, mais dont la faculté de les développer eſt réſervée à un ſi petit nombre: auſſi rien de plus juſte que le tribut légitime de notre reconnoiſſance. L'eſtime publique eſt la plus noble récompenſe des hommes à talens ſupérieurs. Le Comédien eſt un artiſte imitateur ainſi que le Peintre, le Statuaire & le Muſicien: il faut que comme eux le génie échauffe ſon imitation, & vivifie

les productions de son art.

Il est exposé au jugement public. Est-il donc infâme d'être exposé aux jugemens des hommes ? Il n'y a que l'ennemi du genre humain qui puisse regarder l'obscurité comme une faveur, & s'envéloper avec plaisir dans des ténebres impénétrables, qui le dérobent au jugement de ses semblables. On doit redouter le jugement du Public : cette crainte est louable. Quel est l'homme en effet qui peut être assez présomptueux, pour ne pas craindre un tribunal qui juge tout en dernier ressort, & qui ne varie jamais dans ses jugemens ? Mais cette crainte dans une ame généreuse cede au desir de se rendre utile à ses concitoyens, & de mériter par ses travaux le prix de l'approbation & de l'estime publique. Oseroit-on soutenir, qu'ainsi que tout autre artiste, le Comédien ne soit pas honoré, lorsque les applaudissemens publics couronnent ses efforts ? La condamnation prononcée par ses juges fait son ignominie ; mais est-ce sur sa pro-

feſſion ou ſur ſon incapacité que retombe cet affront? Tous ceux qui cultivent les arts, ne ſont-ils pas expoſés aux mêmes inconvéniens, dès l'inſtant qu'ils publient leurs productions?

Le Comédien repréſente des paſſions qui ne ſont pas les ſiennes. Parmi ceux qui cultivent les arts, en eſt-il un ſeul qui ne ſoit pas dans ce cas? Tout artiſte n'étoit peut-être pas affecté des paſſions, qu'il a repréſentées, avant que de s'occuper à les peindre; mais dans le moment qu'il les fait agir, il n'y a que le ſentiment qui puiſſe donner de la force à ſon expreſſion. Le Comédien avant que d'entrer ſur la ſcene n'éprouvoit pas les mouvemens qui agitent l'ame de *Brutus*, ou de tel autre perſonnage qu'il repréſente; mais au moment qu'il commence à entrer en action, il les reſſent tous ſucceſſivement, ainſi que tout autre artiſte imitateur: ces affections deviennent pour lors les ſiennes. Un Orateur qui dans un diſcours véhément fait parler les paſſions, n'eſt il pas obligé d'adopter, de s'ap-

proprier intimement des ſentimens qui ſont abſolument étrangers à ſa perſonne, mais qui ſont dépendans des propoſitions qu'il veut établir ? C'eſt à cette flexibilité des ames qui ſentent avec force & rapidité, qu'on doit l'excellence des arts. Plus un homme connoît les paſſions, plus il a de liberté & de vigueur pour les faire agir, plus il eſt ingénieux à en développer les différens reſſorts, plus il eſt en état de ſoumettre leurs effets à une juſte combinaiſon : c'eſt en nous éclairant ſur l'étendue du pouvoir des paſſions, que nous pouvons apprendre à les contenir dans leurs bornes légitimes, & à les conformer aux regles de la raiſon & de la vertu.

Il paye de ſa perſonne : c'eſt la derniere & la plus forte objection dont vous vous armiez. Je vais dans un parallele très-court la réunir aux précédentes. Ce parallele nous montrera de quel poids eſt, pour votre ſentiment, la différence qu'on doit mettre entre la honte qui ne frappe que l'ouvrage,

& celle qui s'attache à la perſonne. Un *Orateur à Rome* gratifié pour ſoutenir le droit de ſes parties, par conſéquent auſſi peu deſintéreſſé que le Comédien, qui repréſentoit, ainſi que lui, des paſſions qui n'étoient pas les ſiennes, pour perſuader ſes juges, & les déterminer à favoriſer une prétention quelquefois légitime, quelquefois injuſte, & le plus ſouvent problématique, qui s'expoſoit en public, qui payoit de ſa perſonne, qui couroit le même riſque que le Comédien, dont la réputation n'étoit fondée que ſur ſes ſuccès, ambitionnant les applaudiſſemens, & redoutant le blâme public, en méritoit-t-il moins l'eſtime ? Mais, m'objectera-t-on, *Hortenſius* enviſageoit une fin utile, c'étoit de faire triompher les loix, celle *de Roſcius* étoit-elle moins noble ? Il faiſoit regner les mœurs. J'oſe même ajouter que la juſtice eſt une, & que dans toutes les cauſes ſoumiſes à la déciſion du peuple Romain, il étoit d'une certitude abſolue qu'une des parties avoit tort ; ce-

pendant celle qui soutenoit une prétention injuste, trouvoit un Patron qui se chargeoit de défendre la légitimité de ses droits. Je veux bien croire que tout Orateur étoit persuadé de la pureté d'intention de ses cliens, & que sa conscience s'en rapportoit à leur bonne foi, qui le rassuroit contre le danger d'avilir l'usage de l'éloquence, en l'engageant à la solde de l'iniquité. Mais le Comédien ne couroit pas le même risque, celui dont le personnage représentoit un caractere injuste & vicieux, étoit toujours condamné de droit, il étoit sur le Theatre pour perdre sa cause.

Il ne me reste plus qu'à examiner la conduite & les mœurs tant décriées des Comédiens. Vous prétendez qu'ils ne peuvent être réprimés par les loix, & M. Dalembert semble vouloir insinuer, qu'il seroit à propos de redoubler la sévérité des loix pour les contenir. *Ne seroit-il pas possible*, dit-il, *de remédier à cet inconvénient par des loix séveres, & bien exécutées sur la conduite*

des Comédiens? Les loix civiles & criminelles ſont établies pour aſſurer la tranquillité des citoyens : l'ordre public dépend de leur obſervation. Il s'agit de ſçavoir ſi les Comédiens ſont peſés plus ſouvent que les autres hommes dans la balance de Themis. Je crois qu'on entend rarement retentir les tribunaux de leurs contentions : tandis que tant de particuliers avides ne rougiſſent pas de produire tous les jours à l'audience les conteſtations les plus indécentes & les plus injuſtes : il n'y a point de corps moins litigieux. Mais comme cette profeſſion eſt plus agréable que lucrative, & que ceux qui l'exercent ne ſont pas accuſés d'augmenter leurs fortunes par de fréquentes acquiſitions, on pourroit objecter la médiocrité de leur état pour raiſon de leur ſilence. Les voit-on mériter davantage l'attention des interpretes des loix, dictées pour réprimer les attentats contre la ſociété ? C'eſt une vérité ſinguliere, que j'oſe affirmer après de ſcrupuleuſes recherches,

& qu'on peut discuter dans la dernière rigueur : depuis que nous avons des spectacles réguliers en France, jamais Comédien n'a été immolé à la sûreté publique, en expiation de ses forfaits. Feuilletez, compulsez les registres criminels, vous ne verrez point leurs noms inscrits dans ces fastes du crime : est-ce à l'impuissance de l'autorité qu'ils doivent leur impunité ? Sont-ils si élevés que les loix ne puissent les atteindre ? Il seroit absurde de le penser. Ils sont tranquilles, ils ne troublent point l'ordre public : victimes d'un préjugé qui les flétrit moins que ceux qui en sont prévenus, ils trouvent dans l'art même qu'ils professent, des ressources contre l'anéantissement où devroit les plonger l'opinion de la multitude : organes journaliers des plus sublimes leçons de vertu, il n'est pas possible que leur ame n'en acquiere le goût : ils se font aimer : les personnes sensibles aux agrémens de la société recherchent leur commerce, & cultivent leur amitié :

ils ſont ordinairement doux & civils. Sujets à s'égarer, ainſi que les autres hommes, leurs plus fréquentes erreurs naiſſent de la jalouſie de leurs rôles; jalouſie qui les aveugle, parce qu'ils ſont ſujets à confondre l'ambition déréglée avec l'émulation que produit l'amour du talent, mais ces querelles peu importantes n'étouffent point en eux les ſentimens de l'humanité: ils s'impoſent volontairement l'obligation de s'aider mutuellement. Jamais Comédien ne voit ſon confrere dans l'infortune, ſans le ſecourir ſelon ſes facultés, ces ſecours n'humilient jamais l'objet de leur généroſité : une partie du produit de leurs travaux eſt deſtiné au ſoulagement des pauvres. Dans les Provinces ils conſacrent, ſans y être contraints, des repréſentations dans le cours de l'année aux beſoins de l'indigence. Tel déclamateur outré contre cette profeſſion prétendue profane, ne retrancheroit pas la moindre portion des revenus, plus que ſuperflus, qui lui ſont aſſignés, en faveur de l'hu-

manité souffrante, tandis qu'un Comédien, sans ostentation, apprend à resserrer les bornes de son nécessaire, sans autre motif que de remplir les fonctions d'homme sensible : voilà les hommes pour lesquels on croit qu'il seroit nécessaire d'appésantir le joug des loix. Que ne puis-je, pour l'honneur de ma patrie, anéantir une opinion que la raison désavoue ! Avoir recours au préjugé pour avilir une profession, c'est se servir d'une arme si fragile & si deshonorante, que je n'aurois jamais soupçonné un Philosophe de l'appeller au secours de son raisonnement.

C'est au tribunal de la raison & de l'expérience, que l'on doit appeller de la condamnation rigoureuse prononcée contre un art, aussi estimable dans son principe, qu'avantageux dans ses effets. J'ose reclamer, en faveur de l'humanité, les droits qu'il a de prétendre à l'approbation de tout homme qui pense : serions-nous assez injustes pour le proscrire, tandis que tant de professions pernicieuses, ou du moins in-

différentes & frivoles par leur inutilité reconnue, échappent au mépris dont on flétrit l'école de la sageſſe & de la vertu? Abjurons ce ſentiment barbare plus digne des *Huns* & des *Vandales* que d'un ſiécle éclairé : ayons le courage d'eſtimer publiquement ce que nous approuvons en ſecret. Si l'on doit rougir, c'eſt de s'aſſervir ſans examen à l'empire de l'opinion, lorſqu'elle n'a que le prejugé pour fondement.

Il ſeroit inutile de s'arrêter à diſcuter le mérite des fréquentes digreſſions dont votre ouvrage eſt ſemé. L'utilité prétendue d'une *Cour-d'honneur*, que vous voudriez ſubſtituer au tribunal de Meſſieurs les Maréchaux, peut être rangée dans la derniere claſſe des chimeres politiques. J'ai connu un fort honnête homme, qui rêvoit quelquefois. Il avoit imaginé le projet de l'établiſſement d'une *Cour de raiſon*, où l'on devoit employer d'abord les remedes les plus doux, les plus efficaces enſuite, juſqu'aux petites maiſons in-

clusivement, pour temperer les ebullitions de l'esprit, & corriger les écarts de l'imagination. Je lui représentai l'absurdité de son système, en lui faisant comprendre l'impossibilité de donner des entraves à l'opinion : il me crut, & fit grace au public, en lui épargnant la lecture de deux gros volumes qui contenoient le plan raisonné de cette nouvelle institution : ils ne verront point le jour, à moins qu'on n'imprime les Projets posthumes de feu *Monsieur l'Abbé de S. Pierre.*

Je ne m'épuiserai pas en efforts superflus, pour vous prouver que les fêtes & les bals publics, que vous preferez aux spectacles, sont exposés aux mêmes inconveniens que vous reprochez au Theatre, où les deux sexes se trouvent également réunis. Comme tout plaisir qui s'accorde avec l'honnêté & la décence, ne peut être dangereux que pour les ames perverses qui abusent de tout, inventez de nouveaux divertissemens, & que le goût vous serve de guide, personne n'y contredira.

Je reconnoitrai alors en vous l'ami du genre humain, qui s'occupe de la félicité de ſes ſemblables. J'admirerai même avec vous le délicieux effet que devoit produire à Geneve, le branle ou la contredanſe du *Regiment de S. Gervais*; & je me garderai bien d'être aſſez rigoureux pour trouver mauvais que les Dames de la ville ſoient ſorties de leurs lits pour ſe mêler à cette danſe militaire & bachique. Tout cela s'eſt fort bien pû paſſer honnêtement; & je ſerois faché de ſuppoſer le contraire. Si jamais il vous prend fantaiſie de créer une nouvelle Republique, à l'imitation de *Platon*, admettez-y les hiſtrions de place, les ſaltinbanques; protegez, encouragez les tavernes, plaiſirs ſelon vous bien ſupérieurs aux ſpectacles, & dont vous celebrez l'innocence; que ces amuſemens exquis faſſent les délices de votre colonie, il eſt beau d'être le fondateur d'une nouvelle ſecte de Philoſophie, & le légiſlateur d'un peuple heureux : diſpenſez-vous ſeulement de propoſer à vos

nouveaux habitans, comme le modele parfait d'un divertiſſement public, cette danſe où les vieillards, les hommes faits, & les enfans, accompagnoient leurs ſauts de cette chanſon que vous avez traduite de *Plutarque*, & que je vous rappelle ici: *Nous avons été jadis jeunes vaillans & hardis; nous le ſommes maintenant à l'épreuve à tout venant; & nous bientôt le ſerons, qui tous vous ſurpaſſerons.* Ce Vaudeville eſt dangereux pour la jeuneſſe qu'il accoutume à manquer de reſpect aux vieillards, en ſe vantant de les ſurpaſſer. Je ne vous aurois pas fait cette remarque, ſi je n'étois encore rempli de vos maximes, dont l'auſtere morale ſemble contredire une préſomption ſi injurieuſe à la vieilleſſe. Je ne doute pas que vous ne réformiez ce que cette chanſon a de vicieux, & que vous ne la rendiez plus convenable & plus modeſte.

Etoit-il bien néceſſaire, ſi vous n'êtiez animé que du deſir de ſervir vos compatriotes, de compoſer un volume contre les ſpectacles, uniquement dans

la

la vûe de préſerver Geneve de l'introduction d'un art ſi dangereux, puiſque de votre aveu vous étiez intimement convaincu, que les facultés de la ville ne peuvent admettre un pareil établiſſement ? Que ne vous repoſiez-vous ſur l'impoſſibilité, empêchement plus efficace que les meilleures raiſons ? Si vous avez bien compté, vos moyens les plus plauſibles paroiſſent renfermés dans le calcul que vous avez fait du nombre des ſpectateurs que votre ville peut fournir journellement; mais par une fatalité qui ſemble attachée à toutes vos preuves, il faut qu'il y ait encore une erreur dans celle-ci, qui ſe trouve démentie par l'expérience. Il y a vingt-quatre ans qu'il y a eu une troupe de Comédiens établis à Geneve; & ces dernieres années, pluſieurs troupes ne pouvant y être admiſes, repréſenterent à *Grange-Canard*, aux portes de la ville, & s'y ſont très-bien ſoutenues par l'affluence de vos compatriotes. Toutes ces foibles obſervations, n'ont qu'une liaſon aſſez éloignée du

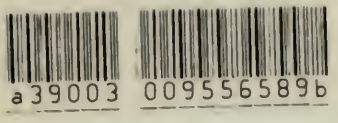
ſujet que vous avez voulu traiter, où il s'agit ſimplement de s'éclaircir ſur l'utilité des ſpectacles; & je penſe par les reflexions que je vous ai communiquées, vous avoir perſuadé que cet art loin d'être pernicieux, eſt favorable aux mœurs, avantageux à la ſociété, & que l'exercice, comme auteur & comme acteur, en eſt honorable, & doit être eſtimé par le bien qui en réſulte. Je finis en vous diſant avec Monſieur *de Voltaire* : *Qui ſeroient les Viſigots qui voudroient traiter d'empoiſonneurs Rodrigue & Chimene ? Plût au Ciel que ces barbares ennemis du plus beau des arts, euſſent la pieté de Polyeucte, la vertu de Burrhus, & qu'ils finiſſent comme le mari d'Alzire !*

FIN.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due


a39003 009556589b